

A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a dark gray color, framing the central text.

SAS [016] – Escale a Pago- Pago

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



ESCALE A PAGO-PAGO

GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS



**ESCALE
À PAGO PAGO**

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Éditions Gérard de Villiers, 2003
ISBN 978-2-3605-3349-7

CHAPITRE PREMIER

Le mince serpent aux stries noires et jaunes se tortillait désespérément au bout du bras de Stephan, cherchant à mordre l'homme qui le tenait par la queue.

Ce dernier, blond et merveilleusement bronzé, avec un nez aquilin et des traits fins, marchait légèrement dans le sable éblouissant de blancheur, bordant l'Ilot-Brosse, serrant le reptile entre le pouce et l'index et l'éloignant de son corps. C'était un serpent-corail, long de quarante centimètres environ, à la morsure mortelle, surtout en cet endroit isolé du monde : il n'y avait pas de médecin à l'île des Pins, à une demi-heure de bateau, et la clinique la plus proche se trouvait à Nouméa. Même en appelant un avion-taxi par radio, cela vous donnait dix fois le temps de mourir.

– Oh ! look.

Susann, la jeune Américaine qui dévorait des yeux Stephan depuis le début de la promenade, s'arracha au sable et accourut. Attirés par son cri, les autres membres du petit groupe de touristes essaimés entre l'eau couleur d'émeraude et les taches d'ombres en bordure de la plage s'avancèrent à leur tour vers Stephan.

Celui-ci, un sourire un peu supérieur découvrant ses dents blanches, les attendait près du feu préparé pour cuire les poissons qu'il avait attrapés pour le déjeuner.

– Il est venimeux ? demanda la jeune Américaine.

– Mortel.

Les yeux de Susann fondirent. Stephan bomba le torse, devant le cercle admiratif.

Un des Américains commença à filmer le reptile qui se détendait par brusques secousses. Vraiment l'ultime touche du dépaysement. La Nouvelle-Calédonie, c'était déjà le bout du monde, mais enfin les confortables DC-8 de l'UTA vous y emmenaient facilement d'Europe ou de Los Angeles. De Nouméa, un petit Héron de dix-sept places vous déposait à l'île des Pins, située à quatre-vingt-cinq kilomètres au sud, au milieu des coraux et des hauts-fonds. Au paradis.

Le Héron se posait sur l'herbe et, au bout d'une demi-heure de route, on découvrait une trentaine de huttes, posées au bord du plus beau lagon du Pacifique, avec un sable éblouissant de blancheur et une mer émeraude où ne s'aventuraient même pas les petits requins de lagon : le Relais de Kanuméra, auberge tropicale où l'on trouvait même du vin de France ! Au bout de trois jours, les touristes étaient noirs comme les Canaques de l'île.

Pour les changer un peu, ce matin-là, Stephan, le moniteur de ski et de pêche sous-marine, avait chargé les plus intrépides sur le cabin-cruiser, afin de visiter les innombrables îlots qui entouraient l'île des Pins.

Ils avaient poursuivi d'énormes tortues paressant dans l'eau translucide. Stephan, sous les yeux éblouis de Susann, la seule célibataire comestible, avait plongé pour en ramener une à bord. La maintenant à bras-le-corps, sa carapace contre son torse, il l'avait tenue jusqu'à ce que les deux Canaques préposés aux moteurs lui aient passé un nœud coulant autour d'une patte pour hisser à bord la masse de soixante kilos.

Immobilisée sur le dos, la tortue remuait désespérément ses pattes armées de griffes aiguës, tandis qu'on la filmait consciencieusement. Puis Stephan avait forcé les deux Canaques boudeurs à la rejeter à l'eau : le cœur de ces amphibiens est un mets de choix chez les indigènes.

Ensuite tout le monde s'était baigné dans l'eau tiède et limpide. Presque trop chaude. Susann s'était laissé flotter voluptueusement autour de Stephan plongeant chercher le déjeuner à la pointe de son fusil sous-marin en bois de fer. En vingt minutes, il avait ramené six gros poissons. La mer était si poissonneuse qu'il fallait faire attention en nageant à ne pas se cogner dans les poissons... Ils pullulaient au pied de tous les récifs de corail, par deux ou trois mètres de fond.

Vers midi, Stephan avait mis le cap sur l'Îlot-Brosse, but habituel des pique-niques. Au soleil, il devait faire 45° ! La mer luisait de chaleur. Et on était au mois de novembre.

L'Îlot-Brosse méritait bien son nom. C'était un récif de corail plat comme la main, de forme allongée, dont la moitié Est était recouverte de pins rabougris et l'extrémité Ouest sans la moindre végétation, ce qui lui donnait effectivement l'aspect d'une brosse. Stephan avait échoué le cabin-cruiser dans une petite crique de sable blanc, en face de la partie boisée, pour le pique-nique et le repos. Seule Susann,

avide de bronzage après Chicago, s'était étendue à même le sable en plein soleil. Toutes les cinq minutes, elle se plongeait dans l'eau tiède pour ne pas griller vive. C'était une belle fille aux chairs fermes, blonde aux cheveux courts, tout à fait au goût de Stephan, saturé de Canaques.

Dans cette ambiance de Robinson Crusoé, ses compagnons exultaient. Pêcher sa nourriture ! Tout le Middle West en frémissait d'envie.

Stephan, après avoir préparé le feu, s'était éloigné vers l'extrémité de l'île, dépourvue de végétation. L'Ilot-Brosse s'appelait aussi l'île aux Serpents. Ils grouillaient dans les innombrables anfractuosités du corail, en pleine fraîcheur et à quelques dizaines de centimètres de l'eau où ils trouvaient leur nourriture.

Endormis, ils étaient faciles à attraper, lovés souvent à deux dans le même trou, étroitement emmêlés en un écheveau mortel.

Mais, à la moindre alerte, ils se laissaient glisser dans l'eau où ils filaient à toute vitesse.

De l'eau aux genoux, Stephan avait repéré plusieurs nids de serpents endormis. Il avait choisi le plus gros et l'avait arraché de son antre d'un geste vif. En revenant le long de la plage, sa liane bicolore et vivante à bout de bras, il souriait tout seul. Si, après cela, Susann ne lui tombait pas dans les bras.

Sans elle, il ne se serait jamais donné le mal d'aller chercher ce serpent-corail. Pas pour les autres idiots. Elle était debout devant lui, le visage figé par la peur et la stupéfaction.

Leurs regards se croisèrent et elle baissa brusquement la tête. Stephan avait senti son trouble. Quittant le serpent-corail des yeux, il regarda les seins bronzés de la jeune femme et il eut envie d'elle.

Stephan se sentit merveilleusement bien. C'était sa vie : le soleil toujours présent, la mer éternellement tiède, des jolies filles de passage et l'extraordinaire végétation tropicale : le dernier des paradis perdus.

Pour jouer, il s'approcha de Susann, qui recula en criant. Oubliant la morsure du soleil, les touristes buvaient les gestes de Stephan. Seule une vieille Américaine, immobile dans l'eau, faisait la planche.

Stephan assura sa prise sur la queue du reptile avec un sourire encourageant pour Susann.

— Je vais le faire vomir. Regardez...

Tout à coup, il commença à faire tourner le reptile autour de sa tête, comme un lasso, de plus en plus vite. Ses spectateurs s'écartèrent précipitamment, y compris la jeune Américaine.

— Ce n'est pas dangereux, je le tiens bien, cria Stephan.

Le serpent-corail, furieux, dardait par intermittence une langue fourchue et pointue. Soudain quelque chose apparut dans sa gueule, cylindrique et gris. Stephan le fit encore un peu tourner puis, brutalement, le cogna dans le sable. À demi assommé, le reptile resta immobile. Aussitôt, Stephan se pencha, tira sur ce qui sortait de la minuscule gueule distendue et le jeta sur le sable.

C'était un poisson mort d'une vingtaine de centimètres de long. Tenu derrière la tête, le serpent-corail gigotait de plus en plus désespérément, privé de digestion ! Stephan approcha son visage à quelques centimètres de la langue dardée. Susann eut un petit « oh ! » de répulsion. Le jeune moniteur, continuant son numéro, enroula le serpent-corail autour de son cou, et demanda :

– Quelqu'un veut faire une photo avec le tour de cou ?

Silence prudent. Susann en avait des frissons : Ses *boy-friends* de Chicago lui paraissaient plutôt fades à côté de Stephan. Elle ferma les yeux sur une vision voluptueuse qui lui donna la chair de poule.

Mais Stephan commençait à avoir une crampe dans les doigts. Son auditoire avait été suffisamment impressionné. Il reprit le serpent-corail par la queue, le fit encore tourner et l'expédia dans la mer. Le reptile nagea en surface quelques instants puis se fonda dans le sable et disparut. La récréation était terminée.

– Nous déjeunons, annonça Stephan. Il faut faire du feu. Susann, venez chercher du bois avec moi,

Susann ne se le fit pas dire deux fois. La plage était étroite, interrompue tout de suite par un rideau d'arbustes. Stephan se faufila adroitement et commença à casser des branches sèches qu'il tendait au fur et à mesure à sa compagne. Plusieurs fois, leurs épidermes se frôlèrent et le moniteur s'arrangea pour heurter doucement du coude la poitrine dorée. Susann ne réagit par et il effleura sa hanche de son ventre musclé, restant un instant contre elle. Lorsqu'elle sentit le contact du maillot humide contre ses reins, Susann frissonna et dit rêveusement :

– Je voudrais bien vivre comme vous. Comme c'est excitant !

Stephan posa sa main bronzée sur la hanche un peu grasse. Les senteurs de la végétation luxuriante embaumaient, lui montant à la tête. Là-bas les compagnons de Susann s'étaient dispersés dans les trous d'ombre en bordure de la plage, ou se baignaient. Stephan sentit sa gorge bloquée Par le désir. Ses doigts durs s'enfoncèrent dans la chair élastique. L'idée de faire l'amour avec Stephan ne déplaisait pas à Susann, mais elle avait des principes : jamais en plein air. Doucement elle se dégagea.

— Qu'est-ce que c'est le poisson que vous avez sorti du serpent ?

Stephan comprit qu'il n'en sortirait rien tout de suite. Il valait mieux continuer le numéro et jouer les Tarzan jusqu'au bout.

— Ces serpents ne mangent que des poissons, expliqua-t-il. Ils nagent très vite et l'eau est si claire par ici. Ils n'acceptent pratiquement qu'une seule espèce : les murènes, qui sont aussi féroces que des requins.

Susann buvait ses paroles, appuyée à un pin. Le bruissement de milliers d'insectes, la chaleur moite, les odeurs inhabituelles la grisaient à son tour. Elle eut envie de Stephan et se força à parler pour dissimuler son trouble :

— Comment un aussi petit poisson peut-il être méchant ?

Stephan avait fini sa corvée de bois, il prit Susann par la main et la ramena sur la plage. Le sable brûlait sous leurs pieds nus.

— C'est un poisson carnivore. Les murènes ont des dents aiguisées comme des rasoirs. Blessées, elles peuvent attaquer l'homme.

— Oh !

Susann était délicieusement terrorisée. Elle fit un crochet pour rafraîchir ses pieds dans l'eau émeraude et se laissa distancer par Stephan. Soudain, elle se trouva devant la murène vomie par le serpent-corail.

Surmontant son dégoût elle se pencha. La gueule du poisson était à demi entrouverte, sur de minuscules dents blanches. Plusieurs grosses mouches étaient déjà posées sur la peau marron. Susann allait s'éloigner lorsqu'un détail bizarre la frappa : la murène était déformée, comme si elle avait avalé quelque chose de plus gros qu'elle. Susann se releva, intriguée.

— Stephan, venez voir !

Le jeune homme posa sa brassée de bois et rejoignit Susann près du poisson.

– On dirait qu’elle a avalé quelque chose, dit-elle.

Stephan saisit la murène par la queue et hocha la tête :

– Pas étonnant, elles sont tellement voraces qu’elles mangent les petits poissons en entier, sans même les mâcher. Ça doit être cela.

Il posa la murène à plat dans sa main et avec le poignard à large lame au manche de liège qui lui servait à achever ses proies blessées par le harpon, il incisa la murène sur toute sa longueur. Une odeur pestilentielle s’échappa de l’ouverture et Susann recula avec une grimace de dégoût. Déjà les doigts habiles de Stephan s’enfonçaient dans le ventre du poisson.

Il en extirpa un objet oblong et violacé de six ou sept centimètres, couvert d’adhérences brunâtres. Rejetant la murène éventrée, il s’accroupit pour laver l’objet inconnu dans la mer. Lorsqu’il se redressa, ses yeux étaient fixes, et en dépit de son bronzage, il avait pâli.

— Nom de Dieu ! fit-il d’une voix étouffée.

Brusquement Stephan ne sentit plus la morsure du soleil ni la tiédeur de l’eau sur ses jambes, tétanisé par l’horreur de sa découverte.

Intriguée, Susann jeta un coup d’œil par-dessus son épaule. Elle eut l’impression que sa salive disparaissait d’un coup. En dépit de l’horrible couleur violacée, on reconnaissait très bien un doigt humain avec une alliance tellement enfoncée dans les chairs qu’elle coupait presque le doigt en deux. L’ongle, noir, était à demi arraché.

– *My goodness !*

Susann poussa un petit cri étranglé et recula muette d’horreur. C’était un mauvais tour du syndicat d’initiative de Nouvelle-Calédonie.

Stephan contemplait sa trouvaille, médusé et horrifié, avec une furieuse envie de le rejeter à la mer. Délicatement il le déposa sur le sable et essuya la sueur qui lui coulait dans les yeux. Attirés par le cri de Susann, les autres accouraient.

Personne ne sentait plus la chaleur. Accroupis autour de la macabre

découverte de Stephan, les clients du Relais de Kanumera en avaient oublié le déjeuner et l'ambiance paradisiaque de l'Ilot-Brosse. Le doigt avait été déposé sur un mouchoir prêté par un des Américains.

– Qu'est-ce qu'on va en faire ? murmura Susann, horrifiée.

C'est la question que tout le monde se posait. Que peut-on faire d'un doigt humain en pleine putréfaction dans un pays tropical ? Les sourcils froncés, furieux de voir son pique-nique gâché, Stephan réfléchissait. Bien sûr, il pouvait le garder, enveloppé dans le mouchoir. Mais pour en faire quoi et le remettre à qui ?

S'il le rejetait à la mer, les Américains allaient le lyncher... Il ne restait plus qu'à l'enterrer...

C'est ce qu'il suggéra, d'une voix embarrassée. Il se sentait un peu ridicule, penché sur ce morceau de chair à demi pourri, et maudissait la curiosité de Susann. La découverte du doigt avait brisé le charme.

Fichu doigt !

– À qui peut bien appartenir ce doigt ? demanda un Américain massif et rouge comme un saumon.

Un des seuls à n'avoir manifesté aucune émotion. Pendant la guerre du Pacifique, il en avait vu d'autres.

Heureux de la diversion, Stephan se redressa.

– Pas la moindre idée. Personne ne s'est noyé par ici, ces jours-ci... Pas entendu parler non plus de naufrage. Et cette murène n'était pas assez grosse pour être venue de loin ; pas plus de dix ou quinze milles...

— Il est peut-être mort depuis longtemps, remarqua une femme.

Stephan sentait sa supériorité revenir au galop. Il haussa les épaules.

– Dans ce coin-ci, en deux jours, un corps est nettoyé. Les requins. Encore heureux si celui-là n'a pas été bouffé vivant. Toutes les nuits, les gros requins viennent chasser dans le lagon. On leur met des appâts avec des raies et ils les avalent, hameçons compris.

Un souffle d'horreur passa sur les Américains, qui regardèrent soudain la mer émeraude avec appréhension. Stephan se hâta de rectifier le tir. Ce doigt commençait à l'ennuyer prodigieusement.

—C'est peut-être tout simplement une mauvaise plaisanterie.

Le gros Américain ricana :

– Vous ne voulez pas me faire croire qu'un homme s'est coupé volontairement un doigt pour donner à manger aux poissons.

Stephan eut un geste vague signifiant qu'il s'en moquait. Il commençait à avoir faim et chaud. Les grosses mouches s'agglutinaient sur le doigt, de plus en plus nombreuses. S'ils attendaient un peu trop, ils n'auraient plus rien à enterrer, qu'un petit os bien nettoyé.

Stephan sentit qu'il fallait frapper un grand coup.

– Je vais enterrer ce truc, dit-il. Je ferai un rapport au gendarme de l'île des Pins, mais je ne crois pas que cela puisse l'aider beaucoup si je lui apporte le doigt. Il n'a même pas un Frigidaire à la gendarmerie... Voulez-vous me laisser le mouchoir ?

Il avait failli dire « comme linceul » et se retint à temps.

— O.K.! dit l'Américain. Je pense que c'est la chose à faire, mais on doit retirer la bague, avant... La bague ?

— Oui, l'anneau...

L'alliance. Moment de flottement. Stephan se repencha sur le doigt, la bouche sèche. On ne voyait presque pas le métal jaune, caché par les bourrelets de chair en décomposition. Il n'avait pas froid aux yeux, Stephan mais vraiment, il ne se sentait pas le courage de dépiauter ce débris à demi pourri.

— Vous croyez que c'est vraiment utile ? protesta-t-il.

— On ne peut pas le lui laisser, répliqua fermement l'Américain. Ça ne se fait pas.

Encore un chevalier du protocole...

Si cela ne se faisait pas...

Stephan posa sur son massif interlocuteur un œil nettement dégoûté. L'autre sourit, protecteur.

– Allez creuser un trou sous les arbres, et donnez-moi le couteau.

Soulagé, Stephan tendit son poignard à manche de liège et s'écarta. Tranquillement, le gros Américain ramassa le doigt et le mouchoir et posa le tout dans le creux de sa main. Fascinés, ses compagnons d'excursion ne le quittaient pas des yeux.

Il essaya d'abord de faire glisser l'alliance après l'avoir un peu dégagée, grâce à la pointe du poignard. Sans succès. Le métal adhérait à la chair en décomposition comme s'il avait été collé. Debout, en

plein soleil, l'Américain suait à grosses gouttes. Un petit morceau de chair se détacha et tomba dans le sable ; tout le monde recula précipitamment.

– Ça ne vous mordra pas, grommela le gros homme.

Une seconde, il leva les yeux sur la mer émeraude. Il se trouvait ramené vingt-cinq ans en arrière, à une époque où les plages du Pacifique recelaient les pièges mortels... Il voulait cette alliance et il l'aurait.

– Laissez tomber, suggéra un garçon à lunettes d'écaille. C'est une histoire qui ne nous regarde pas... Personne ne viendra déterrer ce doigt pour récupérer la bague.

L'Américain ne répondit même pas. Il avait glissé la pointe du poignard sous l'alliance et tentait de la décoller d'un mouvement circulaire. Il ne sentait même plus l'horrible odeur. Peu à peu des lambeaux de chair pourrie se détachaient et il se rendait compte qu'il n'allait plus avoir entre les mains que des petits os...

Il prit une profonde inspiration et saisit l'alliance de la main gauche en serrant l'extrémité du doigt de la droite, puis commença à tirer, lentement et régulièrement.

Tous les assistants retenaient leur souffle, comme s'il avait opéré sur un doigt vivant. Une sorte de sacrilège... Susann détourna les yeux. Elle avait mal dans ses doigts à elle. Sa pensée allait vers le malheureux déchiqueté par les requins, les crabes et tous les poissons multicolores et féroces des mers tropicales...

Une fraction de seconde, l'Américain crut qu'il n'y arriverait pas. Puis la chair en putréfaction céda brutalement. Il fit glisser l'alliance dans sa paume gauche. Un anneau de chair violacée y adhéraient encore.,

Il préféra ne pas regarder le doigt et l'entoura soigneusement dans son mouchoir. Bon pour l'inhumation.

– Vous pouvez l'enterrer, cria-t-il à Stephan.

Il posa le doigt enveloppé dans le mouchoir sur le sable et, avançant jusqu'à la mer, il s'accroupit et entreprit de nettoyer l'alliance avec la pointe du poignard.

Heureusement, la chair se détachait facilement et partait au fond,

sur le sable blanc. Un vrai bonheur pour les crabes.

Personne n'avait plus envie de se baigner...

L'Américain termina en frottant le métal avec du sable. L'alliance était comme neuve.

Stephan s'approcha.

– Ça y est. J'espère que les bestioles ne le déterreron pas.

L'Américain hocha la tête.

– J'ai bien fait de vouloir ôter cette alliance, dit-il. Regardez.

Le jeune homme prit l'anneau et se pencha pour déchiffrer ce qu'il y avait d'écrit à l'intérieur. On distinguait parfaitement les chiffres et les lettres. À haute voix, il épela : « Thomas and Marylin. 8 juillet 1956. Kansas City. »

– Un Américain, murmura-t-il ? Qu'est-ce qu'il fichait par ici ? Je ne vois pas.

Déjà l'autre lui reprenait l'alliance.

— Dans trois jours nous serons à Pago-Pago, dit-il. C'est un territoire américain. Je la donnerai à la police. On saura au moins ce qu'il est devenu.

L'incident était clos, mais personne n'avait plus faim. Stephan se demandait qui était cet Américain inconnu venu mourir à l'île des Pins.

Il ne pouvait évidemment pas savoir qu'il s'agissait d'un certain Thomas Rose, membre éminent de la Central Intelligence Agency, disparu à mille cent trente-huit milles de la Nouvelle-Calédonie.

CHAPITRE II

La Dodge qui attendait Malko au bout de la piste était le rêve impossible d'un roi nègre agressivement dorée, avec un toit en simili-crocodile et un intérieur de plastique blanc. Éminemment discrète pour un fonctionnaire de la CIA...

Mais David Radcliff avait des excuses. Il s'ennuyait à mourir à Pago-Pago, et cette fantaisie à quatre roues était sa seule joie. D'autant plus gratuite qu'il n'y avait pratiquement pas de route sur l'île, longue de vingt milles.

Il s'avança vers Malko, la main tendue. Ce dernier était le seul passager de première. Pas de risque d'erreur.

– Bienvenue à Pago-Pago.

C'était un petit homme rondouillard, couvert de taches de rousseur avec un visage rond, luisant de transpiration. Pas fou, il avait laissé l'air conditionné de la Dodge en route et se hâta d'entraîner Malko à l'intérieur du véhicule.

Il loucha sur le costume d'alpaga bleu de Malko. Lui-même n'avait qu'une chemisette et un pantalon léger.

— Vous allez crever de chaleur avec ça, remarqua-t-il. Ici, c'est l'antichambre de l'enfer... Entre 95 et 105¹, douze mois sur douze.

Malko grogna, complètement abruti. Vingt-huit heures de jet, cela secouait un homme. Certes, il avait dormi, allongé dans son fauteuil de première, mais il rêvait à un lit comme un chien rêve à un os. D'un œil atone, il regardait défiler les cocotiers. La route suivait la côte, bordée de l'autre côté par une colline verdoyante.

D'ailleurs, le vert était la couleur dominante de Pago-Pago. Vue d'avion, l'île avait l'air d'un jouet, d'un énorme haricot vert recourbé, enserrant un cercle plus foncé, le port.

En réalité, Pago-Pago, huit cent soixante-dix milles au sud de Honolulu, connue dans les atlas comme « American Samoa », territoire sous contrôle US, était une minuscule île montagneuse, effroyablement humide, couverte d'une jungle luxuriante, avec le plus beau port

naturel du Pacifique : un ancien cratère de volcan dont on n'avait jamais sondé la profondeur. Deux ans plus tôt, un tanker avait brûlé et s'y était englouti sans laisser de traces.

– Vous êtes arrivé, annonça David Radcliff.

Malko ouvrit un œil. Il se trouvait devant un bâtiment bas, entouré de cocotiers, ressemblant à un motel de Floride.

– C'est l'International Pago-Pago, précisa pompeusement l'homme de la CIA. Le seul hôtel en ville. Vos bagages vont arriver, je m'en occupe.

Brusquement réveillé, Malko se demanda pourquoi la CIA l'avait expédié dans ce coin perdu du monde, 15° en dessous de l'Équateur. C'était un petit bout d'Amérique. Les Samoens touchaient des assurances sociales et tenaient leurs villages aussi propres qu'un quartier résidentiel de Californie.

Malko descendit de voiture et s'étira. Ses yeux dorés étaient striés de rouge par la fatigue. Le temps de franchir les quelques pas qui le séparaient du hall, il était trempé. Cent cinquante pour cent d'humidité.

Et dire qu'il y avait de la neige autour de son château de Liezen, en Autriche ! Mais s'il voulait le voir achevé un jour, il devait continuer à travailler comme barbouze « hors-cadre » à la CIA pour payer ses entrepreneurs. Heureusement que l'aile principale était enfin terminée et meublée. Encore quelques missions et il pourrait se retirer.

– Je vous retrouve au bar dans une demi-heure, cria David Radcliff de la voiture.

Il frémissait d'impatience, l'Américain. Il n'y avait pas tellement de visiteurs à Pago-Pago. Tant pis si Malko dormait debout. Et il avait aussi des choses importantes à lui dire.

Malko se félicita d'avoir gardé sa veste. Il régnait une température sibérienne dans l'International Pago-Pago. D'ailleurs, il n'aimait pas le négligé et admirait les vieux Anglais qui se mettent en smoking pour dîner tout seul dans la jungle.

– Vous avez beaucoup de travail ? demanda Malko à David Radcliff.

Une serveuse samoenne à Id tête surmontée d'un énorme chignon apportait deux whiskies « J and B » en dansant. L'homme de la CIA attendit qu'elle se soit éloignée pour répondre avec un sourire

entendu.

– On n’a plus rien à faire depuis que de Gaulle est ruiné...

Délicate allusion à ce qui avait été l’activité N° 1 de la CIA à Pago-Pago : l’espionnage des expériences atomiques françaises du Pacifique Sud, par des U2 déguisés en avions-météo... Ce qui avait valu à David Radcliff le plus beau blâme de sa carrière : un des U2 était tombé en panne de carburant et avait dû faire un atterrissage forcé à Faa, l’aéroport de Tahiti. Horriblement vexé, le pilote avait accepté le kérosène français pour repartir et tourné dignement le dos pendant que les barbouzes du SDEC démontraient ses caméras...

Un ange épuisé de chaleur passa. David Radcliff enchaîna :

– Ce n’est pas pour cela que vous êtes ici. C’est un peu un hasard, d’ailleurs. Drôle d’histoire.

Prenant l’air mystérieux, il sortit une petite boîte de sa poche, en carton blanc et la poussa vers Malko.

– Jetez un coup d’œil là-dessus.

Malko but une gorgée de son « J and B » et ouvrit la boîte, s’attendant à trouver une horreur. Les trois serveuses samoennes observaient les deux hommes en babillant.

Il n’y avait qu’une banale alliance en or dans la boîte. Malko demanda, pince-sans-rire :

– Vous m’avez fait faire le tour de la terre pour me demander ma main ?

Mais le visage poupin de David Radcliff était devenu sérieux. Il inspecta le bar désert et sombre. À Pago-Pago, en cette saison, la nuit tombait à sept heures et demie.

– Thomas Rose, dit-il, l’homme à qui appartenait cette alliance, était un des meilleurs spécialistes de chez nous. La dernière fois qu’on l’a aperçu vivant, il se trouvait à Vita Levu, l’île principale des Fidji.

— En vacances ?

David Radcliff secoua la tête.

— Boulot. Enquête de routine sur les coins susceptibles de servir de base en cas de coup dur. Vous voyez le topo : capacité des ports, état d’esprit des Populations, implantations éventuelles des petits copains adverses.

Les yeux dorés de Malko s’ouvrirent tout grands :

– Il y a des espions aux Fidji ?

– C'est plutôt un paradis touristique qu'un nid de barbouzes, fit l'Américain. Il y a un gouverneur anglais. Quant à la population, c'est moitié Fidjiens, moitié Hindous !

– Des Hindous ?

Au milieu du Pacifique, c'était inattendu. David haussa les épaules et fit signe aux serveuses de renouveler les consommations.

– Ils crèvent de faim chez eux, alors ils vont partout où ils peuvent. Les Anglais préfèrent les avoir aux Fidji qu'à Liverpool.

– Vous ne croyez pas qu'on s'éloigne du sujet ?

— C'est vrai, reconnut l'Américain. Bref, après une semaine à Suva, capitale des Fidji, Thomas Rose a disparu. Pftt ! Évanoui, liquidé... Un soir, il sortit de son hôtel, le Travelodge et ne reparut plus. Prévenu deux jours plus tard, notre consul crut d'abord à un accident ou à une excursion, mais la police anglaise eut beau passer Vita Levu et Vana Levu, la petite île jumelle, au peigne fin, elle ne découvrit pas la moindre trace de Thomas Rose...

– Il aurait pu quitter l'île discrètement.

David Radcliff secoua la tête.

– On voit que vous n'avez jamais été aux Fidji. C'est le bout du monde. Très peu d'avions, la Panam et l'UTA ont seulement un vol par semaine, et quelques bateaux de croisière de passage. L'île la plus proche, la Nouvelle-Calédonie, se trouve à plus de mille milles...

– Pas d'avions privés ?

– Une demi-douzaine qu'on a tous interrogés. Et il aurait donné signe de vie, depuis le temps.

– Il a pu se perdre dans la jungle, insista Malko, être mordu par un serpent, ou tout simplement attaqué par un voleur et assassiné... ou se noyer. Cela arrive tous les jours dans tous les pays du monde à des gens qui ne sont pas des espions.

– Bien sûr, admit l'Américain. C'est d'ailleurs la conclusion à laquelle nous étions arrivés jusqu'au moment où on a retrouvé cette alliance.

– Où donc ? David Radcliff se tut une seconde pour donner plus de poids à ses paroles. Les lumières du port de Pago-Pago se reflétaient

dans les glaces du bar.

– À mille cent trente-huit milles de là. Dans un îlot perdu au sud de la Nouvelle-Calédonie...

L'homme de la CIA raconta la découverte de l'alliance et conclut :

– Il a fallu ce hasard extraordinaire pour que l'enquête sur la mort de Rose soit relancée.

Malko éternua. S'enrhumer au sud de l'équateur, c'était un comble ! Il tombait de sommeil mais l'excitation de son interlocuteur lui semblait un peu exagérée.

– Qui vous dit que Thomas Rose ne s'est pas noyé et que son corps n'a pas été ensuite entraîné par des courants ? demanda-t-il.

David Radcliff secoua la tête.

– Aucun courant n'emporte un corps sur une distance pareille. N'oubliez pas que la murène qui avait dévoré un de ses doigts était toute petite, le genre de poisson qui ne dépasse pas une dizaine de milles en mer. Non, le corps de Thomas Rose a été, pour une raison que nous ignorons, transporté en Nouvelle-Calédonie. Vivant ou mort. Là, on l'a immergé. Sans ce serpent trop vorace, on n'en aurait jamais rien su...

– Il n'aurait pas pu aller tout seul là-bas ?

— Impossible. D'une part son passeport se trouvait encore dans sa valise, d'autre part, nous avons vérifié tous les départs possibles entre la date de sa disparition et le moment où l'on a retrouvé son corps. Aucune trace. N'oubliez pas que Thomas Rose n'avait aucune raison de se cacher.

Bizarre. Bizarre. Malko réfléchissait.

– Et son enquête ? On ne sait rien ?

– Il n'avait pas encore remis son rapport. Notre consul ne sait rien. Il avait l'impression que Thomas Rose était parfaitement tranquille...

– Et pourtant, d'après vous, il a été assassiné... Par qui ?

David Radcliff leva les yeux aux ciel.

– Si on le savait, on ne vous enverrait pas là-bas. En tout cas, je ne pense pas aux Fidjiens. Ils ont des cerveaux comme des noix de coco... Il reste les deux ou trois mille Blancs des Fidji et les Hindous.

– Les Hindous ?

Pour Malko, Hindou rimait avec pacifiste. Mais David Radcliff prit l'air dégoûté.

— Il paraît qu'il y en a qui fricotent avec les cocos aux Indes. D'ici à ce qu'ils aient exporté leur saloperie... À propos, il va falloir marcher sur des œufs, là-bas, parce que les Hindous et les Fidjiens se haïssent cordialement. Et que les English sont d'une susceptibilité... Lohan vous expliquera ça.

— Lohan ?

— Le vice-consul. Notre correspondant à Suva. Un type sympa, avec une femme charmante.

Malko poursuivit sa petite enquête intérieure.

— Mais pourquoi diable se serait-on donné le mal de transporter son corps à travers le Pacifique, jusqu'en Nouvelle-Calédonie ? insista-t-il.

— Si on le savait... À moins que cela ne soit un coup des gars du SDEC français. Ils sont tellement vicieux parfois. Demain vous serez sur place.

L'ange passa, dégoûté : Si on ne pouvait même plus se fier à ses alliés !

Malko avait une furieuse envie de presser les taches de rousseur de l'Américain.

— Si je comprends bien, dit-il, il faut que je retraverse le Pacifique pour retourner aux Fidji où je me suis posé hier avec l'UTA. Que suis-je venu faire ici ?

David Radcliff rougit, embarrassé : il n'osait pas avouer à Malko qu'il avait eu tout simplement envie de parler à quelqu'un de nouveau. Il aurait pu très bien envoyer l'alliance et un rapport à Dan Lohan, à Suva, épargnant à Malko un voyage de mille cinq cents milles... Il mentit :

— C'est une question administrative. Je suis le patron du secteur Sud-Pacifique et Dan Lohan dépend de moi.

Malko se souciait peu des subtilités administratives de la CIA.

— La seule façon de vous faire pardonner, dit-il, très digne, c'est de me dénicher dans cette île déserte une bouteille de Moët et Chandon, 1962 de préférence, et de venir la boire avec moi ce soir. C'est ce qui m'aide le plus à réfléchir. Et j'ai l'impression que mes cellules grises vont être à rude épreuve avec cette chaleur.

– Mais où voulez-vous que je trouve du champagne français ? gémit-il.

– Allez en demander au gouverneur, ordonna Malko, superbe. Et dites-lui que le salut de la patrie en dépend. Si je dois finir, comme Thomas Rose, dans l'estomac d'un requin, J'aime autant partir avec une bonne impression. Et à propos, je ne vais pas à Nandi. Je vais à Nouméa et de là, à l'île des Pins. J'ai envie de vérifier s'il ne reste pas d'autres morceaux de Thomas Rose. À tout à l'heure avec le champagne.

Il signa quand même la note des « J and B ». On est bien élevé ou on ne l'est pas. Le couloir menant à sa chambre était une galerie extérieure. La chaleur humide le transperça aussitôt. Il leva les yeux vers le ciel. La Croix-du-Sud brillait au-dessus du port de Pago-Pago. Malko se sentit soudain au bout du monde. Pourvu que David trouve du champagne de France.

Plus il côtoyait la mort, plus il appréciait les petites joies de la vie.

Malko, morose, contemplait l'eau émeraude du merveilleux lagon de l'île des Pins, assis devant son bungalow, en bordure de la plage. Le Relais de Kanumera était bâti sur une bande de terre à cheval entre deux lagons. Emplacement paradisiaque. Ses épaules le brûlaient et il pouvait à peine s'étendre. Pendant deux jours, il avait ratissé, mètre par mètre, les hauts-fonds cernant l'Îlot-Brosse, en compagnie de Stephan. Ensuite, ils aient plongé au pied de chaque récif de corail, dans un rayon de un mille autour du lagon. Enfin, avec le Cabin-cruiser, ils avaient longé la côte de l'île des Pins. Pour seulement trouver le cadavre d'un cachalot aux trois quarts dévoré par les requins.

Mais aucune trace de Thomas Rose. Ils ne pouvaient quand même pas attraper toutes les murènes qui traînaient dans le coin et leur ouvrir le ventre.

Si Thomas Rose était venu à l'île des Pins, c'était obligatoirement au Relais de Kanumera, seul hôtel de l'île. Son nom ne figurait pas sur le registre. Le seul accès officiel de l'île était le petit Héron quotidien, à 16 heures. Accompagné de Stephan, Malko avait interrogé l'unique gendarme de l'île. Seuls quelques Canaques habitaient le reste de l'île aux Pins. Personne n'avait vu de Blancs...

À croire que Thomas Rose était arrivé, tiré par un dauphin. Découragé, Malko se préparait à repartir pour les Fidji.

Faute de mieux, il jouissait du coucher de soleil. Stephan s'approcha, plus bronzé que jamais. Malko s'était présenté comme un employé du consulat de Suva. Ses promenades avec le jeune moniteur l'avaient convaincu que Stephan n'était pour rien dans la disparition de Rose. Un sixième sens qui le trompait rarement.

— Vous avez enfin trouvé quelque chose ? demanda Stephan.

Malko écrasa d'une tape précise un énorme cafard surgissant d'un des murs de son bungalow. Ceux-ci étaient de deux sortes : les normaux et les « de luxe ». Ces derniers se distinguaient essentiellement de la catégorie inférieure par la taille de leurs cafards, des bêtes absolument fabuleuses. Vieil habitué des tropiques, Malko n'en avait jamais vu d'aussi gros... Ce n'était pourtant pas eux qui avaient dévoré Thomas Rose.

L'exécution terminée, il répondit au jeune homme :

— Non. C'est à croire que ce doigt est venu ici par miracle. Vous êtes certain que ce débris n'a pu être détaché du corps à quelques centaines de kilomètres d'ici ?

Stephan s'assit près de Malko.

— Impossible. Cela fait dix ans que je vis dans le Pacifique. Une petite murène, comme celle dans laquelle j'ai trouvé le doigt, ne s'éloigne pas de plus de quelques kilomètres. Dix au maximum.

— Mais où est passé le corps ?

Stephan sourit.

— Les requins.

— Et s'il était tombé d'un bateau ?

— Personne ne vient à l'île des Pins. C'est trop loin de Nouméa et la mer est dangereuse. Les minéraliers du nickel passent beaucoup plus à l'ouest. Le seul rafiot à venir par ici est le *Fidjian-Princess*.

— Le *Fidjian-Princess* ? Qu'est-ce que c'est ? Un bateau de croisière ?

Stephan rit de bon cœur.

— C'est le plus abominable rafiot qui flotte encore sur le Pacifique-Sud. Il fait du tramping, d'île en île, transportant à peu près n'importe quoi. Il y a deux semaines, il nous a amené du ciment de Nouméa,

pour nos nouveaux bâtiments, et des bananes des Fidji.

– Des Fidji ?

– Oui. Son port d'attache, c'est Suva. Il y va assez souvent. Pour les réparations, c'est moins cher qu'ici.

Les yeux dorés de Malko regardaient le cadavre du cafard.

Les Fidji. Thomas Rose aussi venait des Fidji. C'était peut-être une piste. Stephan jouait avec une poignée de sable.

— À qui appartient le *Fidjian-Princess* ?

— À un vieil Australien ivrogne, « Dirty Joe ». Vit dans une saleté repoussante. En plus, il adore le cœur de tortue. Il les pêche à la traîne et les oublie ensuite sur le pont à pourrir au soleil. Mais c'est le seul bateau qui vient jusqu'ici. Une fois, son équipage de Canaques l'a plaqué parce qu'il leur avait tapé dessus et il est resté trois semaines à larguer ses boîtes vides de bière dans le lagon...

– Où est-il, maintenant ? demanda Malko, sans avoir l'air d'y attacher trop d'importance.

Stephan haussa les épaules.

– Il m'a dit qu'il retournait à Suva, en passant par les Tonga. Mais il peut changer d'avis en cours de route. Ou couler. C'est un miracle qu'il flotte encore. On peut faire des trous dans sa coque rien qu'en enfonçant son doigt...

La cloche du dîner sonnait. Malko se leva. Il en savait assez.

– Je crois que je vais retourner à Nouméa, dit-il. On ne saura jamais pourquoi Thomas Rose est venu mourir Ici.

– Si j'apprends quelque chose, promet Stephan, je vous envoie un mot.

CHAPITRE III

Cramponné au volant de la petite Datsun 1000. Malko retint un juron, peu compatible avec son excellente éducation. Il venait tout juste de dépasser Navua, il y avait encore soixante milles jusqu'à Sigatoga. Et aucun espoir que la route ne s'améliore.

Si on pouvait appeler cela une route. Elle n'était asphaltée que dans la traversée des innombrables villages. Le reste du temps, on aurait dit l'œuvre d'un ingénieur dément et ivrogne : une piste étroite comme un sentier de chèvres, trouée comme un morceau de gruyère, grimpant et descendant le long des innombrables collines couvertes de jungle, où la plus longue ligne droite n'excédait pas dix mètres.

C'était pourtant la seule route de Viti Levu, épousant fidèlement les méandres de la côte. Les Anglais n'avaient jamais jugé utile de percer une voie à l'intérieur.

Un gros camion surgit brutalement du virage et Malko n'eut que le temps de rabattre à gauche, pour éviter d'être broyé. Aveuglé par le nuage de poussière blanche qui aurait fait passer le smog californien pour une brume de beau temps, Malko s'arrêta presque. Sa bouche était sèche et ses poumons imprégnés de poussière. Collée à son dos par la sueur, sa chemise n'était plus qu'un chiffon blanchâtre, couleur de poussière, bien que toutes les glaces de la Datsun soient levées.

La tension de conduire à gauche sur cette route effroyable l'épuisait, les cahots secouaient douloureusement ses anciennes blessures [1](#) et il songeait sérieusement à faire demi-tour.

Pourtant, le paysage était magnifique. Des fougères arborescentes, hautes comme des immeubles de trois étages, ombrageaient la route, et à chaque village Malko croisait des Fidjiens, nus sur leur cheval, qui le saluaient joyeusement.

Soudain, il jeta un coup d'œil dans son rétroviseur et aperçut une grosse « station-wagon » qui roulait très près derrière lui. Une Hillman ou une Ford, blanche de poussière. Il serra à gauche, pensant qu'elle allait le doubler, mais elle resta derrière lui, si proche qu'il distinguait les occupants.

Un homme avec des lunettes noires était au volant, avec, à ses côtés, une femme très brune, les cheveux tirés en arrière, les pommettes

maigres et hautes, le teint mat, le nez fin et long. Malko eut le temps de noter les immenses yeux noirs avant de reporter son attention sur la route. S'éloignant de la mer, il grimpait une colline. Le moteur de la Datsun peinait.

Au moment où il atteignait le sommet de la côte, il y eut un coup de Klaxon impératif. Le capot de la grosse voiture arrivait à sa hauteur.

Peu soucieux de faire la course sur une route pareille, il serra à gauche. Pendant un mille environ, la piste suivait un à-pic rocheux surplombant la mer d'une cinquantaine de mètres. Sans garde-fou, bien entendu.

La station-wagon l'avait rejoint. Instinctivement, il leva le pied pour la laisser passer. Mais le capot massif resta à sa hauteur, comme si l'autre conducteur avait, lui aussi, ralenti. Surpris, Malko regarda à droite et vit le profil impassible de la femme brune. Au même moment, il y eut un froissement de tôles et il écrasa le frein.

D'un brusque coup de volant, la station-wagon venait de se rabattre sur la Datsun, lui faisant une magnifique queue de poisson. Soudain, Malko vit le vide devant son pare-brise. Il pensa qu'il allait se broyer sur les rochers du bas, braqua tout à droite, sentit la Datsun basculer vers la gauche. La « station-wagon » avait disparu dans un nuage de poussière qui l'aveuglait.

La Datsun s'inclina brutalement sur la gauche.

– Ça y est ! pensa Malko.

Mais la petite voiture rebondit, le moteur rugit et Malko se retrouva stoppé en travers de la route, le moteur calé. Le cœur dans la gorge, il ouvrit la portière et descendit. En examinant le bas-côté gauche, il comprit ce qui l'avait sauvé. À cet endroit, il existait un accotement large de cinquante centimètres, un peu en contrebas de la route et invisible de celle-ci. La roue arrière gauche de la Datsun avait rebondi et renvoyé la voiture sur la route. Sinon, elle s'écrasait cinquante mètres plus bas.

Malko remit la voiture en marche, songeur. La mer émeraude scintillait au-dessous de lui. Bien sûr, cela pouvait être une banale fausse manœuvre, mais il revit le visage impassible de la femme brune. Elle n'avait pas pu ne pas voir qu'il allait quitter la route. Or, elle n'avait pas manifesté la moindre émotion. Et la station-wagon ne s'était pas arrêtée...

Roulant doucement dans les lacets de la descente, il passa en revue ses activités à Suva, cherchant à deviner ce qui avait pu donner à

quelqu'un envie de le tuer.

Le DC-8 du vol 1564 de l'UTA qui continuait sur Tahiti et Los Angeles avait déposé Malko à Nandi, à l'autre bout de l'île. De là, il avait dû prendre un DC-3 des Fidjien Airways jusqu'à Suva. Nandi n'existait que sur les cartes. Cinq ou six hôtels, un aéroport, des tas de canne à sucre et quelques cases. La vie de Viti Levu était concentrée à Suva.

Le consulat américain se trouvait dans Cumming Street, une rue étroite en face du marché, pleine de boutiques hindoues pour les touristes, bordée par un canal nauséabond. À voir l'aspect de l'immeuble de trois étages, c'est par les Fidji que l'administration Nixon avait débuté ses économies...

Une jeune femme blonde se trouvait dans le bureau du vice-consul Dan Lohan, lorsque Malko entra, après s'être fait annoncer. La pièce était minuscule, avec une grande carte du Pacifique au mur et un appareil de climatisation qui faisait un bruit Infernal. Dan Lohan secoua la main de Malko comme s'il avait voulu lui arracher le bras. Il ressemblait à David Radcliff, les taches de rousseur en moins. À croire que la CIA affectait au secteur Pacifique tous les bonshommes rondouillards et chauves de l'Agence.

– Ma femme Grace, dit l'Américain.

Grace sembla surprise par le baisemain de Malko. C'est vrai qu'en plein milieu du Pacifique... Blonde avec les cheveux relevés en chignon elle avait un visage à l'expression puritaine et distante, des traits fins et un menton volontaire. L'air sévère d'une Institutrice en vacances. De longues jambes éclairaient heureusement sa silhouette mince. Ses yeux bleus effleurèrent Malko & ans manifester le moindre intérêt. Elle semblait presque gênée de sa présence et son attitude contrastait avec la chaleur de Dan Lohan.

Presque aussitôt elle s'éclipsa, et Lohan désigna l'unique fauteuil à Malko.

– Je suis très flatté de voir un de nos meilleurs agents « noirs », dit-il. La réputation de SAS est venue jusqu'ici. David m'a expédié un télex Comment ça va à Pago ? Ici, à part le cricket et les parties du Yacht-Club, c'est à se flinguer...

Suva ressemblait à une ville de poupée écrasée de chaleur. À part la grande avenue longeant la mer — Victoria Parade — où se trouvaient

tous les bâtiments officiels et les deux seuls hôtels décents, c'était un fouillis de petites rues piquetées de boutiques hindoues vendant de tout. Mais au contact des Fidjiens, les Hindous, pourtant aussi commerçants que les Chinois, avaient découvert la paresse.

Dès qu'il faisait vraiment chaud, c'est-à-dire six heures par jour, Ils fermaient boutique et s'endormaient sur leurs coupons d'étoffe. Avant de rendre visite à Lohan, Malko avait fait le tour de la ville pour en prendre l'ambiance, dans la Datsun louée à l'aéroport. Assez déprimant

Il se demanda ce qu'avait pu faire Lohan pour être déporté dans un coin pareil. Tout au long de l'année, de lourds nuages d'orage s'accrochaient à la montagne, derrière Suva et déversaient presque quotidiennement des trombes d'eau, sans que la température descende d'un degré. Pas d'été, pas d'hiver, jamais de fraîcheur.

Comme s'il avait deviné sa pensée, Lohan soupira et dit :

— Si vous saviez ce que je regrette New Delhi ! C'était sale, aussi chaud qu'ici, mais au moins c'était une ville ! Ici, quand on est au bout de Victoria Parade, il n'y a plus qu'à faire demi-tour. Nous sommes en plein centre de Suva, ajouta-t-il Ironiquement...

– Comment avez-vous atterri ici ?

– À Washington, ils me considèrent comme un spécialiste. Quelle idée j'ai eue de souligner que je connaissais les Hindous... J'en ai pour, trois ans, s'ils ne m'oublient pas...

– Quel rapport ?

Lohan sursauta devant l'ignorance de Malko.

– Comment, vous ne savez pas que la moitié de la population d'ici est hindoue ? Comme les Fidjiens sont paresseux comme des couleuvres, ils sont en train de mettre la main sur tout le commerce et la politique. Ils ont des écoles partout, jusque dans les plus petits villages, et s'instruisent pendant que nos braves Fidjiens ronflent au soleil. Mais ceux-ci commencent à avoir la frousse. Les Hindous sont un peu trop envahissants. Je suis chargé de maintenir des contacts prudents avec les leaders hindous qui seraient susceptibles de venir au pouvoir. Tout en faisant risette aux Fidjiens et au gouverneur... J'ai un bon copain ici, un chef gorkha qui avait collaboré un peu trop avec les Anglais et qui a préféré quitter son pays. Il tient en main une partie de la communauté et me tient au courant...

— Un indicateur en somme.

Lohan sauta au plafond.

– Malheureux ! N’employez jamais ce mot avec un Hindou, il vous couperait la gorge. Ils sont ombrageux comme des vieilles filles. Non, c’est un ami qui me conseille. Un véritable ami.

Malko, qui se souciait peu d’écouter un cours de géopolitique, coupa court.

– Que savez-vous de la mort de Thomas Rose ?

– Rien de plus que ce que j’ai écrit dans mon rapport jusqu’à l’histoire du doigt, j’étais persuadé qu’il s’agissait d’un accident.

Il se leva et alla à une armoire métallique, au fond du bureau. Il en sortit une valise bleue, une Samsonite.

– Voilà ses affaires, que J’ai été récupérer au Travelodge. Si vous voulez les examiner...

Malko fouilla rapidement la valise : il n’y avait rien de particulier, sinon une très belle collection de photos pornographiques, vraisemblablement japonaises. Lohan détourna pudiquement la tête...

La valise refermée, Malko vint s’accouder près de l’air conditionné.

– Que savez-vous de son travail ici ?

L’Américain soupira :

— Pas grand-chose. Rose est resté dix jours avant... de disparaître. Je l’ai vu seulement trois fois et il ne m’a rien dit de particulier. Je crois qu’il préférait rester incognito, il n’a même pas contacté les gens que je lui avais recommandés. Il traînait sur le port, paraît-il.

– La police a ouvert une enquête ? Je veux dire après sa disparition.

— Oui, mollement. J’ai parlé moi-même au capitaine Armstrong. Ils n’ont rien trouvé. Le soir de sa disparition il est sorti seul de son hôtel, sans dire où il allait. C’est la police qui m’a prévenu de sa disparition.

— Sa chambre avait-elle été fouillée ?

– Pas que je sache.

Le vice-consul avait l’air tout misérable... Visiblement, il ne savait rien. Malko commençait à croire que toute cette histoire n’existait que dans son imagination. Puis, il pensa au *Fidjian-Princess*. Apparemment, aucune enquête sérieuse n’avait été faite sur la disparition de Thomas Rose.

– Vous connaissez un bateau qui s'appelle le *Fidjian-Princess* ?

Les sourcils de l'Américain se haussèrent de surprise.

— Jamais entendu parler. Pourquoi ?

— Cela a peut-être un rapport avec la disparition de Rose.

Lohan sourit avec une indulgence amusée.

— Vous pouvez toujours demander au port. Mais ne vous excitez pas trop. Le doigt a très bien pu arriver où on l'a trouvé à la suite de circonstances normales. Je ne vois personne à Suva qui ait pu vouloir tuer un homme de chez nous. Les Fidjiens sont les gens les plus paisibles du monde. Ils ignorent même qu'il y a la guerre au Vietnam.

Pourtant, Thomas Rose avait bel et bien disparu dans cette île paradisiaque peuplée de gens paisibles...

— Je vais aller faire un tour sur le port, annonça Malko.

Dan Lohan haussa les épaules.

— Vous ne verrez pas grand-chose. Si vous n'avez pas de plan pour ce soir, je vous invite à dîner au Golden Dragon. La seule boîte de Suva. Ma femme a un bridge.

– Va pour le Golden Dragon, accepta Malko.

Dehors, la chaleur humide et poisseuse le prit à la gorge. Le port se trouvait juste en face, au bout de Princess Street, de l'autre côté du marché, et il pouvait y aller à pied. Il longea des maisons de bois au toit de tôle ondulée, se frayant un passage à travers un grouillement incroyable de Fidjiens et d'Hindous, accroupis par terre, devant des ananas pelés, des bananes ou des grappes de crabes. Le wharf lui-même était minuscule et trois vieux rafiots étaient à quai, chargeant des marchandises hétéroclites, sous l'œil éteint d'un policier au casque de cuir bouilli.

Malko s'adressa à un vieux Chinois à casque colonial qui veillait sur un tas de caisses et lui demanda s'il connaissait le *Fidjian-Princess*.

Une heure plus tard, il avait perdu un kilo et cinq livres fidjiennes distribuées en pourboires sans rien avoir appris. Tout le monde ignorait où se trouvait le *Fidjian-Princess*, quand il serait de retour et quand il était parti de Suva. Abrutis de chaleur, les gens se donnaient à peine le mal de répondre. Les trois rafiots faisaient la navette entre

Viti Levu et Vana Levu, l'île jumelle, sans se préoccuper du reste du monde.

Épuisé, Malko regagna la Datsun. Vivement l'air climatisé du Travelodge ! Un des Hindous à qui il avait demandé des nouvelles du *Fidjian-Princess* l'accompagna jusqu'à la Datsun pour lui ouvrir la portière, cauteleux et servile. Malko lui donna deux shillings de plus. L'intérieur de la voiture était une fournaise. Prudent, il gara la Datsun sous un des deux superbes fromagers en face du Travelodge.

La réceptionniste fidjienne du Travelodge ; sculpturale dans une robe imprimée descendant jusqu'aux chevilles, se gratta le crâne avec la pointe Bic plantée dans ses cheveux crépus. Ses grands yeux marron fixaient Malko avec une désolation sincère.

— M. Rose nous a fait beaucoup d'ennuis, dit-elle. La police est venue, nous a interrogés. Comme si on lui avait fait du mal !

Sa poitrine imposante en frémissait d'indignation. Les yeux dorés de Malko se firent encore plus caressants.

— Je suis sûr que vous n'y êtes pour rien, assura-t-il. Mais je dois essayer de trouver quelque chose. M. Rose n'a reçu personne à l'hôtel ? Il ne téléphonait pas ?

La Fidjienne secoua la tête.

— Non, non, monsieur. Il ne téléphonait pas. Seulement au consulat. La police nous a déjà demandé. Il n'a amené personne à l'hôtel, sauf le monsieur barbu avec qui il a dîné, la veille du jour où il a disparu.

Un barbu. Malko pensa tout de suite à un Hindou. Voilà une chose que le vice-consul ignorait.

— Un Hindou ? demanda-t-il.

— Non, non, un Blanc, il parlait anglais.

L'intérêt de Malko retomba d'un coup. Probablement un touriste rencontré par hasard, ou un résident de Suva heureux de bavarder avec un nouveau venu.

— Vous connaissiez cet homme barbu ?

La fille secoua la tête :

— Je l'ai vu quelquefois en ville, au marché...

L'interrogatoire dura encore cinq minutes, puis Malko remercia poliment.

Dégoûté, il se jeta sous une douche glacée, et il resta jusqu'à ce qu'il

claque des dents. Il avait l'impression de maigrir à vue d'œil.

Thomas Rose avait dû simplement fondre au soleil...

Encore humide, il s'allongea sur son lit et s'assoupit. Il fut réveillé en sursaut par un tam-tam assourdissant et bondit, se demandant ce qui arrivait.

Il écarta le rideau.

Deux Noirs vêtus de la jupe fidjienne se terminant en dents de scie sur les mollets, tapaient à bras raccourcis sur un tronc d'arbre évidé, annonçant le coucher du soleil selon la coutume locale, accompagnés par les gloussements de joie d'un groupe d'Américaines qui s'attendaient manifestement à un sacrifice humain. Très folklorique.

Malko passa un complet d'alpaga bleu marine et se prépara à retrouver Dan Lohan. Dans cette île perdue du Pacifique central, il n'arrivait pas à se croire en mission. Le géant au torse nu qui servait de voiturier le salua militairement avant d'ouvrir la portière de la Datsun.

La nourriture chinoise du Golden Dragon était proprement infecte ; des crevettes sans goût à peine dégelées, de la soupe en conserve et du poulet de course ! Malko mourait de faim. Ils avaient dîné dans une sorte d'arrière-boutique sentant le graillon. Le devant servait d'épicerie et la boîte se trouvait au premier étage. Lohan semblait enchanté.

— Et votre enquête ? demanda-t-il.

Malko avala une gorgée de thé tiède et sans goût, hésita avant de poser sa question.

— Connaissez-vous un Blanc barbu qui habite ici ?

— Un barbu ?

Lohan regarda Malko comme si le soleil des tropiques avait liquéfié sa matière grise... fronça les sourcils puis claquait brusquement des doigts.

— Ah ! bien sûr ! Kim Maclean, le gars du Peace Corps. Mais il n'est plus là. C'est un de vos amis ?

Il y avait une surprise polie dans sa voix. Malko sourit.

— Pas précisément mais il semble avoir été un ami de Thomas Rose. On les a vus ensemble plusieurs fois.

Lohan ne parut pas particulièrement ému :

— C'est possible, admit-il. Min attendait son bateau pour Western Samoa et traînait en ville depuis une quinzaine de jours. Je l'ai invité à déjeuner une fois parce qu'il me faisait un peu pitié. Vous savez, ces types du Peace Corps sont toujours fauchés. Des idéalistes, quoi

— Qu'est-ce qu'il faisait ici ?

Lohan éclata de rire :

— Comme tous les autres. Il a creusé des latrines dans les villages et essayé ensuite de convaincre les Fidjiens de s'en servir. Comme ceux-ci sont de braves bougres, ils font semblant et dès que l'autre a le dos tourné, ils rebouchent le trou... Voilà à quoi sert le Peace Corps...

Si le State Department l'avait entendu...

— Et où creusait-il, ce Kim ?

Le vice-consul termina sa bière.

— Oh ! il a creusé un peu partout, d'abord dans le Nord, du côté de Lautoka, puis, entre Nandi et Suva, enfin il est venu dans le coin. Il était un peu plus débrouillard que les autres parce qu'il avait trouvé une fille superbe, une métisse qui paraissait très amoureuse de lui.

— Vous semblez très bien renseigné, souligna Malko. C'est vrai qu'il n'y a pas beaucoup de Blancs Ici...

— Tout se sait, dit Lohan. Et puis ce Kim avait pas mal de contacts avec les Hindous. Il était fêru de yoga et de trucs comme ça. Mes amis les Gurkhas m'en avaient parlé. Il restait des heures au soleil, sans bouger, noué comme une corde à nœuds, cherchant soi-disant la sagesse. Ce qui ne l'empêchait pas de se taper sa petite entre deux séances de yoga...

Malko eut envie de lui dire que les sentiments n'avaient rien à voir avec la religion, mais se retint.

— Ce qui est intéressant, souligna-t-il, c'est que ce Kim a été le dernier à parler à Thomas Rose.

Lohan haussa les épaules.

— Il ne ferait pas de mal à une mouche. C'est un pacifiste à tous crins. Ne veut même pas tuer les insectes. C'est pour cela qu'il s'entend si bien avec les Hindous...

Pacifiste ou non, Kim Maclean intéressait Malko. Il fallait bien commencer son enquête par quelque chose.

— Est-ce que sa fiancée l'a suivi à Western Samoa ?

L'œil du vice-consul brilla d'une lueur coquine.

— Ça vous tente, hein, une jolie nana. Eh bien ! vous avez de la chance. Non seulement elle n'est pas à Western Samoa, mais elle travaille en haut, au Golden Dragon, comme entraîneuse.

Le dancing était tout aussi infect que le restaurant mais Dan Lohan fut accueilli à bras ouverte par une Chinoise plutôt fanée. Le Golden Dragon comportait un bar de bambou dominant une petite salle au plafond bas. L'éclairage venait de lanternes rouge sombre accrochées au mur. Dans la quasi-obscurité, Malko vit plusieurs silhouettes féminines assises au bar, des Fidjiennes, des Hindoues. Quelques couples s'étreignaient dans des boxes et l'air conditionné marchait mal.

Tristes tropiques...

— Le seul endroit de Suva où on peut s'amuser, souligna le vice-consul, après avoir commandé deux Passion fruit. Spécialité fidjienne. Mais je ne vois pas Lena Mar. Attendez... Je vais me renseigner.

L'Américain alla au bar et engagea la conversation avec une grande brune affublée d'un chignon de trente centimètres. Le consul enlaça l'entraîneuse et partit sur la minuscule piste de danse. Malko trempa les lèvres dans son Passion fruit. Cela tenait du jus de fruit et du daiquiri. Pas mauvais. Dan Lohan avait enfoui son crâne chauve entre les seins de sa danseuse et semblait assez détaché des soucis de la CIA. Malko se demandait s'il n'allait pas filer à l'anglaise, laissant le vice-consul à son flirt.

Il voyait de moins en moins pourquoi on avait pu assassiner Thomas Rose. Seul, le garçon du Peace Corps pourrait peut-être lui apprendre quelque chose, mais il se trouvait maintenant en pleine jungle, à six cent quatre-vingt-quinze milles de là.

Une fille vint rôder autour de sa table, une Chinoise avec un visage triangulaire, moulée dans un chongsam s'arrêtant à mi-cuisses, mais il la découragea d'un signe de tête. Il avait hâte d'aller se coucher, regrettant d'avoir parlé de la fille à Dan Lohan. Ce dernier, le museau dans le décolleté de sa danseuse, se trémoussait sur place de façon obscène.

Le slow s'arrêta et l'Américain revint à la table, souriant de toutes

ses dents en or.

— Ça y est ! triompha-t-il. Je sais où est votre caille. Vous êtes un heureux veinard.

— Pourquoi ? demanda mollement Malko.

L'autre en bavait d'envie.

— Parce qu'elle est dans l'endroit le plus agréable de cette foutue île. Au Fidjian, l'hôtel le plus moderne du coin. À soixante-cinq milles, environ, à l'ouest en suivant la côte. Ultramoderne, le style hawaïen, au bord d'un lagon de rêve, dans une cocoteraie... Je voudrais bien y aller huit jours avec vous...

— Il fréquentait les millionnaires, votre pacifiste... remarqua Malko.

Lohan éclata de rire.

— Non, la petite est réceptionniste là-bas. Vous la trouverez facilement. Je ne sais pas ce qu'elle vous apprendra, mais cela vous fera une belle note de frais. Et elle a peut-être pris goût au Blanc.

Soudain le visage de l'Américain se fit grave. Par-dessus la table, il se pencha sur Malko.

— Moi, ici, je ne baise plus... La chaleur et la bière. Regardez mon bide. J'ai toujours l'impression d'avoir couru un cent yards quand je retrouve Grace. Heureusement qu'elle s'en fout ! Préfère le cricket...

Il appela la serveuse pieds nus et commanda deux Passion fruit.

Bon voyage au Fidjian ! dit-il en levant son verre.

1. Voir *Les trois veuves de Hong-kong*.

CHAPITRE IV

Les deux immenses yeux marron fendus en amande se voilèrent d'un brusque voile de mélancolie. La jeune métisse fixa soudain Malko avec intérêt.

— Vous connaissez Kim ?

Lena Mar était encore plus séduisante que ne l'avait laissé supposer Dan Lohan. De quoi détourner des latrines le Peace Corps tout entier. Sa peau mate couleur abricot donnait envie de la caresser et les traits de son visage fin, mis en valeur par une bouche large et charnue, étaient parfaits.

Elle se tenait dans un petit box vitré, à gauche dans le hall du Fidjian. Malko venait d'arriver. Il n'avait pas revu la « station-wagon » qui avait failli l'envoyer dans le précipice et commençait à se demander si ce n'était pas tout simplement un accident. Après la fournaise de la route et la poussière blanche, l'intérieur du Fidjian était délicieusement frais. L'hôtel était construit dans le style hawaïen, avec de massifs piliers de bois sombre et des masques accrochés partout. Des bougainvillées mauves grimpaient le long des bâtiments, en une véritable jungle.

Spontanément, Lena Mar sortit de son comptoir et vint se planter devant Malko. Son corps était à la hauteur de son visage, élastique et musclé, en dépit de la robe de toile imprimée bon marché. Sous le regard de Malko la jeune fille baissa les yeux, intimidée.

– Comment va Kim ? demanda-t-elle. Je n'ai pas encore de ses nouvelles, mais le courrier ne va pas vite à Western Samoa. Il y a longtemps que vous l'avez vu ?

Malko se sentit un peu embarrassé sous le regard limpide.

– Je ne connais pas vraiment Kim, expliqua-t-il. Nous avons seulement des amis communs...

La colère assombrit brutalement les grands yeux marron. Lena Mar prenait tout simplement Malko pour un Américain en quête d'une aventure facile et exotique. Déjà, elle lui tournait le dos, rentrant dans son box. Malko la prit doucement par le bras.

— Je ne viens pas vous faire la cour, se hâta-t-il de dire. J'ai

quelque chose de plus important à vous demander.

– De plus important ?

Elle avait répété lentement les trois mots, comme s'ils avaient une signification secrète pour elle. Un groupe de touristes croulant sous les caméras attendaient le guide. Lena Mar s'écarta légèrement d'eux. Malko la suivit. Les traits de la métisse s'étaient comme rétrécis, tendus.

– Que voulez-vous ?

Sa voix était basse et vibrante.

– Vous souvenez-vous de Thomas Rose ?

– Thomas Rose ? répéta-t-elle lentement. Qui est-ce ? Mais qui êtes-vous ? Comment connaissez-vous Kim, si vous ne l'avez jamais vu ?

Malko se dit qu'il fallait se jeter à l'eau.

— Je suis le prince Malko Linge, et je travaille pour le gouvernement des États-Unis, expliqua-t-il. Thomas Rose, travaillait, lui aussi, pour une agence fédérale. Il a disparu à Suva. Je le recherche. Votre ami Kim semble l'avoir bien connu. Peut-être pourriez-vous m'aider à découvrir ce qu'il est devenu.

Jamais Malko ne se serait attendu à une telle réaction.

Les yeux marron s'agrandirent démesurément. Contre son bras, Malko sentit le corps de Lena Mar parcouru d'un brusque frisson. Une fraction de seconde, elle resta la bouche ouverte, le visage sans expression.

Quand elle répondit, sa voix était sèche et impersonnelle.

– Je ne sais pas de quoi vous voulez parler. Maintenant, je dois travailler. Au revoir, monsieur. Malko était sûr qu'elle mentait, qu'elle savait quelque chose sur la mort de Thomas Rose. Mais elle avait peur. Il la saisit par le bras, alors qu'elle avait déjà un pied dans son box.

– Il faut que je vous parle, insista-t-il. C'est important et je suis venu de très loin pour cela. Ne me forcez pas à vous y contraindre.

En dépit de son sourire et de la douceur des mots, elle sentit la menace sous-jacente dans sa voix.

Il la vit hésiter. Son regard le fuyait. Sa jolie bouche tremblait légèrement, puis elle dit hâtivement :

— Après mon travail, si vous voulez, je vous rejoindrai sur la plage... Vers cinq heures...

Elle retourna s'asseoir derrière son comptoir. Malko comprit qu'il n'en tirerait rien de plus pour le moment. Cela faisait trop de coïncidences : l'accident et la peur de la belle métisse... Dans un métier où il y en a rarement. À travers le hall, il la regarda attentivement. Elle devait être quatre-vingt-quinze Pour cent hindoue, avec seulement quelques gouttes de sang fidjien.

Avant d'aller sur la plage, il décida d'explorer l'hôtel. Le lobby était relié par un système compliqué de galeries à ciel ouvert à un bar et à une grande salle à manger style hawaïen, séparées par une terrasse. Au niveau inférieur, il y avait la piscine et un snack-bar, ainsi que quelques boutiques. Situé sur le minuscule îlot de Yanuca et relié à la terre ferme par un pont au ras de la mer, le Fidjien était un petit monde replié sur lui-même.

Les ailes contenant les chambres portaient comme des doigts du groupe central et s'insinuaient dans une cocoteraie immense bordant un grand lagon.

La chambre de Malko était de plain-pied, donnant sur la cocoteraie, climatisée et confortable. Il se déshabilla, ferma à clé la Samsonite contenant son pistolet extra-plat et passa un maillot noir. Sur son torse, les cicatrices des balles et du coup de couteau reçus à Bangkok et à Hong-kong formaient des bourrelets rosâtres que le bronzage n'atteignait pas. Mais cela valait mieux que d'être mort.

Avant de quitter la pièce, il disposa sur la table, près du lit, la grande photo de son château qui ne le quittait jamais. Il avait besoin par moments de se rappeler qu'il n'était pas seulement un agent du Service « Action » de la CIA, mais aussi un prince authentique dont le nom était respecté en Europe centrale, alors que l'Amérique n'était encore peuplée que d'Indiens...

Un jour, il reviendrait à cette vie qui était la sienne et tâcherait d'oublier la CIA, les barbouzes et les horreurs du monde parallèle de l'espionnage. Ou alors, il finirait bêtement, d'une mort anonyme et vraisemblablement atroce. Mais les meilleurs computers de Washington ne pouvaient pas lui donner son espérance de vie...

Il sortit dans la cocoteraie. Une légère brise tempérerait l'effroyable chaleur. Une grosse araignée jaune fila entre ses pieds. Heureusement, les rats palmistes faisaient la sieste. Pour éviter qu'ils ne dévorent les noix de coco, tous les cocotiers avaient le tronc entouré d'un bandeau de zinc.

La piscine était un four chauffé à blanc. Clignant des yeux derrière les lunettes noires dissimulant ses yeux dorés un peu trop repérables, Malko s'arrêta devant le snack-bar, puis s'enfuit devant la température. En dépit de l'atmosphère détendue du Fidjien, une angoisse mal définie l'empêchait de se détendre complètement.

Il retourna sur la plage, au rendez-vous de Lena Mar, la petite métisse qui avait tellement peur. Même lorsqu'il fut étendu sur le sable merveilleusement doux du lagon, son malaise intérieur persista. Tout son esprit cartésien n'y pouvait rien.

Étendu au soleil, les yeux fermés, Malko somnolait. Le Fidjien était vraiment un endroit paradisiaque. Le sable était presque aussi blanc que celui de l'île des Pins. Mais par-delà l'eau sans ride du lagon, il pensait à Thomas Rose. Il se redressa et regarda autour de lui.

Un petit cotre se balançait doucement près de la pointe rocheuse où se trouvaient le bar et la salle à manger du Fidjien. Deux gros cabin-cruisers étaient amarrés à l'appontement d'où l'on partait pour la pêche en haute mer.

La plage était presque vide : les vieilles Américaines préféraient au soleil brûlant la sieste dans leur chambre climatisée.

Une voix fit sursauter Malko.

– Vous n'êtes pas mort de chaleur ?

Lena Mar se tenait derrière lui, en maillot rouge, un petit sac de plage à la main, ses longs cheveux relevés en chignon. Malko se leva pour lui effleurèrent la main de ses lèvres

Elle sourit. Sa voix était chaude et amicale et elle paraissait beaucoup plus détendue. À côté des Fidjiennes crépues et massives, c'était une apparition de rêve...

Malko comprenait que Kim ait creusé des fosses d'aisance pendant six mois pour demeurer dans ce pays. Lena Mar avait de quoi transformer Viti Levu en une Immense latrine...

Mais pourquoi diable avait-elle eu si peur lorsqu'il avait parlé de Thomas Rose ? Maintenant, elle était parfaitement naturelle.

– Asseyez-vous, proposa-t-il.

Lena Mar secoua la tête :

– Je préfère ne pas rester ici. Le manager n'aime pas que les

employées sortent avec les clients. Allons plutôt de l'autre côté de la pointe. Nous serons plus tranquilles...

Malko, se leva et lui emboîta le pas. Son déhanchement léger était très sensuel et elle le savait. Il eut l'impression fugitive qu'elle l'accentuait à plaisir.

En dix minutes, après avoir pataugé dans l'eau tiède, ils se retrouvèrent sur l'autre versant de la pointe. La plage était beaucoup plus petite, en demi-lune, adossée à une petite falaise presque à pic, au sommet de laquelle était juchée la salle à manger du Fidjian. Le petit cotre blanc était ancré à une trentaine de mètres du bord, sans aucun signe de vie.

Lena Mar s'étendit à même le sable brûlant à côté de Malko. Avec un sourire, elle posa sa longue main sur son bras. De minuscules gouttes de sueur perlaient au-dessus de sa lèvre supérieure.

– Vous savez ce que vous feriez, si vous étiez gentil ?

Le chant de la sirène...

– Quoi donc ? demanda Malko, sur ses gardes.

Il avait eu trop souvent affaire à des créatures de rêve qui s'étaient révélées à l'usage à peine moins nocives que la strychnine...

— Vous iriez me chercher une étoile de mer violette. Cela porte bonheur. Là-bas, c'en est plein.

Ses doigts effilés désignaient l'eau émeraude devant eux. Il y avait très peu de profondeur, moins d'un mètre, et on voyait le sable du fond. Les rouleaux de la haute mer brisaient plus loin, à près d'un mille, à la limite de la barrière de corail.

– Vous voulez vous débarrasser de moi en me jetant aux requins ? plaisanta-t-il.

Son rire fusa, clair et sans arrière-pensée.

– Les requins se racleraient le ventre ! Il n'y a pas assez d'eau... Vous avez peur ?

Malko se sentit un peu ridicule. Il ne voyait pas ce qu'il risquait dans deux pieds d'eau. Il se leva, et tendit la main à Lena Mar.

– Venez avec moi.

Elle secoua la tête, mutine.

Je vous rejoindrai, je suis fatiguée. Toute la journée debout.

Il n'insista pas et entra dans la mer. Après tout, s'il n'y avait que cela pour lui faire plaisir... Elle était venue, donc elle lui parlerait de Thomas Rose. L'eau tiède lui caressa agréablement les jambes. Il se retourna. Lena Mar lui adressa un geste joyeux désignant l'extrémité de l'anse, non loin du cotre blanc.

Malko avançait lentement, détendu, cherchant les étoiles de mer violettes. L'eau lui montait à mi-cuisses, sans une vague. Il parcourut près de cinquante mètres, regardant attentivement à ses pieds. Des poissons multicolores filaient en bande entre ses jambes.

Pas la moindre étoile de mer. Absorbé par sa quête, il avait oublié son angoisse.

Il se retourna. Lena Mar était debout, désignant un point derrière lui.

—... Là-bas, un peu plus loin.

Malko avança de bonne grâce ; S'il y avait eu assez de fond il aurait nagé, pour se rafraîchir un peu. Le cotre se trouvait à sa droite, à une vingtaine de yards. De ce côté-là, le fond descendait brusquement.

Un gros poisson le frôla et il sursauta. Le soleil baissait rapidement sur l'horizon, du côté des Castaways Islands.

Soudain une écoutille se souleva sur le pont du cotre. La tête d'une femme à la peau très sombre apparut dans l'ouverture, les cheveux en bataille. Elle fut suivie par un corps bronzé enveloppé dans un paréo noué autour du cou. C'était une fine très jeune, avec un petit nez retroussé et des cheveux courts.

Malko lui sourit joyeusement. Puis, son regard repartit vers le fond à la recherche des fameuses étoiles de mer violettes. Mais le sable était désespérément lisse et uni. Une bande de petits poissons jaunes avec une tache noire nageaient autour des jambes de Malko, Insouciant de sa présence.

– Attention !

Le cri lui fit lever brusquement la tête. La fille brune était penchée au bastingage du cotre presque à tomber, une expression d'effroi inouï déformant ses traits.

Son bras était tendu vers Malko.

Il resta immobile, tétanisé, assailli par un flot de pensées. Autour de

lui, l'eau était limpide, sans une vague. Il se retourna vers la plage et ne vit plus Lena Mar.

— Vous êtes fou, cria la fille sur le cotre. Complètement fou. Vous êtes en danger de mort.

Sa voix vibrait de peur. Malko lutta contre la panique qui le gagnait. Qu'est-ce qui pouvait le menacer ? Où était Lena Mar ? Il pivota pour faire demi-tour et regagner la plage. Le cri strident de l'inconnue l'arrêta :

— Ne bougez pas ! Ne bougez surtout pas.

Malko se transforma en statue de sel. Il pensa à des sables mouvants, eut envie de courir.

Qu'est-ce qu'il faut que je fasse ? cria-t-il.

— Ne bougez surtout pas, répéta-t-elle. Je vais venir vous chercher. Si je peux.

Elle disparut dans les entrailles du voilier, laissant Malko immobile, grillant sous le soleil oblique.

Il scruta la plage. Plus aucune trace de Lena Mar. Pour contrôler la panique qui le gagnait, Malko scruta l'eau limpide. Rien, pas un gros poisson. En dépit des objurgations de l'inconnue du cotre, il grillait d'envie de courir jusqu'à la plage. Quel pouvait être le danger inconnu et invisible qui le menaçait ?

Déjà, la fille brune réapparaissait, tenant à la main une planche courte de surf. Elle prit son élan et la lança habilement en direction de Malko.

La planche fila au ras de l'eau et vint stopper si près qu'il eut juste à étendre le bras pour la saisir. Il leva la tête et vit le soulagement se peindre sur le visage triangulaire de l'inconnue. En dépit de son nez retroussé, elle devait avoir du sang chinois.

— Maintenant, cria-t-elle, allongez-vous sur la planche et ramez avec les mains jusqu'ici. Surtout, ne touchez pas le fond.

Malko s'allongea sur la légère planche comme si elle avait été en cristal. Elle s'enfonça sous son poids, mais un bon pied le séparait encore du fond.

Suant à grosses gouttes, il mit près de cinq minutes à atteindre le

petit voilier dont la coque empestait le goudron. À chaque mouvement brusque, il manquait chavirer. Il dut stopper plusieurs fois, le cœur dans la gorge. Enfin, il leva les yeux et il vit le visage de la métisse à un mètre du sien.

– Prenez appui sur la coque, dit-elle, je vais vous halier.

Elle lui saisit la main droite et l'arracha d'un seul élan. Avec la force d'un homme. Malko retint un cri de douleur, le pont était brûlant. Il gagna vivement un coin d'ombre. La fille le suivit et l'apostropha.

— Vous êtes complètement fou de venir vous baigner ici. Vous ne savez pas que c'est dangereux ?

— Mais pourquoi ?

Elle le contempla, sincèrement stupéfaite.

– Et les poissons-rochers ? Il y en a des centaines sur cette plage. C'est un miracle que vous ayez pu arriver vivant à l'endroit où vous étiez.

Un frisson rétrospectif glaça Malko.

— Qu'est-ce que c'est que les poissons-rochers ?

L'inconnue eut un rire sec et dit :

– Vous allez voir.

Elle replongea dans la cabine et ressortit quelques instants plus tard tenant une assiette où était posé ce que Malko prit d'abord pour un morceau de rocher. Il tendit la main et la métisse recula vivement :

– Attention, il est encore empoisonné 1

Il se pencha. À vingt centimètres, on aurait dit un morceau de pierre sablonneuse, presque carré avec quelques aspérités et une rangée de piquants longs d'environ deux pouces sur le dos. Le tout était gros comme une petite noix de coco.

— Si vous marchez sur un de ces piquants, expliqua la fille ; vous êtes mort. C'est un poison végétal qui n'a pas d'antidote. Les poissons-rochers s'enfoncent dans le sable, laissant juste affleurer leurs piquants. Vous ne pouvez pas les voir.

Avantage des pays tropicaux, il y a toujours des surprises.

– D'ailleurs, continua l'inconnue, il y a un grand écriteau sur la plage, interdisant de se baigner. Je ne sais pas comment vous ne l'avez pas vu. Personne ne vient jamais par ici, c'est la raison pour laquelle nous y avons mouillé. Nous sommes tranquilles.

Malko commençait à comprendre.

– Et les étoiles de mer violettes, demanda-t-il. Il y en a par ici ?

– Partout. Mais il y a des endroits moins dangereux pour les ramasser. De l'autre côté, sur le lagon.

La belle Lena Mar l'avait lâché dans un champ de mines... Mais inutile de le crier sur les toits. Autant laver son linge sale en famille. Même s'il y avait des éclaboussures...

Malko se sentit soudain très fatigué. Ainsi, la « station-wagon » avait vraiment tenté de le tuer. Et la clé de la disparition de Thomas Rose était cachée sous le ravissant crâne de Lena Mar... L'inconnue le contemplait, intriguée.

— Je vous remercie, dit-il. Vous m'avez certainement sauvé la vie. Comment vous appelez-vous ?

– Ai-Ko. Je suis un peu Chinoise, un peu Tahitienne, un peu Malaise. Ce n'est pas un croisement, c'est un carrefour... Je vis avec Georges à qui appartient ce cotre. J'entretiens et je fais la cuisine. Pas toujours drôle. Mais cela vaut mieux que d'être serveuse.

À voir son corps svelte, Malko se douta que ses attributions étaient plus étendues...

– Où est Georges ?

— Au village fidjien. Parti acheter des filets et faire un peu de troc. Nous nous promenons dans tout le Pacifique, d'île en île. C'est un fou de la voile. Il a horreur de vivre à terre. Mais venez à l'intérieur, il fait chaud. J'ai du rhum, en bas.

Il la suivit le long d'une minuscule échelle. Dans le carré, on pouvait à peine se tenir debout. Ai-Ko s'affaira dans la petite cuisine, ressortit avec deux verres pleins d'un liquide blanc et en tendit un à Malko.

– C'est du rhum blanc avec du lime.

Il but d'un coup. Ai-Ko le regardait, amusée.

— Vous êtes en vacances ?

Le liquide glacé et fort descendait dans la gorge de Malko. Il se sentit soudain mieux. Mais sa main tremblait légèrement quand il reposa le verre. La réaction.

– Je me suis arrêté au Fidjien pour la nuit. Je vais à Nadi prendre l'avion.

– C'est dommage, Je vous aurais emmené pêcher le marlin en haute mer. C'est amusant.

Elle acheva son verre et dut le frôler pour, entrer dans la mini-cuisine. L'espace entre la table et la paroi était si étroit qu'il sentit ses seins nus sous le paréo contre sa poitrine et la chaleur de ses cuisses.

Instinctivement, il posa la main sur sa hanche élastique. Aussitôt son ventre s'avança à la rencontre du sien. Le petit visage brun se leva, la bouche entrouverte.

Malko se dégagea en glissant, malgré son désir soudain. Ai-Ko eut un rire léger comme si elle se moquait de sa timidité et entra dans la cuisine, tortillant sa petite croupe ronde moulée par la toile imprimée.

– Il faut que je m'en aille maintenant. Mais voulez-vous venir dîner au Fidjien avec votre ami ?

Elle réapparut, un verre plein à la main ; hocha la tête.

– Je ne sais pas s'il sera rentré. Et puis, il n'aime pas beaucoup les endroits élégants.

Pourtant, le Fidjien ce n'était pas Maxim's.

– Alors, venez seule.

Les yeux de Ai-Ko brillèrent.

– Oh oui ! Je vais vous raccompagner dans le canot.

Deux minutes plus tard, Malko mettait le pied sur le sable sec de la plage. Ai-Ko repartit aussitôt godillant comme un vieux loup de mer. Elle était incroyablement musclée, en dépit de son corps mince.

Le jour avait beaucoup baissé mais Malko voulait s'assurer de quelque chose. Il examina la plage et trouva très vite ce qu'il cherchait derrière un rocher : un écriteau large de deux pieds où il y avait écrit : *Absolutely no swimming. Danger.*

Malko le reposa, appuyé bien en vue au rocher.

Ainsi, Lena Mar avait bien voulu l'assassiner. D'une façon qui aurait fait croire à un accident.

Il regagna sa chambre en coupant à travers la cocoteraie. Il s'aperçut immédiatement qu'elle avait été fouillée maladroitement. Mais la Samsonite fermée à clé n'avait pas été forcée. Malko passa une chemise et un pantalon et fila vers le lobby. Avant tout, mettre la main sur Lena Mar.

Le lobby était désert. Malko s'adressa au portier fidjien et lui demanda où se trouvait sa chambre. L'indigène lui montra où logeait le personnel, dans un petit bâtiment à l'écart dans la cocoteraie.

Il trouva facilement la porte de Lena Mar, au rez-de-chaussée : son nom était écrit sur un bout de papier, collé à la porte. Il frappa.

Pas de réponse. Refrappa, sans se faire beaucoup d'illusions. Au moment où il frappait pour la troisième fois, une autre porte s'ouvrit et la tête ébouriffée d'une Fidjienne apparut dans le battant.

– Je cherche Lena Mar demanda Malko, avec son plus beau sourire. Elle n'est pas là ?

– Lena Mar, pas là, fit la fille en anglais approximatif. Partie. Fini job.

Elle alla jusqu'à la porte à laquelle Malko avait frappé et l'ouvrit. La chambre était vide... sans aucune affaire personnelle...

Malko remercia et fonça à la réception. Là, un manager adjoint lui confirma que Lena Mar avait demandé son compte et avait disparu une heure plus tôt, sans laisser d'adresse. Sa mère venait, paraît-il, de mourir. Un bus de l'hôtel l'avait déposée sur la route, à l'entrée du village hindou.

À tout hasard, Malko monta dans la Datsun et fit cinq milles dans les deux sens, sur la route poussiéreuse, sans résultat. Il passait des bus sans arrêt. La fiancée de Kim Maclean pouvait se cacher dans un des innombrables villages hindous, ou à Suva. Malko se sentait trop épuisé pour entamer la poursuite immédiatement.

Pourquoi Lena Mar avait-elle tenté de le tuer, au lieu de fuir, tout simplement comme elle en avait dix fois le temps ?

Si seulement Kim Maclean, l'amant de la métisse, avait été encore à Suva ! Lui pourrait peut-être l'aider. Il serait obligé de retourner à Samoa. Cette course à travers le Pacifique commençait à être épuisante, avec les 45° en permanence. Étendu tout nu sur son lit, l'air conditionné à fond, Malko pensa avec nostalgie aux sapins de son château en Autriche...

Il demanda le numéro de Dan Lohan à Suva, mais l'Américain avait déjà quitté son bureau et n'était pas chez lui. Lena Mar n'allait pas être facile à retrouver, au milieu de deux cent cinquante deux mille Hindous qui se ressemblaient tous...

Quant au *Fidjian-Princess*, il se promenait entre deux îles désertes.

Les yeux au plafond, Malko cherchait désespérément au fond de son

cerveau pourquoi on avait cherché à le tuer. Alors qu'il crevait déjà de chaleur et ne comprenait rien à la disparition de Thomas Rose.



Trois Américaines lâchèrent leur hamburger pour voir passer Ai-Ko. Pieds nus, une grosse fleur d'hibiscus dans les cheveux, enroulée dans un paréo, sans aucun dessous, elle incarnait pour le Middle West, Jézabel, la damnée. Une des Américaines retint de justesse un signe de croix. Intimidée, Ai-Ko osait à peine regarder l'énorme salle à manger climatisée. Les serveuses fidjiennes, mafflues et souriantes, circulaient gravement entre les tables, des pointes Bic plantées dans leurs cheveux crépus. Les torches allumées chaque soir au coucher du soleil finissaient de brûler dans la cocoteraie.

Muette de respect, Ai-Ko laissa Malko commander des filets de tarpon. Elle le dévorait des yeux avec une admiration enfantine.

– Georges n'a pas voulu venir ? demanda-t-il.

Elle haussa les épaules avec insouciance :

– Il est encore au village à boire du rhum. Ils ont dû lui donner quelques filles en plus.

Malko en eut la nausée.

– Mais elles sont affreuses, les Fidjiennes...

Ai-Ko eut un sourire malicieux.

— Oui, mais c'est nouveau. Moi, il m'a tous les jours. D'ailleurs il n'y fait même plus attention. Je suis obligée de me frotter contre lui pour qu'il me fasse l'amour...

– Pourquoi ne le quittez-vous pas ?

Elle soupira.

– Pour aller où ? Je ne sais rien faire, tout juste lire. Je serai serveuse ou putain. Au moins, il est gentil avec moi, il ne me bat pas et je ne travaille pas trop sauf quand il faut laver les voiles.

Ils mangèrent en silence, puis Ai-Ko, peu habituée à la climatisation, se mit à éternuer sans arrêt. Soudain, Malko eut une inspiration.

— Vous connaissez un bateau qui s'appelle *Fidjian-Princess* ?

Cela lui avait presque échappé. Le Pacifique, c'est grand.

Le visage de la métisse s'éclaira.

– Bien sûr ! Où est-il en ce moment ?

Malko faillit en avaler les glaçons de son verre d'eau glacée. C'était une bonne fée, cette Ai-Ko.

– Je voudrais bien le savoir, soupira-t-il.

Elle rit.

— Dirty Joe vous a emprunté de l'argent ? Une fois, il devait dix livres à Georges. Il a été obligé de le menacer de l'égorger avec un tesson de bouteille pour les ravoir. Et quand il a quitté le *Fidjian-Princess*, Joe lui a balancé un espar pour l'assommer.

Ce devait être passionnant une conversation entre deux vrais gentlemen... Ai-Ko poursuivait son idée :

– C'est un vieux salaud. Il m'avait coincée sur son rafiot et me menaçait avec son couteau, fit-elle avec conviction. J'ai été obligée de me sauver à la nage...

— Il ne me doit pas d'argent, précisa Malko mais j'aimerais quand même bien le rencontrer...

— En cette saison, dit Ai-Ko, il est dans les Tonga. En train de cuver sa bière dans une crique déserte, s'il a un peu de fric. On ne l'a pas vu depuis un moment...

On apportait l'addition et Malko déposa dans l'assiette sa carte de l'American Express. Ai-Ko ouvrit de grands yeux.

– Qu'est-ce que c'est ?

Malko lui expliqua le principe des cartes de crédit. Les yeux de la jeune métisse brillèrent.

— Vous pourriez acheter des robes à la boutique de l'hôtel ?

– Bien sûr. Dès demain ! Je vous dois bien cela.

Ses pieds nus frottèrent ses mollets sous la table. Elle rayonnait littéralement de joie.

– Ce que vous êtes gentil ! Je voudrais aller avec vous à Suva, il paraît qu'il y a des boutiques où on peut acheter des montres japonaises qui marchent toute la vie. Georges n'a jamais d'argent.

– Je ne peux pas vous emmener à Suva, objecta Malko. Et Georges ?

— Si vous lui donnez des livres, il ne dira rien, assura Ai-Ko. Il en a toujours besoin. Je voudrais tellement une montre.

La serveuse nu-pieds rapportait la carte. Ai-Ko s'en empara et l'inspecta sous toutes les coutures.

– Vous parlez européen ? demanda-t-elle.

Il fallut cinq minutes à Malko pour lui expliquer qu'on parlait plusieurs langues en Europe et qu'il était Autrichien.

– L'Autriche, c'est une colonie de l'Angleterre, affirma Ai-Ko.

De quoi faire se retourner dans leur tombe les Habsbourg. On était vraiment au bout du monde.

Ils sortirent sur la terrasse. Des veuves californiennes en robes pailletées caquetaient en engloutissant un nombre incroyable de cocktails. Ai-Ko prit Malko par la main et l'entraîna.

– Venez sur la plage, on va se baigner.

En contrebas de la piscine, il n'y avait personne. La mer clapotait doucement et la température était enfin supportable. Ai-Ko défit le nœud de son paréo et se tourna vers Malko.

— Venez.

Elle était entièrement nue.

Son corps bronzé luisait dans la pénombre. Elle avait de petits seins attachés très haut et des hanches étroites de garçon. Malko se déshabilla à son tour et plongea dans l'eau tiède.

Ai-Ko glissa comme un poisson et se mit debout contre lui, lui jetant les bras autour du cou.

– Il n'y a pas de poissons-rochers par ici ?

Sans Ai-Ko, l'enquête sur la mort de Thomas Rose se serait arrêtée au bord de ce lagon enchanteur...

— À quoi pensez-vous ?

Un gentleman ne parle jamais de ces choses-là à une dame à qui il n'a pas été présenté. Ai-Ko éclata de rire et se serra contre Malko.

– Moi aussi, j'ai envie. C'est bon dans l'eau.

Ils avaient pied tous les deux. Ai-Ko embrassa Malko maladroitement et passa ses jambes autour de ses hanches, se frottant contre lui comme un petit animal.

– Maintenant, dit-elle. Georges va revenir, il faut que je sois au bateau.

Elle le lâcha soudain et plongea sans une éclaboussure. Presque aussitôt, Malko sentit sa bouche sur lui, dans une caresse très douce qui se prolongea presque une minute. Voilà une spécialité que n'avaient pas prévue les Jeux Olympiques... Puis Ai-Ko émergea d'un coup, espiègle. Sans attendre, elle se jeta à son cou, son corps collé au sien, et se laissa glisser jusqu'à ce qu'ils soient encastrés l'un dans l'autre. Elle bougea très vite, comme si elle avait hâte d'atteindre l'orgasme, le pinça d'un coup et se laissa aller en arrière dans l'eau. Déjà, elle s'ébrouait, gagnait le rivage.

Malko se demanda s'il avait rêvé ou vraiment fait l'amour... Ai-Ko chantonnait dans la pénombre, apparemment satisfaite de cette brève étreinte. Lorsqu'il la rejoignit sur le sable, elle s'enroulait déjà dans son paréo, encore trempée, les cheveux collés par l'eau de mer. Elle embrassa Malko sur le menton.

– Il faut que je rentre. Si Georges ne me trouve pas, il sera furieux. Venez demain matin, vous lui demanderez pour le *Fidjian-Princess*. Et on achètera les robes...

Elle courait déjà sur la plage. Malko ramassa ses vêtements et s'enfonça dans la cocoteraie silencieuse, à l'exception des bruissements d'insectes.

Qui pouvait avoir intérêt à tuer Thomas Rose dans cette île paradisiaque des mers du Sud ? Un rat palmiste fila dans l'obscurité avec un petit couinement. Malko se faufila dans sa chambre. Demain matin, il filerait sur Suva à la recherche de Lena Mar.

CHAPITRE V

Malko se réveilla en sursaut, trempé de sueur, une angoisse gluante lui serrant la poitrine. Son cœur battait au moins à cent cinquante pulsations minute. Il lui fallut près d'une minute pour réaliser où il était.

Les chants et le battement rythmé de tambour du show l'avaient sorti de son premier sommeil. Tous les soirs, le personnel du Fidjian au grand complet mimait une danse de guerre pour les hôtes de l'hôtel, appuyé par une « sono » digne de Johnny Hallyday. Presque nus, roulant des yeux féroces et brandissant des lances, les braves Fidjiens se démenaient avec une louable ardeur guerrière avant de regagner sagement leurs cuisines et leurs offices.

Pendant l'exhibition, le service s'arrêtait complètement, ce qui ne gênait pas grand monde, le show étant pratiquement obligatoire.

Malko respira profondément pour tenter de se débarrasser de l'appréhension qui l'étreignait. Puis il essaya de se rendormir, en dépit du vacarme venant de la piscine.

Il somnolait déjà depuis quelques minutes quand une petite lumière rouge s'alluma dans son cerveau. Quelque chose d'impalpable avait changé dans l'atmosphère de la chambre. Son rythme de respiration s'accéléra et il ouvrit les yeux dans le noir, tout en demeurant rigoureusement Immobile.

Ce fut d'abord un froissement Imperceptible, du côté de la porte-fenêtre donnant sur la cocoteraie.

Rassuré, Malko pensa qu'il s'agissait d'un rat palmiste ou d'un gros insecte cherchant à entrer dans la chambre. Ses muscles contractés se détendirent et son cœur redescendit à un rythme normal. Décidément, il était trop nerveux.

Mais le froissement fit place à un glissement soyeux.

Cette fois, un picotement désagréable fourmilla le long de la colonne vertébrale de Malko. Son pistolet était au fond de sa valise fermée à clé à était sûr qu'on cherchait à s'introduire dans la chambre. Bien sûr, s'il se levait et allumait il mettrait l'intrus en fuite. Mais alors, il ne saurait jamais à qui il avait eu affaire. Il bougea légèrement

dans son lit, de façon à se mettre en position d'attaque, puis soupira, comme s'il dormait profondément.

Le glissement reprit. À un réchauffement infinitésimal de l'atmosphère de la chambre, il comprit que la porte-fenêtre était ouverte. D'ailleurs, le tam-tam et les chants lui parvenaient beaucoup plus nettement.

Une fraction de seconde, Malko crut distinguer une ombre sur le fond plus clair de la porte-fenêtre. Un inconnu s'était glissé dans la chambre et se tenait tapi près du fauteuil où les affaires de Malko étaient posées, accroupi sur le sol.

Malko se sentait désagréablement vulnérable, le corps pris sous le drap.

Aux aguets, il guettait le moindre craquement. Il ne voyait plus son agresseur. Ce dernier devait se rapprocher du lit en rampant sur la moquette pour attaquer d'un bond. La main de Malko avança vers le bouton de la lampe de chevet. La surprise lui donnerait peut-être le temps de contre-attaquer.

Sauf si l'autre lui vidait un chargeur dans le ventre à la faveur de la lumière... question de timing.

Soudain, une ombre se dressa au pied du lit. Malko hésita une seconde, puis appuya sur le bouton de la lampe et rejeta ses draps.

Une seconde, Malko et son adversaire se contemplèrent en chien de faïence. C'était un Hindou gigantesque, de près de deux mètres, nu comme un ver, à l'exception d'un cache-sexe en écorce et d'un turban marron attaché sous son menton par une jugulaire. Sa peau brillait comme si elle avait été huilée. Deux grands yeux noirs farouches fixaient Malko sans ciller. Une fraction de seconde, les deux hommes restèrent rigoureusement immobiles.

Puis, ils agirent en même temps. Malko avait eu le temps d'enregistrer que l'Hindou n'avait pas d'arme. Il plongea vers sa valise posée à côté du lit juste au moment où son agresseur arrachait du mur une sorte de harpon à trois branches servant de décoration. Voilà pourquoi il n'avait pas apporté d'arme !

Malko abandonna la valise. Jamais, il n'aurait le temps de l'ouvrir. Le regard de l'Hindou se fixa sur son ventre, là où il voulait enfoncer le harpon. Il ramena le bras en arrière, prenant son élan. Avec la force dont il était doué, il allait clouer Malko au mur de bois, comme un papillon.

Malko avait hurlé de toutes ses forces, les muscles de son ventre contractés à lui faire mal, en une parade dérisoire.

Il voulut foncer sur l'Hindou, mais le matelas céda sous ses pieds et il tomba sur le côté, juste au moment où le javelot improvisé partait dans sa direction.

Sa chute lui sauva la vie !

Les trois pointes barbelées le ratèrent de quelques pouces et transpercèrent le drap et le matelas. L'Hindou tira furieusement pour récupérer son arme, mais les arpillons étaient solidement accrochés dans le tissu.

Malko roula sur lui-même et se retrouva debout. Renonçant à prendre son pistolet Il sauta sur l'Hindou, lui appliquant une des prises de close-combat qu'on lui avait jadis appris à l'école de commandos de San Antonio, au Texas.

D'un seul bras, son adversaire se débarrassa de lui, tirant toujours sur son harpon. Sa force était prodigieuse. Dès qu'il aurait récupéré son harpon, il allait massacrer Malko. Celui-ci regarda autour de lui, cherchant une arme.

Sur le mur, à la tête du lit, se trouvait une sorte de casse-tête grossier fait d'une lourde pierre attachée au bout d'un manche en bois de fer.

Malko l'arracha au moment où l'Hindou récupérait enfin son harpon auquel était resté accroché un bout de couverture. Malko balaya l'espace devant lui, tenant l'arme à deux mains. La massue frappa l'Hindou sur le côté de la tête.

Il poussa un cri rauque et ses yeux chavirèrent d'un coup. Il tituba quelques secondes, cherchant à lancer son harpon, puis tomba sur le côté, comme une masse, sans lâcher le harpon. Du sang coulait de son oreille. Malko pensa qu'il l'avait tué.

Il se rua vers la porte donnant sur la galerie extérieure et ouvrit. Elle était déserte. Tout l'hôtel, personnel et clients, se trouvait autour de la piscine. Malko fit quelques pas à l'extérieur, puis revint dans la chambre.

L'Hindou se mettait péniblement à quatre pattes, secouant la tête. Incroyable ! Il aurait dû avoir le crâne en bouillie ! Sans hésiter, Malko sauta sur lui.

C'est comme s'il avait voulu attraper une anguille ! L'huile dont l'Hindou s'était enduit le rendait insaisissable. Et même, à demi assommé, Il était deux fois plus fort que Malko. Il se débarrassa de ce dernier d'une secousse et fonça vers la porte-fenêtre, le visage couvert de sang.

La cocoteraie l'avalait. Malko tenta de le poursuivre. L'Hindou avait déjà vingt mètres d'avance. Il courait à longues foulées souples au milieu des arbres. Gagnant la plage, il bifurqua à droite et accéléra encore, parallèlement à la mer. Malko renonça : il était essoufflé et cette fuite pouvait cacher un guet-apens. Il retourna dans sa chambre. Sans les draps et la couverture déchirée, il aurait pu croire à un cauchemar. Pour la seconde fois dans la même journée, on venait bel et bien de tenter de le tuer.

Il ramassa la photo de son château tombée dans la bagarre et la remit en place. Sans des circonstances favorables, sa disparition aurait été attribuée soit à un accident, soit à un crime de rôdeur. Ce qui l'agaçait prodigieusement, c'est qu'il n'avait pas la moindre idée de la personnalité de ses adversaires. Sauf que c'étaient des Hindous... Mais quel lien y avait-il avec la disparition de Thomas Rose ?

Après avoir refermé la porte du couloir, il réfléchit un instant. C'était idiot de tenter le sort. Il n'avait pas envie de veiller toute la nuit. Le seul endroit où il serait en sûreté était le cotre de Ai-Ko. Rien n'interdisait de penser que ses adversaires ne possédaient pas la clé de sa chambre... Il passa un pantalon, prit son pistolet dans sa valise et sortit dans la cocoteraie.

Ai-Ko dormait, enroulée dans une couverture, sur le pont du cotre. Elle s'éveilla avec un petit cri quand Malko se hissa à bord après avoir nagé dans l'eau tiède.

– Je croyais que c'était Georges, pourquoi venez-vous ?

Son paréo était enroulé autour de sa taille laissant nue toute sa poitrine. Elle vint se frotter contre Malko comme une chatte amoureuse, et recula avec un petit cri de surprise : la crosse du pistolet lui avait cogné la hanche. Elle allongea la main et la retira vivement.

– Pourquoi avez-vous un revolver ?

Malko sentit la peur dans sa voix. Leurs silhouettes se détachaient dans la nuit claire. Il soupira :

— Ne craignez rien. On m'a attaqué. On voulait me tuer. C'est pour

cela que je suis armé. Est-ce que je peux rester dormir, ici, sur le bateau ? C'est plus sûr que l'hôtel.

La voix d'Ai-Ko fut tout de suite chaleureuse.

— Bien sûr. Georges ne viendra plus maintenant.

Malko s'allongea sur la couverture qui sentait le goudron et le poisson, Ai-Ko enroulée contre lui. Au bout de quelques Instants, il déposa son pistolet et son pantalon trempé à côté de lui, afin d'être plus à l'aise. Très vite il sentit la bouche chaude d'Ai-Ko glisser vers son ventre. Les yeux perdus dans le ciel étoilé il subissait sa caresse presque imperceptible, se prolongeant indéfiniment comme si elle n'avait pas voulu lui arracher vraiment de plaisir. C'était bon après le danger et la peur. Le cotre ne bougeait presque pas et une brise tiède soufflait doucement du large.

Le thé était horriblement amer mais Malko le but avec plaisir. Entre l'attaque de l'Hindou et la lenteur cérémonieuse d'Ai-Ko, il s'était endormi à l'aube. Dressé sur son unique jambe, Georges le contemplait avec sympathie. Lorsqu'il était apparu à bord, Malko et Ai-Ko étaient depuis longtemps levés. Il n'avait fait aucun commentaire sur le pistolet ni sur la présence de Malko sur le cotre. Il était grand et dégingandé, vêtu d'un blue-jean délavé et d'un tricot de corps sans couleur. Ses traits vaguement négroïdes portaient la marque de tous les croisements du Pacifique : Canaque, Chinois, Noir, Malais. Il avait des mains fascinantes : longues, fines et soignées. Des mains d'artiste ou de pianiste. Il parlait d'une voix douce, sans regarder son Interlocuteur. Il ne posa pas plus de questions quand Malko lui expliqua qu'il cherchait Dirty Joe.

— C'est difficile de retrouver le *Fidjian-Princess*, dit-il rêveusement Il n'a pas de parcours fixe. Mais je serai à Suva dans deux ou trois jours. Au port, je verrai ce que je peux faire. Je connais beaucoup de gens, peut-être que...

Il laissa sa phrase en suspens, sourit à Malko. Ses longs doigts jouaient avec un cordage. Chaque fois que ses yeux effleuraient le pistolet, Il détournait rapidement le regard.

— Il y a cent dollars pour vous si vous m'aidez à le retrouver.

Le sourire du métis s'accentua.

— Il peut être à deux ou trois mille milles marins. Avec lui, on ne sait jamais.

Malko hocha la tête. Il était huit heures du matin et le soleil tapait déjà d'une façon démentielle.

– Je dois m'en aller maintenant. Je vous verrai à Suva. Contactez-moi par Dan Lohan, le vice-consul des USA. Il saura où je me trouve.

Devant l'expression anxieuse de Ai-Ko, il ajouta immédiatement :

– Je vous emprunte Ai-Ko pour quelques minutes, je lui ai promis une surprise pour m'avoir sauvé des poissons-rochers, hier.

Georges eut un geste de grand seigneur, signifiant que Ai-Ko appartenait autant à Malko qu'à lui... Ce qui était biologiquement vrai.

Dès qu'ils furent dans le petit canot, elle explosa de joie :

– Comme vous êtes gentil ! Je vous trouverai Dirty Joe. À Suva, je connais tout le monde sur le port, et ils aiment me faire plaisir...

Étant donné la facilité dont elle disposait de son petit corps mince et brun, elle ne devait compter que des amis...

Une demi-heure plus tard, Malko luttait contre l'effroyable route poussiéreuse, ayant laissé Ai-Ko en plein rêve de richesse.

Avec trois robes à huit dollars.

L'avenir était moins rose. Il fallait retrouver Lena Mar. Et comprendre pourquoi de pacifiques Hindous s'étaient transformés en tueurs assoiffés de sang. Et accessoirement pourquoi on s'acharnait à ce que Malko reste à Viti Levu.

À titre définitif.

Il était trois heures dix lorsque Malko arriva à Suva, et le consulat US était fermé.

La sieste.

— Vous trouverez M. et Mme Lohan au bowling, derrière la mairie, expliqua le gardien de l'immeuble. Ils y vont tous les jours.

C'était un peu plus loin dans Victoria Parade. Malko gara la Datsun couverte de poussière devant la mairie ultramoderne contiguë au bowling et poussa la porte de bois du Bowling-Club de Suva.

Il eut l'impression de reculer en une seconde d'un siècle. De se retrouver au temps de la reine Victoria. Les femmes étaient engoncées dans de longues jupes blanches leur battant les mollets et portaient un drôle de petit chapeau en toile perché sur le sommet de la tête. Quant

aux hommes, leurs mollets velus émergeaient d'interminables shorts blancs.

Pas une exclamation, pas un rire. On aurait pu se croire en plein concile. Les joueurs faisaient tomber les quilles avec une application studieuse et un sérieux sans faille. Des gamins fidjiens les relevaient au fur et à mesure.

Entre deux parties, les hommes buvaient de la bière, les femmes honnêtes du thé froid, et les autres du Passion fruit Le soir, au Yacht-Club, on discutait interminablement les résultats des parties de l'après-midi.

Malko chercha Dan Lohan des yeux. Il ne vit que Grace Lohan qui réussissait à être jolie en dépit de son déguisement suranné.

Au milieu de cette débauche de blancheur, il avait un peu honte de son costume poussiéreux. On allait lui faire ramasser les boules...

Il traversa le terrain et surgit derrière Grace, en grande discussion avec son adversaire, coiffé d'un superbe casque colonial. Malko retint de justesse un fou rire. Une vraie reconstitution d'époque.

– Bonjour, dit-il à Grace. Où est Dan ?

La jeune femme se retourna comme si on avait glissé un serpent à sonnettes dans son corsage. Les yeux agrandis de surprise, elle avala sa salive et parvint à articuler :

– Vous... vous êtes ici ?

Apparemment, elle n'aimait pas être dérangée pendant qu'elle jouait Ou craignait Dieu sait quels bavardages. Malko se hâta de dissiper l'équivoque pour le bénéfice du « casque colonial ».

– Je cherche votre mari, il n'est pas avec vous ?

Grâce sourit enfin, avec une certaine contrainte.

— Si, si, Il est là-bas...

Effectivement Dan Lohan buvait une bière au bar. Malko salua Grâce et se dirigea vers lui. En le voyant, l'Américain lâcha précipitamment son verre et vint à sa rencontre.

Qu'est-ce qui se passe ? Je vous croyais au Fidjien, avec Lena Mar...

– J'y étais, dit Malko. J'ai même failli y rester.

Il résuma pour le vice-consul les trois tentatives de meurtre dont il

avait été victime.

– Il faut m'aider à retrouver cette fille, conclut-il. Elle en sait sûrement long sur la disparition de Thomas Rose... Et qui sait si elle n'a pas fait disparaître Kim Maclean aussi...

Dan Lohan regarda autour de lui d'un air effrayé...

– Chut ! Les Anglais sont horriblement susceptibles. Surtout avec les Hindous. Je ne voudrais pas que le gouverneur prenne un arrêté d'expulsion contre vous... Ils abominent les gens de l'Agence.

Malko haussa les épaules.

– Je n'ai pas l'intention de me faire bâtir une case à Suva. Mais je veux savoir qui a tué Thomas Rose et pourquoi. Demandez l'aide de votre Hindou, le Gurkha. C'est le moment ou jamais... Allons le voir ensemble.

Il était un peu agacé par la nonchalance de l'Américain. Le climat des Fidji ne valait rien aux barbouzes.

– Il vaut mieux que j'y aille d'abord tout seul, dit hâtivement le vice-consul. Il est très méfiant et j'ai mis longtemps à l'appivoiser.

Malko n'insista pas. Après l'abominable route, il avait plutôt envie d'une douche que d'une discussion avec un Hindou.

– D'accord. Je vous attends à l'hôtel. Cette fois je vais essayer le Grand-Pacific. Il est plus pittoresque. À tout à l'heure.

Grace Lohan tournait le dos et il ne put lui dire au revoir. Brusquement, la fatigue de la route pesa sur ses épaules. Il avait mal dans les bras à force d'avoir tourné le volant des centaines de fois.

Le Grand-Pacific, juste avant le Travelodge, était une relique de l'époque victorienne. Une énorme pâtisserie rose en bordure de Victoria Parade. Le hall immense et désert était vaguement refroidi par quatre énormes ventilateurs tournant à une sage lenteur. L'employé de la réception accueillit Malko avec une gravité et une réserve dignes de Buckingham Palace, hésita interminablement avant de lui « conseiller » une chambre au troisième. Enfin, il consentit à l'y accompagner. On aurait pu jouer au golf dans la chambre, et, par temps brumeux, on devait à peine apercevoir le plafond... D'ailleurs, le Grand-Pacific était rempli de calme et de componction, comme une église désaffectée.

Malko prit une douche et s'étendit sur l'immense lit en attendant

Dan Lohan. Maintenant, il avait hâte de fuir Viti Levu, et cette petite ville tropicale étouffant sous les contraintes et l'humidité perpétuelle.

Dan Lohan avait l'air d'avoir avalé une des quilles du bowling. Son front dégarni était couvert de sueur. Il se laissa tomber dans un des deux rocking-chairs avant de parler.

— Il ne veut rien savoir, avoua-t-il piteusement. Il prétend que ce ne sont pas les Hindous qui ont fait le coup, que vous avez été victime d'un simple rôdeur...

Malko s'en doutait un peu. Devant l'air misérable du vice-consul, il ne voulut pas retourner le couteau dans la plaie. Cet Hindou fantôme ne lui disait rien qui vaille...

– Cela ne fait rien, prévenons la police...

Il crut que le vice-consul avait été piqué par un mille-pattes.

– Impossible, jura Dan Lohan. Tout ce qui touche les Hindous ici est sacré. La police est fidjienne. Or, les Fidjiens sautent sur toutes les occasions de démolir les Hindous dont ils ont une frousse noire... Je vois déjà la manchette du *Fidji Times* : Des assassins « hindous » en liberté à Viti Levu... Jamais le gouverneur ne nous le pardonnerait. L'affaire serait étouffée et on aurait un incident diplomatique.

– Mais, enfin, protesta Malko, nous sommes alliés en principe. La guerre d'indépendance est finie depuis un certain temps.

Dan Lohan haussa les épaules.

– Peut-être, mais ici, aux Fidji, c'est le gouverneur qui commande et le gouverneur ne veut pas d'histoire avec les Hindous, même pour nous faire plaisir. Et s'ils assassinent discrètement quelques agents de la CIA, eh bien ! c'est tant pis pour eux. *God save the Queen*. En plus, ils vont nous lancer à la tête le pacifisme bien connu des Hindous qui ne tueraient pas une mouche...

Une mouche, peut-être pas, mais un musulman certainement. Malko se souvenait de certaines émeutes sauvages, lors de la partition de l'Inde en 1947, où les doux Hindous avaient sérieusement tordu le cou à la Colombe de la Paix

Mais il comprenait les arguments de Dan Lohan. Ce n'était pas la première fois qu'il avait des problèmes avec les Anglais... À Hong-kong, il avait bien failli y laisser sa peau.²

— Allez, venez dîner au Yacht-Club, proposa Dan. On y meurt d'ennui, mais c'est le seul endroit possible de Suva. Votre Hindou ne s'envolera pas.

Mourir d'ennui ou d'autre chose... Malko se laissa tenter. Cela valait mieux que la chambre sinistre et solennelle du Grand-Pacific-Hotel.

1. Au secours !

2. Voir *Les trois veuves de Hong-kong*.

CHAPITRE VI

Malko explosa !

– Je me moque du gouverneur. Je veux retrouver Lena Mar. Et avant la fin du siècle.

Dan Lohan se recroquevilla dans son fauteuil fuyant les yeux de Malko qui avaient totalement viré au vert. Mauvais signe... Ce dernier arpentait le minuscule bureau, ivre de rage. Une fois de plus, l'air climatisé était en panne et la chaleur poisseuse semblait s'infiltrer jusque sous sa peau. Brusquement épuisé, il se laissa tomber sur une chaise, en face de l'Américain.

– Allons trouver la police, répéta-t-il pour la centième fois. Ils ne vont pas nous manger...

– Ah ! elle était belle la CIA aux Fidji ! Ce petit bonhomme ventripotent et suant de peur devant *Sa Majesté* le gouverneur ! Allan Dulles devait se retourner dans sa tombe.

Dan Lohan s'en serait tordu les mains. Depuis trois jours que Malko tournait dans Suva comme un ours en cage, l'assiégeant pour qu'il demande l'aide de la police locale ou du diable. Mais qu'il l'aide à retrouver Lena Mar.

– Si je fais cela, gémit-il, il faudra leur raconter *toute* l'histoire. Ils la passeront à l'IS 1 et on n'en entendra plus jamais parler. À leurs yeux, tout ce qui est hindou est sacré. En plus, ils vous vireront et moi, j'aurai les pires ennuis.

– Alors, prenez votre Gurkha par la peau du cou et secouez-le jusqu'à ce qu'il vous donne des informations.

– Je veux bien essayer encore une fois, dit Lohan. Je vais lui dire que vous êtes venu spécialement de Washington pour le voir.

— Dites-lui que je suis le président en personne, mais, bon sang, *agissez* !

Tout semblait se dissoudre dans la chaleur moite de Viti Levu. Le *Fidjian-Princess* s'était volatilisé dans le Pacifique avec Dirty Joe. Dan Lohan avait bien envoyé un message à toutes les bases américaines du Pacifique-Sud, demandant de signaler le passage du rafiot, mais il y

avait des centaines d'îles où la Navy ne mettait jamais les pieds.

Ai-Ko et son unijambiste ne se pressaient pas de venir jeter l'ancre à Suva. Dieu sait quand ils arriveraient, et même s'ils seraient d'un secours quelconque...

Il restait Kim Maclean à Western Samoa, si les diaboliques Hindous ne l'avaient pas fait disparaître, lui aussi... Mais Malko était persuadé que le nœud de l'affaire était à Viti Levu. Kim ne savait probablement rien.

La seule piste, c'était Lena Mar. À condition qu'on la retrouve vivante et qu'elle accepte de parler.

Malko était devenu le meilleur client du Golden Dragon. Mais Baby, l'entraîneuse qui l'avait déjà mené à Lena Mar, prétendait ne rien savoir, ruinant la CIA en Passion fruit à une livre. Malko sentait son regard dans son dos, lorsqu'il sortait de la petite boîte, persuadé qu'on se moquait de lui. Malheureusement, le milieu hindou était impénétrable, et il était livré à lui-même.

La seule vue du hall solennel du Grand-Pacific-Hotel lui donnait la nausée.

Avec peine, il s'arracha de sa chaise et pointa un doigt menaçant sur Dan Lohan.

– Secouez votre bonhomme. Si à six heures vous n'avez pas un rendez-vous, je vais le débusquer moi-même.

Il se retrouva dans Cumming Street déserte. Les boutiques hindoues avaient fermé pour la sieste. La façade bleu clair de la Bank of Baroda, au bout de la rue, semblait le narguer. Là, à Wainanu Road, commençait le quartier hindou, où se cachaient ses Insaisissables adversaires. Il avait l'impression d'avoir mis le pied sur une fourmière qui se serait immédiatement refermée...

L'antique téléphone fit entendre un grelottement mourant. Malko le décrocha avec précaution, de peur qu'il ne tombe en poussière.

– Nous dînons chez Harilal Parmeshwar, annonça Dan Lohan avec un mélange de pompe et d'excitation. Je l'ai convaincu.

– J'espère que vous l'avez convaincu d'autre chose, soupira Malko. Je n'ai pas parcouru douze mille milles pour faire des ronds de jambes.

Le vice-consul se liquéfia.

– Oh ! Je vous en prie, soyez très aimable. C'est un personnage

extrêmement Important.

– Moi aussi, fit sereinement Malko que la servilité du gros Américain agaçait.

La Datsun grimpait allégrement Waimanu Road, surplombant le port et le bas de la ville. La vue était superbe, mais, peu à peu, le paysage changeait. Les jolies maisons disparaissaient, faisant place à une sorte d'immense bidonville tropical, où dominaient la terre battue et la tôle ondulée. Les bas-côtés grouillaient d'enfants hindous pieds nus, les filles enroulées dans des pièces de soie aux couleurs criardes.

Harilal Parmeshwar, le chef gorkha, demeurait près du collège hindou, sur Mbanimai Road, dans une zone coupée de gazons, dominant Suva de très haut.

Dan Lohan transpirait, à moitié étranglé par son nœud papillon, boudiné dans un costume de toile claire. Il semblait le repoussoir de Malko, dont le costume d'alpaga bleu marine semblait coulé sur lui.

– Espérons que votre ami n'a pas de mauvaises intentions, remarqua-t-il.

Le vice-consul sourit faiblement.

— Il vaut mieux être bien que mal avec les Gorkhas. Ils ont une notion extrêmement futile de la vie humaine. À vrai dire, ce sont des assassinés.

La Datsun ralentit, cahota sur un chemin de terre et entra dans la cour d'une maison basse en brique rouge, isolée au milieu d'une pelouse. Le toit avançait sur le devant, formant véranda soutenue par des colonnades de bois. Plusieurs chiens faméliques se levèrent pour flairer les nouveaux arrivants. Deux Hindous en pagne, assis près des colonnades du porche, se déplièrent et s'inclinèrent sans un mot devant Dan Lohan. Ils étaient si prodigieusement maigres que tous leurs muscles se dessinaient sous leur peau comme dans une planche anatomique. Chacun avait un long poignard à double tranchant au manche d'ébène, glissé dans le haut de leur pagne, à même la peau.

– Les gardes du corps de Parmeshwar, commenta Lohan. Ce sont des espèces de fakirs. Il m'a expliqué que même avec une tonne de plomb dans le ventre, ils continuaient à se battre.

Les deux « squelettes » les introduisirent dans une pièce sombre qui sentait le santal, éclairée par deux chandeliers. Comme toujours, sous les tropiques, la nuit venait de tomber en quelques minutes. Aucun

meuble à l'exception d'une banquette disparaissant sous les coussins. De longues tentures dissimulaient entièrement le mur du fond. Malko et Lohan restèrent debout, après que les deux Hindous eurent refermé la porte. Ils entendirent la clé tourner dans la serrure.

— Curieuse ambiance, remarqua Malko à voix basse. Vous êtes sûr qu'il vous veut du bien ?

Lohan n'eut pas le temps de répondre. Une voix grave les fit sursauter.

– Bonjour messieurs, je suis heureux de vous accueillir.

Tandis que les deux visiteurs étaient tournés vers la porte, il était entré par les tentures du fond. Apparition assez étonnante.

Sanglé dans une tunique « Mao » blanche descendant à mi-cuisses et des jodhpurs de même couleur, Harilal Parmeshwar était grand et mince, très élégant, avec une infinie distinction naturelle. Ses yeux très noirs fixaient les deux Européens avec intérêt. Dan Lohan présenta Malko comme un envoyé du Département d'État et l'Hindou s'inclina très légèrement les mains jointes devant sa poitrine. Son anglais était parfait et son attitude d'une courtoisie glacée et distante. Malko commençait à comprendre les problèmes de Lohan.

Après un échange de banalités, toujours debout Harilal Parmeshwar leur désigna les tentures du fond. Deux Hindous les maintenaient ouvertes, découvrant une table basse au milieu d'une petite pièce, chargée de plats d'argent et de fins cristaux.

Deux petites lampes à encens, brûlaient aux extrémités de la table, éclairée par un énorme chandelier à sept branches. Harilal Parmeshwar s'assit en bout de table, sur des coussins, et fit signe à ses hôtes de prendre place à sa droite et à sa gauche.

Le dîner se composait en tout et pour tout de curry de mouton. Avec une demi-douzaine de sauces aux couleurs étranges. Lorsque Malko avala sa première bouchée il dut faire appel à toute sa bonne éducation pour ne pas la recracher : c'était du feu liquide ! À défoncer l'estomac d'un chameau.

Il voulut boire un peu de thé et retint un cri de douleur ; le liquide sortait des chaudrons de Satan.

Impassible, Harilal Parmeshwar dégustait son curry à petites bouchées, en l'arrosant de thé comme s'il avait été glacé. Dan Lohan transpirait à grosses gouttes. Il prit finalement le parti de ne presque rien manger.

Il fallut attendre une interminable demi-heure pour que les deux Blancs puissent enfin se jeter sur les mangues fraîches qui servaient de dessert... Le chef gorkha avait avalé de quoi réduire en lambeaux une douzaine d'estomacs d'autruches. La dernière mangue dégustée, le Gorkha, en pleine forme, entama un monologue sur la politique, l'Inde et les Anglais, suggérant poliment que ces derniers étaient la lie de la terre. Malko écoutait, impassible. Cela débutait sous de bons auspices...

Profitant du moment où Harilal Parmeshwar lapait son thé, Dan Lohan aborda avec d'infinie circonlocutions le problème qui les Intéressait, Insistant sur les tentatives de meurtre dont avait été victime Malko. Aussitôt le Gorkha leva sa main longue et soignée pour Interrompre son Interlocuteur. Bêtement, Malko crut qu'il allait enfin les aider. Mais l'Hindou se contenta de laisser tomber :

– Au nom de la communauté hindoue de Viti Levu, Je vous demande d'accepter mes excuses pour ces agissements inqualifiables.

On avait le sens de l'humour chez les Gorkhas. À l'ONU, Parmeshwar aurait fait un triomphe. Dans le genre larmes de crocodile, c'était parfait. Malko remercia néanmoins, et Dan Lohan repartit dans sa diatribe. À voir l'expression lointaine et détachée du Gorkha, il aurait pu aussi bien réciter l'Ancien Testament. Tant qu'on ne s'attaquait pas aux vaches sacrées...

Comme s'il n'avait rien entendu, d'ailleurs, Harilal Parmeshwar claqua dans ses mains avec un sourire prometteur. Aussitôt quatre petites filles déguisées en danseuses surgirent de la tenture et s'inclinèrent devant le chef gorkha. Trois musiciens armés d'étranges instruments à cordes vinrent s'accroupir autour de la table. Sur un signe imperceptible du maître de maison, les danseuses commencèrent à évoluer avec des gestes extrêmement lents sur une musique à faire grincer des dents une scie mécanique. Leurs visages impassibles concentrés par l'effort semblaient taillés dans un acajou très foncé. Harilal continuait à boire son thé comme s'il avait été seul. Malko commençait à s'endormir, réveillé seulement par des bouffées de rage. Le Gorkha se moquait d'eux. Il se retenait à quatre pour ne pas secouer sa grande carcasse jusqu'à ce qu'il réagisse.

Le supplice dura une demi-heure, puis les danseuses disparurent comme elles étaient venues.

Cette fois, Malko ne laissa pas au Gorkha le temps d'ouvrir la bouche.

– Excellence, dit-il brutalement, je suis venu pour vous demander de m'aider. Je dois retrouver les assassins de Thomas Rose. Et je suis sûr que ce sont des Hindous. Qu'en pensez-vous ?

Dan Lohan ne savait plus où se mettre. Il en but son thé brûlant sans la moindre grimace.

La réponse du chef gorkha dura exactement vingt-sept minutes. Un chef-d'œuvre de dialectique. Toutes les considérations de politique générale y passèrent, y compris la profonde amitié qui unissait les Gorkhas au peuple américain, le tout enrobé de compliments onctueux.

Les paroles coulaient des belles lèvres de l'Hindou avec la régularité d'un métronome. Dan Lohan, bon public, approuvait par de petite hochements de tête, trop content de ne pas être sur la sellette.

Malko profita d'un moment où Harilal reprenait son souffle pour demander :

– Que nous conseillez-vous donc, Excellence ?

Harilal Parmeshwar posa sur lui ses grands yeux noirs sans expression et articula d'une voix égale :

– De prévenir la police. Elle est remarquablement bien faite et il ne fait pas de doute qu'elle retrouvera votre agresseur. Quant à cette jeune fille, elle a dû commettre une erreur en vous indiquant cette plage et a eu si honte qu'elle s'est enfuie...

Devant tant de candide cynisme Malko crut qu'il allait éclater... Et Thomas Rose avait nagé jusqu'en Nouvelle-Calédonie pour jouer un tour à la CIA.

Sans laisser à Malko le temps de répliquer, Harilal Parmeshwar se leva, signifiant que la soirée était terminée. Malko hésitait entre le coup de pied dans le ventre et le mépris glacial. Aidé par l'atavisme, il choisit la seconde solution. Les adieux furent plutôt froids. Le chef gorkha s'inclina devant ses hôtes et disparut dans l'ombre de la pelouse. Sous l'œil indifférent des deux « fakirs », accroupis près des colonnades, Malko et Dan Lohan remontèrent dans la Datsun.

– C'est un aimable plaisantin ou une horrible canaille, votre Gorkha, rugit Malko dès qu'il eut tourné le porche. Il s'est proprement offert notre figure...

Les rues du quartier hindou étaient moins animées mais une humanité silencieuse grouillait dans l'ombre. Au passage, des lampes à pétrole éclairaient des intérieurs misérables. Dan Lohan secoua la tête.

– Ce n'est pas aussi simple que cela. Je connais Harilal Parmeshwar depuis longtemps. C'est un homme d'honneur. Il m'a seulement fait comprendre à sa façon qu'il ne pouvait pas se mêler de cette affaire.

– Mais enfin, il pouvait nous aider à retrouver Lena Mar,

La Datsun dévalait Waimanu Road vers le port. Accroché à son siège, Dan Lohan protesta :

— Ne croyez pas cela. Chez les Hindous, tout se sait. Vos adversaires sont déjà au courant de notre visite, vous pouvez en être sûr...

– Alors, qu'est-ce qu'il faut faire ?

– Retrouvez le *Fidjian-Princess*, suggéra l'Américain, ou allez à Western Samoa voir ce qu'on peut tirer de Kim Maclean. Après tout, il était l'amant de cette Lena Mar qui semble le pivot de l'affaire...

Malko stoppa devant le Grand-Pacific-Hotel. Victoria Parade était calme et déserte, bien qu'il ne soit que onze heures du soir.

Et pourtant, dans cette ville de poupée, il y avait des assassins en liberté

Le téléphone grelottait depuis une minute quand Malko se réveilla en sursaut...

Une voix de femme demanda en mauvais anglais dès qu'il eut dit « Allô »!

– Vous êtes l'Américain qui cherchez Lena Mar ?

Malko fut instantanément en alerte.

– Oui, c'est moi. Où est-elle ?

Il reconnut aussitôt la voix, vulgaire et rauque : c'était Baby l'entraîneuse fidjienne.

La femme ne répondit pas à sa question.

— Vous savez où se trouve le Yacht-club ? demanda-t-elle juste en face de la prison.

— Je trouverai.

Il y eut un silence assez long à l'autre bout du fil puis elle demanda précautionneusement :

– Vous voulez bien donner de l'argent à Lena Mar ?

- Si elle en a besoin.
- Vous la ferez sortir de Viti Levu ?

Malko réprima une exclamation de triomphe. Sa visite au chef gorkha avait enfin remué la fourmilière. Ses mystérieux adversaires avaient du décider que les risques étaient trop grands de garder Lena Mar vivante. Celle-ci l'avait appris et tentait de sauver sa peau en passant à l'ennemi... C'était rassurant de voir que le mécanisme de la trahison ne changeait pas d'un hémisphère à l'autre...

La course de vitesse entre les tueurs lancés à la poursuite de la métisse et lui était engagée.

– Je ferai tout ce qu'elle voudra, affirma Malko, mais ne perdez pas de temps. Elle est en danger de mort.

La femme ricana :

– Ne vous tracassez pas pour elle. Je vous rappellerai dans un moment.

Elle avait raccroché avant que Malko puisse placer un mot. Aussitôt, il appela Dan Lohan. Par chance, l'Américain était chez lui.

– Vous connaissez cette île mieux que moi, venez immédiatement, intima Malko.

L'Américain était déjà en train d'enfiler un caleçon à fleurs. Il en avait assez des notes comminatoires de Washington sur l'affaire Thomas Rose.

Malko était habillé, son pistolet extra-plat glissé dans la ceinture, lorsque le vice-consul frappa à sa porte.

Ils s'assirent sur le lit et attendirent. Cinq minutes plus tard, le téléphone sonna de nouveau. Malko décrocha, se forçant au calme. La même voix demanda :

– Vous êtes toujours d'accord ?

– Bien sûr.

– Cinq mille dollars US ?

– Cinq mille dollars US.

– Je vous attends en bas du Golden Dragon, dans un quart d'heure.

Victoria Parade était totalement déserte. À Suva, circuler après neuf heures du soir, en dehors des sacro-saintes soirées du Yacht-Club, était

le signe même du stupre et de la débauche. La voiture garée sous un flamboyant ils éteignirent les phares et attendirent. Le coup léger frappé sur la glace arrière fit sursauter les deux hommes. Malko et Dan Lohan bondirent à terre en même temps.

C'était bien la grande entraîneuse au chignon en pièce montée. En voyant Lohan, elle apostropha Malko.

– Je vous avais dit de venir seul, si c'est comme ça, je me tire.

Dan Lohan fouilla dans sa poche et lui tendit un billet.

— C'est O.K. Où est Lena Mar ?

Mais la méfiance de l'entraîneuse n'avait pas été dissipée par les dix livres.

– Si c'est comme ça, faut que je téléphone. Attendez-moi là. Moi, J'veux pas d'embrouilles, répéta-t-elle. J'aurais jamais dû me mêler de ça...

Malko la prit par le bras et la poussa à l'intérieur de la Datsun, par la portière ouverte.

– Nous n'avons pas le temps de téléphoner, dit-il fermement. Je vous dis qu'elle est en danger de mort. Venez.

La fille parut ébranlée par l'assurance de Malko. Elle découvrit des dents en or en un sourire qui se voulait aimable.

— O.K., mais alors, venez tout seul. Votre copain vous attendra dans la bagnole.

– D'accord, acquiesça Malko. Où allons-nous ?

– Hôtel Garrick, Ronwick Road.

Malko démarra. C'était à un demi-mille environ, la continuation à droite de Victoria Parade. Tout en roulant, il chercha à questionner l'amie de Lena Mar.

– Pourquoi se cache-t-elle ? demanda-t-il. Pourquoi ne m'a-t-elle pas téléphoné elle-même ?

L'entraîneuse haussa les épaules.

— Vous le lui demanderez. Elle m'a appelée il y a une heure en me disant qu'elle avait des ennuis, qu'il fallait vous contacter, mais qu'elle ne pouvait pas le faire elle-même. À cause des flics, probablement...

L'Hôtel Garrick était un vieux bâtiment délabré, de deux étages,

avec une Incroyable galerie extérieure en bois au premier étage, qui semblait prête à s'écrouler. Au rez-de-chaussée, il y avait un pub, fermé à cette heure tardive. Malko et l'entraîneuse passèrent devant un veilleur de nuit crépu qui dormait à poings fermés.

Les chambres du premier étage donnaient toutes sur la galerie. À chaque pas, Malko croyait qu'il allait passer à travers le bois pourri. L'entraîneuse s'arrêta devant la porte 21 et frappa.

Pas de réponse.

Malko l'écarta et tourna le bouton. La porte s'ouvrit sur une chambre vide. Le lit n'était même pas défait.

L'entraîneuse jura en fidjien :

– Elle m'avait dit qu'elle ne bougeait pas... Elle va revenir sûrement...

– Ça m'étonnerait, fit sombrement Malko. Redescendons. Vous n'avez aucune idée de l'endroit où elle peut être ?

La fille secoua son énorme chignon.

– Aucune.

Réveillé, le Fidjien de la réception ne fut d'aucune aide. Malko remonta dans la Datsun et mit brièvement Dan Lohan au courant. L'Américain jura bruyamment.

– Si on ne la retrouve pas, c'est foutu !.

À cause du sens interdit de Cumming Street, Malko fut obligé de redescendre par Marks Street qui, continuant par Princess Street, se terminait au port. Au quai, un grand bateau illuminé semblait arrêté entre les maisons. Malko eut une idée.

— Elle a peut-être cherché à fuir. Allons voir le navire.

Lorsqu'ils stoppèrent devant la coupée du navire, les derniers passagers embarquaient sous la surveillance d'un officier blanc. C'était un bateau de croisière battant pavillon australien. Le vice-consul exhiba sa carte de diplomate.

– Avez-vous remarqué une femme, une jolie indigène, qui vous ait demandé de monter à bord, récemment dans la soirée ?

L'Australien n'hésita pas.

– Bien sûr, elle est venue, il y a vingt minutes environ. Elle n'a pas pu embarquer parce que le bateau est complet. Elle semblait terrorisée, et j'ai pensé à une dispute d'amoureux. Avec une jolie fille, hein... Elle est repartie par là...

Il désignait Princess Street d'où ils étaient arrivés. Malko avait dû la rater de cinq minutes...

Dan Lohan et Malko se regardèrent, avec la même idée en tête. Pas gaie.

— Si, par chance, vous revoyez cette femme, dit-il à l'officier australien, laissez-la monter à bord et prévenez Immédiatement le consul des USA à votre prochaine escale. Il paiera son passage.

Ils remontèrent dans la Datsun. Malko se tourna vers l'entraîneuse.

– Vous connaissiez bien Lena Mar. Où peut-elle avoir fui ?

Le front plat, plissé par l'effort de réflexion, sembla avalé par l'énorme chignon. Elle cherchait sincèrement. Soudain, son regard s'éclaira.

– Sa mère, c'est là qu'elle a dû aller !

Elle se rembrunit aussitôt.

– Seulement je ne saurai plus le chemin, il y a si longtemps que je n'y ai pas été.

Malko la fixa de ses yeux dorés, comme pour l'hypnotiser.

– Essayez. C'est une question de vie ou de mort. De quel côté est-ce ?

– Dans les collines, en plein quartier Toorak, quelque part le long de Amy Road.

Amy Road. C'est l'épine dorsale de l'énorme quartier hindou de Suva. Il fallut moins de cinq minutes à Malko pour atteindre le croisement de Toorak et d'Amy Road. C'était un contraste saisissant avec le bas de la ville, désert et silencieux. Des lumignons brillaient un peu partout et, en dépit de l'heure tardive, la rue et les ruelles adjacentes grouillaient d'une foule compacte. Malko s'engagea dans Amy Road, roulant très lentement.

– Vous vous reconnaissez ? demanda-t-il à l'entraîneuse.

Elle secoua la tête.

— Ça doit être là-bas, à droite, vers le haut.

Une multitude de ruelles sans nom, bordées de masures en bois, s'embranchaient dans Amy Road. C'est dans ce dédale qu'habitait la mère de Lena Mar.

Malko stoppa à plusieurs intersections pour permettre à l'entraîneuse de s'orienter. Mais la malheureuse, paniquée, était totalement perdue. À chaque arrêt, des gamins aux immenses yeux noirs et farouches s'approchaient silencieusement de la Datsun. Les plus âgés restaient sur le pas de leur porte, regardant les Blancs avec méfiance.

— Essayez de demander, Intima Malko, sinon, c'est fichu.

L'entraîneuse se pencha et interpella une petite fille qui l'écouta sans mot dire. Puis elle laissa tomber quelques mots tendant le bras vers l'ombre d'une ruelle en pente trop étroite même pour la petite Datsun.

– Elle croit que c'est par là, traduisit la métisse.

Malko ferma la Datsun à clé et, à la queue leu leu, ils s'engagèrent dans la ruelle obscure, n'osant pas regarder ce qui les frôlait. Tous les dix mètres, fis se renseignaient. Peu à peu, sur la foi d'indications vagues, ils s'enfoncèrent dans le labyrinthe qui couvrait la colline, des sentes nauséabondes, au sol glissant d'immondices, sans électricité ni eau courante.

Quand les Hindous se mettent à être sales, ils sont absolument imbattables.

Au bout d'un quart d'heure, ils stoppèrent à une Intersection un peu plus large.

— On ne trouvera jamais ! gronda Malko.

Sa chemise collée à la peau par la transpiration, lui faisait l'effet d'un linceul.

Au même moment, Dan Lohan, en grande discussion avec une vieille femme, hurla de joie :

— C'est la troisième maison, dans le sentier qui monte à droite. Elle connaît Lena Mar parce qu'elle lui rapportait des pochettes d'allumettes, du Golden Dragon.

Malko courait déjà dans la direction indiquée. Le sol était boueux et noirâtre, imprégné d'humidité. Un petit cochon noir fila entre les jambes de Malko, avec des grognements indignés.

La « maison » indiquée était une cabane fabriquée avec de vieux morceaux de caisses, de toile goudronnée et de tôle ondulée. Dire que c'est de là qu'était partie la belle Lena Mar...

La lampe à pétrole d'un taudis voisin éclairait vaguement les lieux. Tout semblait abandonné et désert. Lohan rejoignit Malko, la petite fille sur ses talons. L'entraîneuse était restée en bas, à l'intersection. Pas précisément rassurée.

Malko tira son pistolet et l'arma, avant de frapper à la porte branlante. Les vitres avaient été remplacées par du papier brun.

— Eh là ! fit Dan Lohan, attention... On va se faire lyncher.

Sans répondre, Malko frappa, le pistolet dans la main gauche. La fillette qui les avait suivis le contemplait, pas le moins du monde effrayée.

Finaleme[n]t Il poussa la porte et s'écarta brusquement.

Une bouffée d'air saumâtre jaillit de l'intérieur et quelques mouches s'échappèrent, mais ce fut tout. L'arme pointée vers l'obscurité, Malko entra. C'était noir comme dans un four. Lohan s'arrêta dans l'embrasure et alluma son « zippo ».

– Lena Mar !

La voix de Malko s'éteignit bizarrement, sans éveiller aucun écho. Dan Lohan tendit son zippo à bout de bras. La flamme éclaira une pièce meublée de débris, avec des sacs dans un coin, qui devaient servir de lit. On n'aurait pas caché un chat. Malko rengaina son arme et ressortit.

– Elle n'est pas venue là, soupira-t-il. Je me suis trompé.

Ils redescendirent en silence le sentier. L'entraîneuse parut soulagée de les voir revenir sains et saufs.

– On s'en va ? demanda-t-elle anxieusement.

— On s'en va, dit Malko.

Soudain, une main le tira par sa veste. La petite fille qui les avait suivis montrait sa paume d'un air suppliant. Sous sa robe en loques, on voyait son petit corps squelettique, semé de plaques de crasse. Elle mâchonnait une épluchure de pomme de terre... Malko se fouilla et lui donna un billet d'une livre : étant donné le standing du quartier, de quoi vivre pendant un mois. Aussitôt l'enfant murmura une phrase qui fit bondir Dan Lohan.

– Elle prétend avoir vu Lena Mar tout à l'heure monter vers la

cabane. Elle n'est pas redescendue et d'ailleurs, sa mère serait là...

Malko regrimpait déjà le sentier comme un fou. Contournant la cahute, il s'enfonça en pataugeant dans le dédale de courettes recouvrant la colline jusqu'aux premiers arbres.

Il n'eut pas à aller loin.

Juste derrière la mesure de la mère de Lena Mar, il buta sur quelque chose de mou. Le « zippo » de Dan Lohan éclaira un corps, vêtu d'un pantalon et d'un haut vert, couché, le visage enfoncé dans l'humus tropical.

Malko s'accroupit et retourna le corps sachant déjà ce qu'il allait trouver.

— Mon Dieu !

Elle était encore tiède et souple. La mort ne remontait pas à une heure. La jeune femme avait les yeux fermés et une blessure béante ouvrait sa gorge d'une carotide à l'autre. Sa bouche était pleine de terre et du sang suintait encore de l'affreuse blessure. L'odeur fade se mêlait à celle, écoeurante, de l'humus. Malko frissonna. On l'avait assassinée pratiquement sous ses yeux. Pendant qu'il demandait son chemin. Soudain le briquet éclaira un petit objet par terre, à côté de la tête de la morte. Instinctivement, Dan Lohan étendit la main et le saisit. Presque aussitôt, il le lâcha avec un cri qui fit sursauter Malko. Il mit bien une minute à retrouver la parole.

— C'est sa langue, murmura-t-il, ils lui ont coupé la langue.

CHAPITRE VII

Les deux hommes restèrent face à face, rigoureusement immobiles, un temps qui parut infiniment lent à Dan Lohan. La phrase que Malko venait de jeter à Harilal Parmeshwar tintait encore dans les oreilles de l'Américain.

« Vous êtes un traître et un menteur. »

Dan Lohan déglutit péniblement. Le bruit lui parut énorme dans la petite pièce silencieuse. Craintivement, il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule : les deux gardes hindous, poignard à la ceinture, s'étaient postés en travers de la porte, les bras croisés, solides comme des menhirs.

Une grosse veine battait sur le cou du chef gorkha. Ses yeux noirs semblaient avoir encore foncé. Dan, qui le connaissait depuis longtemps, savait que personne ne lui avait jamais parlé sur ce ton. Qu'ils étaient en danger de mort. Malko semblait trop en colère pour avoir peur. Immédiatement après la découverte du corps de Lena Mar, il avait exigé de Dan Lohan de se faire conduire chez le chef gorkha. Il avait fallu de longues palabres avec les gardes endormis pour qu'ils consentent à déranger leur maître. Malko, et Dan Lohan avaient attendu sur la pelouse. Harilal Parmeshwar était apparu, dix minutes plus tard.

Ivre de rage, Malko ne l'avait pas laissé placer un mot. Mais sa dernière phrase avait fait sursauter l'Hindou, par sa violence.

La tension était insupportable dans la petite pièce sombre, éclairée de deux lampes à huile, avec les deux gardes menaçants. Brusquement vidé, Malko ne trouvait plus rien à dire. Ce ne pouvait être une coïncidence que Lena Mar ait été assassinée juste après leur visite chez le chef gorkha.

Il y eut soudain un très léger sifflement. Dan crispa ses mains derrière son dos. Le Gorkha venait de laisser échapper l'air contenu dans ses poumons, par le nez, sans desserrer les lèvres. La veine, sur son cou, battit beaucoup moins vite. Et c'est d'une voix presque normale qu'il s'adressa à Malko.

— Je comprends vos reproches. La coïncidence est en effet fâcheuse, mais je ne suis pour rien dans ce crime.

Dan Lohan respira si fort qu'il en avala un moustique et s'étrangla. Tirant son mouchoir, il regarda Malko en coin. Il avait du cran d'avoir parlé sur ce ton à l'Hindou.

Ses yeux jaunes étaient striés de vert. Il l'Hindou, comme pour le sonder. De nouveau, la tension monta. Aucun des deux hommes ne voulait baisser les yeux.

Pas désarmé, Malko demanda d'une voix rauque :

– Qui est-ce, alors ?

Le chef gurkha esquissa un impalpable sourire.

– Je ne sais pas tout ce que font mes frères de race, remarqua-t-il.

Malko sentit qu'il n'en tirerait rien. Son éclat avait été inutile. À son tour, il eut un sourire un peu méprisant.

– Comme disait Guillaume d'Orange, je me charge de mes ennemis, que Dieu me protège de mes amis.

Et il tourna les talons, entraînant Dan Lohan par le bras. Le Gurkha n'avait pas bougé, toujours immobile au milieu de la pièce. Malko allait écarter un des gardes pour sortir quand la voix de l'Hindou les stoppa :

— Arrêtez.

Lentement Malko et Dan Lohan se retournèrent. L'Américain retrouva d'un coup la foi de son enfance. Cette fois, Malko avait été trop loin...

– Je pourrais vous faire tuer par mes gens pour m'avoir insulté de la sorte, dit lentement Harilal Parmeshwar. Mais j'aime le courage.

L'expression de ses yeux était si intense qu'ils semblaient phosphorescents.

– Revenez dans quelques jours. Je pense que je pourrai vous aider.

Sans attendre la réponse de Malko, il fit demi-tour et s'enfonça dans l'ombre des tentures. Aussitôt, les gardes s'écartèrent, libérant la porte.

Dan Lohan franchit la porte sans attendre son reste. Ce n'est qu'assis dans la Datsun qu'il alluma une cigarette d'une main tremblante.

– Vous aimez jouer à la roulette russe, remarqua-t-il, comme Malko démarrait. Il aurait pu nous tuer. Vous l'avez Insulté comme il ne l'a jamais été. Vous ne connaissez pas les Gurkhas.

– Je crois que je l’ai touché, admit Malko. Et qu’il est sincère. Il va nous aider. Il est trop fier pour admettre qu’on puisse le soupçonner. Maintenant qu’il ne nous a pas tués, c’est la seule façon qu’il a de nous prouver sa bonne foi...

Dan se remua, mal à l’aise dans la petite voiture.

– Vous voulez dire que vous l’avez mis sciemment en colère, au risque de nous faire écharper ?

– Quelque chose comme cela, avoua Malko. Par moments, il faut savoir prendre des risques. Maintenant, Harilal est le seul à pouvoir vraiment nous aider. Cela vaut la peine, non ?

– Bien sûr, fit mollement l’Américain.

Il avait hâte de se retrouver au Yacht-Club pour se jeter sur un double Scotch. Décidément il ne postulerait jamais pour le service « Actions ».

– Je vais aller à Western Samoa, dit soudain Malko. Cela laissera le temps à notre Gurkha de faire son enquête. Et Kim Maclean nous apprendra peut-être quelque chose sur Lena Mar.

Dan Lohan hocha la tête, soulagé.

— Bonne idée. Prenez le DC-3 des *Fidjian Airlines* demain matin pour Nadi, et de là, vous avez des vols pour Apia.

Malko arrêta la Datsun devant le Grand-Pacific-Hotel.

Ai-Ko dormait à poings fermés sur le lit de Malko, son paréo remonté jusqu’aux reins, le nez dans l’oreiller. Revenu de sa surprise, il caressa doucement le creux de ses reins et elle se réveilla en sursaut.

Dès qu’elle le reconnut, elle sauta à son cou, se pressant contre lui de tout son ventre dans un tamouré endiablé et abominablement sensuel. Malko dut faire appel à la climatisation et à tout son sang-froid pour se dégager.

— Comment es-tu entrée ici ? demanda-t-il. Et comment m’as-tu trouvé ?

Ai-Ko plissa les yeux malicieusement et se frotta contre lui de plus belle.

– J’ai demandé à tous les hôtels s’ils avaient vu un Blanc avec des yeux en or. Et puis, la femme de chambre m’a permis d’entrer et m’a enfermée à double tour pour que je ne risque pas de me sauver en volant.

– Tu sais, ajouta-t-elle, toute fière, Georges m’a fait l’amour dans une de tes robes.

– J’en suis ravi, dit Malko.

En vieillissant, Il devenait altruiste. Et, ce soir, l’attrait d’Ai-Ko le laissait froid.

– Je sais où est le *Fidjian-Princess*, conclut Ai-Ko triomphalement.

Malko réprima une exclamation de joie :

— C’est vrai ?

La métisse sourit.

– Bien sûr. C’est un Hindou du port qui me l’a dit. Dirty Joe doit être à Nioué, depuis deux ou trois jours déjà.

– Qu’est-ce que c’est que Nioué ?

Ai-Ko s’étira. Le sujet ne l’intéressait plus.

– C’est une petite île, entre les Tonga et Samoa, un récif de corail. Nous y allons de temps en temps acheter du coprah. C’est à cinq jours d’ici avec notre bateau. Si tu lui donnes quelques livres, Georges t’emmènera.

Vraiment le temps ne comptait pas dans le Pacifique.

Pourquoi ne pas y aller à la nage ? Malko était déjà au téléphone. Dan Lohan avait eu le temps de rentrer. Mais cela ne répondait pas. Heureusement, il pensa au Yacht-Club. Immédiatement on lui passa l’Américain.

— Je vais à Nioué, annonça-t-il, après avoir expliqué pourquoi. Quand y a-t-il des avions ?

— Jamais, fit sobrement l’Américain.

— Il n’y a qu’à en louer un.

Ragaillardi par les trois Scotch qu’il venait d’avalier coup sur coup, Dan Lohan se permit un discret ricanement.

– Et vous vous poserez sur les cocotiers ? Il n’y a pas de terrain...

Malko était trop excité pour relever l’ironie.

– On doit bien y aller dans cette île.

– En bateau, c’est tout. Et encore pas souvent. Nioué est une

possession néo-zélandaise habitée par une douzaine de Blancs ; le reste, ce sont des sauvages qui font encore du feu en frottant deux bouts de bois l'un contre l'autre. Il y a un an, ils ont torturé et assassiné le gouverneur néo-zélandais et sa femme. Comme ça, pour rire.

– Écoutez, fit Malko, le *Fidjian-Princess* y est. Alors, trouvez-moi le radeau de la Méduse, si vous voulez, mais je dois y aller.

Dès qu'il eut raccroché, il posa les mains sur les hanches d'Ai-Ko.

– Si le *Fidjian-Princess* est vraiment là-bas, je t'emmènerai dans le plus grand magasin de Suva et tu t'achèteras toutes les robes que tu voudras.

Ai-Ko battait encore des mains lorsque Lohan rappela.

– Faites vos valises, fit-il, très excité. Vous devez être un peu fakir vous aussi. Le *Tofua*, d'Auckland, appareille pour Nioué et Pago-Pago demain matin. Il s'arrête une journée à Nioué. Cela vous donnera le temps d'interroger votre gars. Je vous ai retenu une cabine sur le *Tofua*. Vous pouvez y coucher.

– Je prends le *Tofua*, dit Malko. Si je reste en carafe, vous viendrez me chercher à la rame...

Ai-Ko avait suivi la conversation, de plus en plus boudeuse.

– Tu t'en vas, alors ? demanda-t-elle.

— Je ne peux pas faire autrement, dit Malko. Mais je reviendrai.

– C'est maintenant que j'ai envie de faire l'amour, fit-elle.

Déjà elle avait défait son paréo. À genoux sur le lit, elle glissa les mains sous la chemise de Malko. Celui-ci caressa la chair élastique. Après tout le *Tofua* ne partait qu'à l'aube.

Un grand Noir vêtu d'un short kaki et d'une chemisette blanche tapait sur le piano à queue, sous l'œil attendri d'une douzaine d'Anglaises.

Le lounge du *Tofua* semblait échappé d'un roman de Somerset Maugham. Tous les passagers devaient avoir connu personnellement la reine Victoria. Un vrai défilé de fantômes. Le *Tofua* était une espèce de diplodocus des mers. Cargo mixte néo-zélandais, il promenait à travers

les îles du Pacifique-Sud une poignée de vieux Anglo-Saxons, considérant l'avion comme un moyen démoniaque de se déplacer. Âge moyen : soixante-dix ans.

Un barman impeccablement vêtu de blanc se pencha sur Malko :

– Une autre vodka, sir ?

– Je veux bien, dit Malko.

Tous les autres buvaient du cognac ou du brandy. Assis seul sur une profonde banquette adossée à la boiserie, il regardait les lueurs du coucher de soleil à travers les hublots tribord.

La soirée dans le lounge était le seul moment de détente sur le *Tofua*.

La vie à bord était régie par une discipline de camp de concentration. À sept heures du matin, au premier battement de cloche, les débris de l'Armée des Indes se ruaient à l'assaut du breakfast avec la furia des trois lanciers du Bengale.

Les stewards retiraient les plats avec une rapidité de prestidigitateurs. Il fallait pratiquement tenir son assiette d'une main en mangeant.

Quant à la cuisine, c'était de la cuisine néo-zélandaise... Définitivement immangeable. Mis en confiance par un gros pourboire, le steward de Malko lui avait avoué dès le premier soir qu'il cuisait ses propres steaks sur un réchaud à alcool, la cuisine du chef le rendant malade...

La légère vibration des moteurs du *Tofua* berçait Malko. Les Fidji étaient déjà loin. Le lendemain matin, ils passeraient au nord des falaises des îles Tonga, en grande partie désertes, et ensuite, ce serait Nioué, perdue dans le Pacifique Sud. Nioué, où se trouvait peut-être la clé de la mort de Thomas Rose. Malko examina ses compagnons de voyage. On n'aurait pas pu trouver plus inoffensifs. Il se sentait à la fois déplacé et en sécurité sur le *Tofua*. C'était une parenthèse, une oasis de calme dans sa vie agitée.

Le Noir quitta le piano, et quelques vieilles dames applaudirent discrètement à ce bel exemple d'émancipation raciale.

On se couchait tôt sur le *Tofua*. Malko regarda avec attendrissement les vieux couples monter lentement l'escalier du pont supérieur pour regagner leurs cabines.

Il termina sa vodka d'une seule lampée et sortit à son tour sur le pont-promenade. Le Pacifique chuintait doucement contre la coque, et une brise fraîche lui fouetta agréablement le visage. Pas une lumière en vue : le *Tofua* était seul sur la mer. Les grands liners ne descendaient pas si bas au sud. Tout ce qu'ils risquaient de rencontrer, c'étaient de vieux rafiots comme le *Fidjian-Princess*, cabotant d'une île à l'autre.

Accoudé au bastingage, Malko réfléchissait, tentant de faire le point. Il n'avait toujours pas la moindre idée de la raison pour laquelle Thomas Rose avait été assassiné. C'était cela la clé du problème.

Pourquoi les Hindous étaient-ils mêlés au meurtre ? Au point d'avoir fait taire définitivement la jolie Lena Mar. Que pouvait-il se tramer dans cette région déserte du Pacifique, très peu peuplée, sans importance stratégique !

CHAPITRE VIII

Dirty Joe sentit un picotement précurseur sous sa paupière gauche et jura. Les bêtes qui lui mangeaient les yeux se réveillaient avec la fin de la journée. Il passa avec précaution un doigt sale sur ses paupières, palpant avec une horrible curiosité l'infâme grouillement à travers la peau mince.

C'étaient de microscopiques parasites qui rongeaient depuis des mois le blanc de ses yeux. On les voyait grouiller à travers les petits vaisseaux éclatés, se gorgeant de sang. Parfois, la douleur était insupportable et le vieil Australien avait envie de s'assommer contre les parois d'acier de la cabine.

Il aurait fallu aller dans un hôpital... et que serait devenu le *Fidjian-Princess* ? Alors, Dirty Joe essayait d'oublier, en se gavant de bière, que les bêtes lui mangeaient les yeux.

Le picotement se calma. Les microscopiques vers n'étaient pas encore vraiment réveillés. Un sursis.

Dirty Joe gratta avec application la toison velue et poisseuse qui recouvrait sa poitrine. Il ramena sous un de ses ongles longs et noirs une bestiole pleine de pattes qu'il écrasa entre deux ongles, sans même chercher à l'identifier. Le *Fidjian-Princess* recelait dans ses planches pourries plus de parasites et d'insectes que n'importe quel autre rafiot flottant sur le Pacifique.

Affalé sur un banc en bois de fer, dans la soupente noirâtre tenant lieu de carré au *Fidjian-Princess*, Dirty Joe avait déboutonné sa braguette et sa chemise afin d'être plus à l'aise. L'équipage canaque était à terre, ce qui permettait à Dirty Joe de vider tranquillement sa caisse de bière, sans avoir à partager avec son second, Fidjien crépu, amateur de boissons alcoolisées, eau de Cologne comprise.

– Le capitaine du *Fidjian-Princess* rota voluptueusement à cette pensée agréable. Au prix où était la bière dans ces îles perdues...

– L'air conditionné était inconnu sur le *Fidjian-Princess* et la température montait à 45° dans le carré où le goudron des planches fondait... Dans ces périodes-là le capitaine consommait facilement une caisse par jour.

Il but une longue gorgée, écrasa la boîte vide et la jeta derrière lui. Un rat s'enfuit en couinant. L'odeur était encore pire que d'habitude. Avant de s'ancrer à Nioué, les Canaques avaient réussi à pêcher une grosse tortue et son corps dépecé gisait sur le pont, empestant le *Fidjian-Princess*, juste au-dessus de la tête de Dirty Joe. Cela servirait d'appât pour les requins. Régulièrement Dirty Joe vendait les dents à Tahiti. Dieu merci, à partir de la seconde boîte de bière, il n'était plus perméable à aucune odeur.

Une vague un peu forte fit grincer le *Fidjian-Princess*. Pendant une fraction de seconde, une peur confuse effleura Dirty Joe. Son bateau tomberait en pièces sans crier gare. Entre les termites et l'eau de mer, c'était un miracle que le rafiote ne soit pas encore tombé en poussière. Dirty Joe avait eu beau s'ancrer à moins d'un quart de mille de la falaise de corail de Nioué, il n'était même pas sûr du cordage pourri de son ancre.

Heureusement, le capitaine ne savait pas nager et le problème de sa subsistance ultérieure ne se poserait pas. Il n'avait pas dix shillings d'avance.

Ses stocks de bière s'épuisaient et il n'aurait pas de sitôt l'occasion de gagner cinquante livres... Comme à Suva, un mois plus tôt.

La première fois qu'il était mêlé à un meurtre. L'inconnu était venu mourir sur le *Fidjian-Princess*. Dirty Joe l'avait vu surgir à l'échelle de coupée, perdant son sang par plusieurs blessures. Il s'était effondré sur le pont, et le capitaine avait tout juste eu le temps de prendre son portefeuille et la gourmette en or de son poignet, avant que les autres, ne débarquent à leur tour... L'homme avait dû sauter à l'eau dans le port pour leur échapper, bien que blessé mortellement.

Si le thermomètre n'avait pas marqué 44°, alors qu'il restait à Dirty Joe une demi-boîte de bière tiède, il leur aurait probablement dit d'aller se faire voir avec leur cadavre... Mais cinq billets de dix livres représentaient un stock de boisson presque impossible à imaginer.

Il avait accepté de se débarrasser du corps en haute mer, quelque part entre les Fidji et la Nouvelle-Calédonie. Les autres avaient même poussé l'obligeance jusqu'à emballer le cadavre, dans une toile de jute et à le luster de quatre gueuses de plomb. Dirty Joe l'avait étendu derrière sa couchette, là où il rangeait ses caisses de bière et où personne n'allait jamais fouiner.

Ce n'est qu'en pleine mer qu'il avait vaguement réalisé que les assassins avaient indirectement acheté aussi son silence en le rendant complice du meurtre...

Évidemment, il ne dirait jamais à ceux qui l'avaient payé que les choses ne s'étaient pas exactement passées comme prévu.

Le soir du meurtre, il était seul sur le *Fidjian-Princess* et avait pu cacher facilement le cadavre. Mais, ensuite, pendant la traversée, il n'avait trouvé aucune occasion de s'en débarrasser en cachette de l'équipage. Or, c'était vraiment trop dangereux de mettre les Canaques dans la confidence. Évidemment, la solution héroïque eût consisté à leur offrir une caisse de bière pour qu'ils se soûlent à mort. Mais Dirty Joe avait reculé devant l'énormité du sacrifice... et attendu que tout l'équipage soit à terre à l'île des Pins pour balancer le mort dans le lagon.

Il était temps. Même les Canaques se demandaient ce qui pouvait puer autant dans le carré. Heureusement qu'ils dormaient sur le pont, eux...

Maintenant, le cadavre devait être bouffé par les requins et la bière était épuisée.

Machinalement, Dirty Joe tâta la poche arrière de son pantalon, où il avait mis le portefeuille et la gourquette du mort. Elle devait bien valoir dix livres, mais il y avait un nom gravé dessus, et Dirty Joe n'avait pas encore osé la vendre. Quant au portefeuille en crocodile, il le trouvait tellement beau qu'il n'avait pas eu le cœur de le jeter...

Dans ses rares moments de lucidité, il se demandait parfois qui était le mort et pourquoi on l'avait tué.

Il étendit la main et saisit une boîte de bière pleine. Soudain, il y eut un choc sourd sur le pont. Comme si un objet lourd était tombé. Dirty Joe resta la boîte de bière en l'air. Il n'attendait aucune visite. Les Canaques étaient partis avec l'unique canot du bord, et leurs paillements les identifiaient facilement.

Si une embarcation avait abordé le *Fidjian-Princess*, il aurait senti le choc contre la coque. Il hurla, pour se rassurer.

– Il y a quelqu'un, nom de Dieu ?

Sauf les grincements habituels, il n'entendit plus rien. Ce devait être un rat plus gros que les autres.

À tout hasard Dirty Joe étendit le bras et saisit un énorme couteau qui lui servait à découper sa viande. Si un voleur s'était introduit sur le bateau, il finirait bien par descendre dans le carré. Dirty Joe but un

peu de bière et s'assoupit dans la pénombre. Quand la boîte serait terminée, il ferait frire un morceau du cœur de la tortue.

Malko débarqua le premier du canot ventru amenant les passagers du *Tofua* à terre pour quelques heures.

L'eau était très claire, mais il y avait trente mètres de fond, presque jusqu'à la falaise de corail. Ce qui permettait au *Tofua* de s'approcher à moins d'un quart de mille.

Tout Nioué était sur le wharf, en contrebas de l'unique route faisant le tour de l'île. L'arrivée du *Tofua* était la seule distraction. Un orchestre local attendait les touristes et déjà, de longues barges filaient vers le *Tofua* pour décharger la cargaison. Malko n'avait d'yeux que pour une silhouette basse sur l'eau, non loin du *Tofua* : un vieux rafiot avec une dunette de chalutier, une étrave haute et une coque incroyablement rouillée.

Malko s'approcha d'un policier noir, en uniforme kaki, qui surveillait le débarquement.

— Le bateau là-bas, c'est bien le *Fidjian-Princess* ?

Le Canaque faillit en avaler sa jugulaire de saisissement. Malko n'avait pas une tête à voyager avec Dirty Joe.

— Oui, m'sieur, fit-il, je crois, bien que c'est ce vieux rafiot.

Où puis-je trouver un bateau qui m'y mène ? demanda-t-il.

— Un bateau ?

Il ne fallait pas être sain d'esprit pour aller sur le *Fidjian-Princess*. Dégouté le policier désigna à Malko un groupe de Noirs assis sur le wharf.

— Demandez-leur.

La discussion prit encore un quart d'heure. Ils voulaient lui faire visiter Nioué, retourner au *Tofua*, mais pas aller sur le *Fidjian-Princess*.

Enfin, moyennant cinq dollars néo-zélandais, Malko embarqua sur une pirogue creusée dans un tronc de cocotier et mit le cap sur le *Fidjian-Princess*, piloté par deux Canaques noirs comme du charbon.

Une passerelle déglinguée pendait le long de la coque du *Fidjian-Princess*. Les câbles étaient tellement sales qu'ils en étaient luisants. Malko s'y accrocha et se hissa sur le pont.

— Revenez dans deux heures, cria-t-il aux Canaques, et je vous

donnerai encore cinq dollars.

Il se souciait peu de regagner le *Tofua* à la nage. Si tout se passait bien, il repartirait le soir même pour Pago-Pago, avec un des morceaux du puzzle.

Le pont du *Fidjian-Princess* était d'une saleté repoussante. Malko contourna prudemment les fûts arrimés et les caisses en désordre. L'odeur du cadavre de la tortue lui arracha un haut-le-cœur. Le navire semblait abandonné.

Contournant la charogne couverte d'énormes mouches, il s'approcha d'une ouverture sombre.

— Il y a quelqu'un ?

Des entrailles du *Fidjian-Princess* monta un grognement. Malko crut comprendre « foutez le camp », mais ne s'arrêta pas à ce détail. Saisissant la main courante, il s'engagea dans l'échelle branlante.

Personne ne remarqua les deux hommes qui se laissaient glisser le long de la coque du *Tofua*, côté mer, accrochés à une corde pendant du pont inférieur. Tous les passagers et l'équipage concentraient leur attention sur le côté terre où débarquaient les passager et les marchandises.

Ils nagèrent d'abord parallèlement à la falaise, d'une nage presque sous-marine qui ne faisait pas le moindre clapotis. On aurait dit deux requins, et ils étaient aussi dangereux. Glissé dans leur cache-sexe, ils portaient chacun un long poignard aux deux tranchants effilés comme un rasoir.

Au bout d'un quart de mille, ils bifurquèrent à angle droit et foncèrent sur le *Fidjian-Princess*. Il n'avaient pas échangé un mot depuis le moment où ils s'étaient mis à l'eau, connaissant parfaitement tous les gestes qu'ils avaient à accomplir. Le meurtre était leur occupation la plus courante.

Malko manqua le dernier barreau de l'échelle et faillit s'étaler sur le plancher métallique et graisseux. D'abord, il ne distingua rien dans la pénombre des entrailles du *Fidjian-Princess*. Enfin, la masse indistincte de Dirty Joe étalé sur son banc émergea de l'obscurité. Le gros homme, les coudes sur la table, le contemplait d'un air bovin. Il ne se souvenait pas qu'un homme aussi bien vêtu ait jamais mis les pieds sur son bateau. Ce qui lui inspirait malgré tout un vague respect.

– Capitaine ?

Malko ignorait le véritable nom de Dirty Joe et le titre ne pouvait

que le flatter.

Il y avait pas mal d'années également qu'on ne lui avait pas donné ce titre. Dirty Joe s'essuya la bouche d'un revers de main.

– Ouais ?

Il avait beau chercher, il n'avait jamais vu ce type, Malko dévisageait la loque humaine, se demandant comment on pouvait respirer dans une telle puanteur.

– Capitaine, dit-il. J'ai une proposition à vous faire. Je peux vous faire gagner pas mal d'argent.

Au mot « argent » Dirty Joe grogna. Un monceau de caisse de bière lui apparut et il essaya de donner à ses traits ravagée une expression avenante. Entreprise, hélas, au-dessus des possibilités humaines. Ses petits yeux porcins s'humectèrent de larmes lorsqu'il vit l'inconnu sortir de son portefeuille cinq billets de dix dollars et les poser sur la table. C'était des dollars néo-zélandais, mais quand même... Son cerveau était trop embrumé pour se demander qui était cet homme bien habillé qui représentait deux mois de ravitaillement en bière.

Un reste de prudence hypocrite l'empêcha d'empocher les billes tout de suite.

– C'est-y honnête ce que vous allez me demander ? éructa-t-il.

Tout en étant absolument certain du contraire... Il ne prêta d'ailleurs aucune attention à la réponse de Malko, debout devant lui.

– Parfaitement honnête. Je veux seulement un renseignement.

– Un quoi ?

— Je veux savoir, dit Malko d'une voix égale, qui vous a demandé de sortir un cadavre de Viti Levu, il y a deux mois environ. Personne ne saura jamais que vous m'avez parlé.

Malko recula un peu et glissa la main sous sa veste vers la crosse de son pistolet. Il se méfiait des réactions de Dirty Joe. La phrase de Malko mit bien une minute à dissiper les vapeurs de la bière. Puis, une abominable panique fît sursauter la masse de Dirty Joe. Il se souleva à demi de son banc et hurla :

– Foutez le camp !

Épuisé par cet effort, il retomba en faisant craquer le bois, ses petits yeux pleins de méchanceté fixant Malko.

Celui-ci s'était attendu à cette réaction. Il secoua la tête, sans bouger.

– Capitaine, martela-t-il, l'homme dont vous avez transporté le cadavre était un agent des Services des Renseignements des États-Unis. Vous risquez de sérieux ennuis si vous refusez de m'aider. Il a été assassiné, nous voulons savoir par qui. Et vous êtes le seul à pouvoir nous le dire...

La tirade n'impressionna pas Dirty Joe. Sa main saisit le manche, se serra autour du couteau planté dans la table. Il allait ouvrir le ventre de cet emmerdeur et ses Canaques le donneraient à bouffer aux requins. Son gros ventre repoussa la table.

– Je sais pas de quoi vous causez, gronda-t-il, mais si vous ne foutez pas le camp, je vous ouvre le bide. Ici je suis chez moi.

Malko sortit son pistolet et le laissa pendre au bout de son bras droit, d'un geste qui se passait de commentaires.

– Je ne m'en irai pas avant d'avoir ce renseignement, dit-il. Même si Je dois vous briser les deux genoux et les coudes avec les balles de ce pistolet.

La peur vida le cerveau de Dirty Joe. Il était hors de question de parler. Les autres le tueraient sans hésiter. Mais cet inconnu paraissait dangereux, lui aussi. Ivre de rage, il jeta sa boîte de bière encore à moitié pleine en direction de Malko. Ce dernier l'évita facilement et leva un peu son pistolet.

— Ne faites pas l'idiot. Si vous refusez de me parler je m'adresserai à la police de Nioué. Eux ne vous proposeront pas d'argent.

Il sembla à Dirty Joe que les bêtes de ses yeux remuaient furieusement. Pour soulager sa souffrance, il ferma les paupières, mais les picotements continuèrent...

Le type, en face de lui, avait-il des preuves ? Impossible.

Même les Canaques de son équipage ne s'étaient aperçus de rien. Le *Fidjian-Princess* était probablement le seul bateau du monde où l'odeur d'un cadavre passe inaperçue par 40°, à l'ombre.

– Foutez le camp, répéta-t-il avec une conviction accrue.

À quelque chose d'indéfinissable dans sa voix, Malko comprit que même la police n'en sortirait rien. Il ne possédait aucune preuve de ses soupçons. Il ne restait plus qu'une tactique. Rentrant son pistolet, il laissa tomber :

— D'accord, je m'en vais, capitaine. Mais les assassins savent déjà que je suis venu vous voir. Ils ignorent si vous avez parlé ou non. Ou si vous parlerez. Ils vont vous tuer, capitaine.

Machinalement, l'Australien frotta ses yeux douloureux, n'arrivant pas à cacher la peur qui faisait trembler ses bajoues.

– C'est des conneries, tout ça, marmotta-t-il. Foutez le camp.

Mais la conviction n'y était plus.

– Je peux vous protéger, insista Malko. Si J'apprends qui sont les assassins de Thomas Rose, nous nous occuperons d'eux et vous serez tranquille.

– Que vous dites, grommela Dirty Joe.

Malko n'eut pas le temps de répondre. Il y eut un craquement derrière lui. Vers l'ouverture donnant sur le pont. Il s'écarta d'un bond au moment où quelque chose passait en sifflant près de sa tête.

Dirty Joe contemplait stupidement un long poignard au manche d'ébène qui s'était planté dans la table après avoir raté le dos de Mante. La lame vibrait encore et s'était enfoncée dans le bois de trois bons pouces.

– Ils sont déjà là, dit Malko, plaqué à la cloison.

Dirty Joe n'arrivait pas à détacher les yeux du poignard. Soudain il se dressa et hurla :

– Par ici, les gars, il est là, cette ordure, je le tiens.

Renversant le banc, il s'avança vers Malko, la lame de son propre couteau à l'horizontale, toute sa graisse tremblant de haine.

Malko leva son pistolet. Il fanait se sauver, lui et le gros Australien. Les hublots étaient beaucoup trop petits et la côte trop éloignée pour appeler au secours. Il Ignorait combien d'adversaires se trouvaient sur le *Fidjian-Princess*. Dirty Joe enjambait déjà le banc renversé. Le danger le plus pressant venait de là.

Il braqua son arme.

– Ne faites pas l'imbécile, captain, c'est vous qu'ils viennent tuer, ce n'est pas moi.

Ce qui n'était pas tout à fait exact. Les autres feraient volontiers

d'une pierre deux coups.

Il pouvait facilement abattre Dirty Joe, mais perdait son unique chance de savoir qui avait tué Thomas Rose...

Devant le canon noir du pistolet extra-plat Dirty Joe s'arrêta mais glapit de toute la force de ses poumons :

– Descendez, nom de Dieu, il est là !

Malko recula encore. Il surveillait à la fois l'échelle et Dirty Joe. Mais cela ne durerait pas éternellement.

Les premières marches craquèrent. Malko tira, deux fois au jugé. Un des tueurs avait dû s'embusquer à l'entrée, où Malko ne pouvait l'atteindre. Mais combien étaient-ils ?

Le gros homme était en plein dans l'alignement de l'échelle, terriblement vulnérable.

– Reculez, cria Malko. Vous allez vous faire tuer.

Comme Dirty Joe n'obéissait pas, Il tira une balle dans le plancher, juste devant lui. L'Australien fit un saut en arrière et jura. Lui et Malko étaient maintenant séparés par toute la largeur du *Fidjian-Princess*, avec la lampe à huile se balançant entre eux deux.

Tout à coup, il lui sembla que le regard furieux de Dirty Joe se voilait comme si ses bêtes avaient mangé d'un coup tout l'iris. Le gros homme rejeta la tête en arrière, ouvrit la bouche, ses petits yeux roulant désespérément dans leurs orbites. Il fit entendre une sorte de sifflement comme une chaudière qui se vide.

– Qu'est-ce qu'il y a ? cria Malko.

Dirty Joe battit l'air de ses bras, comme s'il était collé à la paroi et ne pouvait s'en dégager. Il toussa et une mousse rosâtre apparut à la commissure de ses lèvres.

Puis, d'un bloc, il tomba en avant, faisant trembler le plancher métallique. Le manche d'un poignard sortait de son dos, juste au-dessus des reins, comme une excroissance obscène. Un des tueurs s'était laissé glisser le long du flanc du *Fidjian-Princess* et l'avait frappé à travers le hublot ouvert.

Malko se coula à travers la pièce et s'agenouilla près du mourant. Dirty Joe avait déjà les yeux glauques et ses mains étaient crispées sur sa gorge. Il ouvrit la bouche plusieurs fois comme un poisson hors de l'eau sans qu'aucun son ne sorte.

– Qui vous a demandé de transporter ce cadavre ? Qui ?

Le gros homme voulait parler, mais le sang l'étouffait. Il cracha un énorme caillot et se coucha sur le côté. Puis, il exhala un curieux soupir et les traits de son visage se détendirent. Malko surveillait l'échelle. Maintenant les traits grasseyés de l'Australien étaient définitivement figés. Mais Ses yeux étaient restés ouverts et les bêtes, elles, continuaient à vivre... Malko les voyait grouiller, minuscules et immondes, donnant un aspect fantastique au visage mort. Il se releva, frissonnant de dégoût. C'est alors qu'il aperçut la bosse dans la poche revolver de Dirty Joe. Malko se pencha et saisit le portefeuille. En voyant les écailles de crocodile, il sut tout de suite que l'objet n'avait pas toujours appartenu à l'Australien.

Il l'empocha et regarda autour de lui, cherchant une issue. Les tueurs l'attendaient en haut de l'échelle.

Soudain, un objet frappa la lampe à huile qui explosa avec un « plouf » sourd. L'huile enflammée se répandit sur le plancher qui s'embrasa immédiatement. Déjà, les premières marches brûlaient aussi. Malko regarda l'ouverture. S'y engager était un pur suicide. Et s'il restait là, il grillait. Les flammes léchaient déjà le pied droit de Dirty Joe.

Il aperçut soudain, à la lueur des flammes, une porte basse, derrière la table.

Elle s'ouvrit facilement au moment où l'escalier disparaissait dans les flammes. Dans quelques minutes, le *Fidjian-Princess* allait être un brûlot.

Une odeur de mazout sauta au visage de Malko. C'était la chambre des machines. Il descendit trois marches métalliques et referma la porte.

Aussitôt, l'obscurité se referma autour de lui. Il se cogna contre quelque chose de dur et de gluant et tomba, glissant jusqu'à la paroi métallique.

Il y eut un couinement sous lui et il sentit un petit animal frôler ses jambes. Cette fois, il ne put retenir un grognement d'horreur : la salle des machines était pleine de rats. Depuis son aventure au Mexique, la seule vue d'un rongeur lui était insupportable ¹.

À tâtons, il revint vers la porte, voulut l'ouvrir et lâcha la poignée avec un cri de douleur : elle était brûlante. Même sans les tueurs, il n'y avait plus d'issue de ce côté-là...

Au même moment, la sirène du *Tofua* hulula longuement. On venait de s'apercevoir de l'incendie... A quatre pattes, Malko fit le tour de sa

prison d'acier. Insensiblement le sol s'inclinait vers bâbord. Le *Fidjian-Princess* était en train de couler, et lui avec. Une eau sale et boueuse clapotait le long de ses chevilles, charriant les rats.

Il fut pris d'une quinte de toux : la fumée s'infiltrait à travers les tôles disjointes. Même si l'équipage du *Tofua* venait à la rescousse, ils arriveraient trop tard.

Glissant son pistolet dans sa ceinture, il alluma son briquet. Aussitôt, il vit les rats : ils étaient plusieurs dizaines, grimpés sur les machines immobiles, fuyant devant l'eau, tournant en rond entre ses jambes, couinant avec désespoir. Fascinés par la lumière, ils se dirigèrent vers Malko.

Il éteignit précipitamment, se cognant douloureusement le coude dans sa hâte. Mais il avait eu le temps de voir un panneau carré vissé par de gros boulons au-dessus de la machine. Il devait donner sur le pont.

À contrecœur, il ralluma le briquet. La fumée avait encore épaissi. Chassant les rats à coups de pied, il fit jaillir l'eau boueuse. Il farfouilla furieusement dans une caisse à outils et trouva ce qu'il cherchait : une énorme clé à mollette réglable. Maintenant, l'eau clapotait à ses genoux et le sol avait une inclinaison de trente degrés.

Lorsqu'il se hissa sur la machine, un rat lui mordit la main. Il hurla, autant de dégoût que de douleur, et lâcha la clé. Il dut redescendre et plonger jusqu'à l'épaule dans le cloaque. Les rats nageaient autour de lui avec des couinements aigus.

Tremblant de répulsion, Malko parvint à serrer la clé autour du premier boulon et tira de toutes ses forces. Mais elle glissa, et il dut s'y reprendre à trois fois avant que l'écrou ne commence à se desserrer.

À travers la paroi d'acier, il entendait la sirène du *Tofua* geindre à Intervalles réguliers. Malko pouvait à Peine respirer. Il devait faire 600 au moins dans son étroit réduit. Ses mains étaient écorchées, il était couvert de bleus, et la morsure du rat saignait. Le dernier boulon tomba enfin du filetage. Sans lâcher la clé, Malko donna un furieux coup d'épaule.

Le panneau joua légèrement et un rai de lumière éclaira sa Prison. Aussitôt les rats se précipitèrent... Malko en coupa un en deux d'un coup de clé à Molette. Ses entrailles jaillirent sur son visage et il vomit, incapable de se retenir. Déchaîné, il glissa le manche de la clé dans l'ouverture et pesa

Cette fois le carré d'acier joua sur ses gonds rouillés et Malko, s'arc-boutant sur le haut de la machine, acheva de l'ouvrir avec son dos. D'un coup de pied, il repoussa un paquet de rats et se hissa sur le pont.

À cause de l'incendie, on y voyait presque comme en plein jour. Il était complètement à l'arrière du *Fidjian-Princess*, entre de hauts fûts arrimés. Tout l'avant du bateau brûlait. Malko essuya ses Yeux pleins de cambouis et de sueur et distingua les lumières du *Tofua*, qui semblait énorme.

Même l'air brûlant lui parut délicieux après sa Prison. Mais il dut s'appuyer à un des fûts pour ne Pas retomber dans la salle des machines. Brusquement, il était sans force, tout son corps lui faisait mal. Les rats sautaient autour de lui, s'enfuyant sur le pont brûlant.

Il se hissa avec Peine sur un des fûts pour en faire autant. Et resta en arrêt.

Un homme était accroupi sur le toit de la dunette encore Intacte et Malko pouvait voir son dos large et luisant il aurait pu facilement l'abattre, mais il était incapable de tirer froidement dans le dos.

Au même instant le tueur se retourna. Une fraction de seconde, Malko aperçut une barbe, dés yeux très noirs et une peau sombre. Un bras se détendit et Malko plongea entre les fûts. Abrité derrière, il leva son pistolet et tira au jugé. Les craquements des flammes étouffèrent le bruit de la détonation.

Malko risqua un œil et vit l'Hindou debout les deux mains à son visage. Il tomba en avant La balle blindée avait pénétré dans son œil gauche et fait sauter la moitié de son crâne en sortant

Une seconde silhouette apparut, avançant pliée en deux Dès qu'il aperçut Malko, l'homme déboula comme une panthère. Cette fois, ce dernier vida le chargeur de son pistolet.

Il se passa alors une chose incroyable. Malko voyait les balles pénétrer dans le corps de l'Hindou, groupées dans la poitrine et le ventre. À chacune, l'homme marquait une secousse, comme s'il avait été retenu par des fils invisibles, mais ne s'arrêtait pas. Le sang ruisselait sur sa poitrine.

Malko visa la tête : la balle traversa le cou sans que le tueur semble s'en apercevoir. Il était à moins d'un mètre de lui. Avec assez de plomb dans le corps pour couler un cuirassé... Mais il continuait à vouloir tuer.

Malko leva encore son pistolet et, cette fois, la culasse claqua à vide.

L'Hindou sauta sur les fûts. Plusieurs jets de sang jaillirent de ses blessures. Cette fois Malko enjamba le bastingage, sans lâcher son arme. L'autre était trop blessé pour nager vite.

L'eau tiède l'enveloppa et il se laissa couler avec volupté, essayant de faire surface le plus loin possible.

Il remonta et replongea aussitôt, nageant vers le *Tofua*. Lorsque sa tête réapparut pour la seconde fois, le *Fidjian-Princess* était presque enfoncé dans l'eau. Il ne vit rien à la surface de la mer. L'Hindou avait quand même fini par mourir. Malko en avait des frissons rétrospectifs... L'eau de mer brûlait ses écorchures.

Maladroitement il remit son pistolet dans sa ceinture, à même la peau. Il risquait d'en avoir encore besoin.

Soudain, une lumière surgit devant lui. On le héla en anglais. Il aperçut une grosse chaloupe à moteur. Une embarcation du *Tofua*. Une voix cria :

– Vite, il va couler.

Des mains le saisirent par sa veste et Il but une gorgée d'eau salée avant de s'évanouir au moment où on le hissait à bord.

1. Voir *Opération Apocalypse*.

CHAPITRE IX

Malko se fit peur en se regardant dans la petite glace de sa cabine : entre le cambouis et le sang de ses écorchures, il avait l'air d'un nègre. Impossible d'arrêter le tremblement convulsif de son corps et de ses mains : la réaction aux minutes d'horreur qu'il venait de vivre. Ses poumons le brûlaient encore et ses yeux étaient complètement rouges.

Le *Fidjian-Princess* reposait maintenant par vingt mètres de fond dans la baie de Nioué, avec le cadavre de Dirty Joe.

Et son secret.

Les officiers du *Tofua* n'avaient pas trop posé de questions à Malko. Heureusement, on ne l'avait pas déshabillé et il avait expliqué qu'il avait voulu visiter le *Fidjian-Princess* par curiosité. Les Néo-Zélandais, qui n'en croyaient pas un mot, n'avaient pas approfondi. Ce n'était pas leurs affaires. Le *Tofua* était un navire de croisière, pas un repaire de barbouzes...

Maintenant, il voguait vers Pago-Pago. Encore deux jours de mer...

Il s'enroula dans une serviette et après avoir fermé à clé sa porte, traversa la coursive pour prendre une douche. D'abord l'eau chaude le fit suffoquer, mais, peu à peu, son tremblement se calma et il se sentit mieux. Il put alors commencer à nettoyer le cambouis dont il était imprégné. Ses écorchures étaient sans gravité et il s'était fait faire une piqûre antitétanique pour la morsure du rat, dès qu'on l'avait hissé à bord.

Tout en laissant glisser l'eau chaude sur lui, il réfléchissait.

Qui avait averti les tueurs de son départ ? Seul Dan Lohan et Ai-Ko étaient au courant. C'était inexplicable.

Qu'allait-il trouver à Western Samoa ? Kim Maclean était certainement en danger s'il savait quelque chose.

Se sentant nettement mieux, Malko revint dans sa cabine. Il mit le crochet de sûreté et inspecta les deux hublots. Ils n'étaient pas assez ouverts pour laisser passer un être humain.

Son beau costume d'alpaga n'était plus qu'une loque puante et

déchirée. En pensant au rat éclaté, Malko eut encore un frisson d'horreur. Ce qui lui fit penser au portefeuille en crocodile. Il était toujours dans la poche du costume, trempé et imbibé d'eau de mer.

Il le sortit et l'ouvrit.

La première chose qu'il trouva fut un laissez-passer de la base US de Yokohama au nom de Thomas Rose... Le plastique avait protégé le document de l'eau de mer.

Ainsi, il n'y avait plus aucun doute. Dirty Joe avait bien transporté le cadavre de Thomas Rose. Malheureusement, cela ne disait pas pour le compte de qui.

Il vida complètement le portefeuille sur la table. Il y avait d'autres pièces au nom de Thomas Rose, des cartes de crédit, différents papiers illisibles et des photos. Malko les examina avec soin. Trois d'entre elles représentaient Thomas Rose avec sa famille. Mais la quatrième était bizarre, jaunie, déchirée, tachée, elle était tellement imprégnée d'eau de mer et de transpiration qu'on distinguait à peine ce qu'elle représentait. Il s'agissait de deux hommes, mais le visage de l'un d'eux était méconnaissable.

L'autre était un Chinois, souriant, en civil.

Malko tourna et retourna la photo avec précaution. Cela pouvait être une piste. Ou tout simplement un souvenir de Thomas Rose, qui avait pas mal voyagé,

Il mit les photos et les papiers à sécher et s'étendit sur la couchette. Il n'y avait rien à faire jusqu'à Pago-Pago. David Radcliff était prévenu de son arrivée par Dan Lohan. Ce ne serait qu'une brève escale, car il sauterait dans le premier avion pour Apia. Il commençait à en avoir par-dessus la tête de la magie des croisières dans les mers du Sud... Ça tournait à la magie noire.

Une main tapa l'épaule de Malko.

– Alors, on ne peut plus se passer de Pago-Pago

C'était David Radcliff, toujours aussi rondet et jovial, les taches de rousseur en bataille. Il était le premier à être monté à bord. Le *Tofua* venait juste d'accoster dans le port de Pago-Pago et un gigantesque Samoën, boudiné dans une chemise hawaïenne, commençait à examiner les passeports des passagers. Pour se donner de l'importance, il avait mis des lunettes noires, ce qui lui donnait l'air d'un gangster.

– Vous m’avez retenu une place pour Apia ?

– Le temps de filer à l’aéroport dit Radcliff. Je pourrais vous donner un appareil de chez nous, mais ce n’est pas la peine d’attirer l’attention sur vous. Là-bas, ce sont des sauvages... Une République indépendante, vous vous rendez compte. Cent cinquante mille mecs qui vivent tout nus dans la jungle. Si on les laisse faire ils Iront à l’ONU...

L’étincelante Dodge au toit en crocodile attendait sur le quai.

Malko avait juste le temps d’attraper le DC-3 des Polynesian Airlines pour Apia.

Le petit aéroport de Pago-Pago était plein d’une foule bigarrée. Un jet de la Panam venait d’atterrir avec une cargaison de veuves californiennes en provenance d’Honolulu. Malko fit enregistrer sa valise et accompagna David Radcliff au bar.

Faute de vodka, Malko commanda un scotch. L’alcool lui fit du bien. Qu’allait-il trouver à Western Samoa ? La photo trouvée dans son portefeuille partirait pour Washington le soir même. Avec le portefeuille.

CHAPITRE X

Il y avait exactement soixante-dix-sept églises entre l'aéroport d'Apia et l'entrée de la ville.

Une tous les cinquante mètres. Des presbytériens de gauche aux luthériens de droite, en passant par toutes les sectes de choc à la chasse aux âmes. Dans la plupart des villages traversés, l'église était la seule construction en dur, soigneusement entretenue.

Alors que la route n'était la plupart du temps qu'une ornière semée d'énormes trous, où la vieille Ford dans laquelle avaient pris place Malko et son gros Néo-Zélandais menaçait de se briser à chaque tour de roue.

Malko se laissa prendre au piège de cette sainte apparence.

– Voilà un peuple plein de religion, remarqua-t-il. C'est plutôt rare par ici.

Le gros Néo-Zélandais manqua s'étrangler de joie.

– Vous rigolez ou quoi ! Ces gars-là sont superstitieux, c'est tout. Les missionnaires les endoctrinent et leur font croire qu'en construisant des églises ils gagneront le paradis. Alors, ils y vont comme des fous. Pour construire l'église, ils volent, ils assassinent, ils prostituent leurs femmes. Puis, quand elle est finie, ils se sentent la conscience tranquille pour le restant de leurs jours et fis n'y mettent plus les pieds. Mais c'est un bon racket pour les missionnaires. Les mormons leur, ont fait construire trente-sept églises. C'est pas mal pour une population de cent cinquante mille habitants.

– Les mormons ? fit Malko, surpris.

C'était plutôt inattendu de trouver des mormons dans cette île perdue.

– Ce sont les plus forts, ici, souligna le Néo-Zélandais. Ils prospectent systématiquement tous les villages, vivent avec les Samoens et essaient de leur expliquer qu'il ne faut pas faire l'amour en tas dans la même famille...

– Et Ils y arrivent ?

L'autre ricana cyniquement :

– *You bet !* 1 Leurs missionnaires ont déjà du mal à ne pas céder à la contagion... Tenez, voilà leur mission principale. C'est chouette, non ?

Malko aperçut à travers la vitre du taxi un long bâtiment blanc, très moderne, noyé dans la jungle, en bordure de la route.

Ils arrivaient à Apia, capitale de Western Samoa. On se serait cru dans un village de western, vers 1880. Seule la rue longeant le port était asphaltée.

Le DC-3 aux trois quarts vide des Polynesian Airlines s'était posé sur une piste en herbe ! L'aéroport se composait en tout et pour tout d'une cabane en tôle ondulée dans laquelle il faisait 45°. Il y avait un vol par jour avec Pago-Pago quand le temps le permettait.

La demi-douzaine de passagers blancs s'étaient retrouvés dans l'étuve. Un douanier samoen s'était jeté avec des gloussements de joie sur les valises du voisin de Malko, représentant en articles de bureau. En n'exigeant rien moins qu'une déclaration séparée pour chacun des échantillons. Au rythme où il travaillait il n'aurait jamais fini avant la saison des pluies.

Lorsque Malko avait quitté la douane, le représentant pleurait. Pour lut cela s'était bien passé. Mais les Samoens n'accueillaient les touristes qu'avec réticence. Vivant en autarcie, ils préféraient rester à l'écart du progrès. Ce à quoi ils parvenaient parfaitement d'ailleurs.

Les Allemands qui avaient jadis occupé l'île, par un caprice de l'histoire, n'avaient laissé que quelques bâtards aux yeux bleus et un hôpital qui aurait fait honte à un bidonville de Harlem. On entrait avec un rhume de cerveau et on ressortait avec là lèpre.

Le taxi stoppa devant l'Aggie's Gray Hotel, l'unique hôtel d'Appia, sorte de pension de famille tropicale. Situé Juste en face du port, et bordé par un canal marécageux, c'était le paradis des moustiques.

Malko posa sa valise dans une chambre sans personnalité et oie fit indiquer la maison où logeait le Conseil des anciens – le gouvernement de Western Samoa – et où se trouvait l'administration de la minuscule République.. Il ignorait totalement où se trouvait Kim Maclean.

Il faisait beaucoup plus chaud qu'à Pago-Pago, avec de gros nuages accrochés aux collines, prêts à crever. Malko n'avait pas jugé bon de prendre un taxi, l'immeuble où il se rendait se trouvant à moins d'un quart de mille. Mais, en trois minutes, il coulait. D'autant plus que, pour donner plus de dignité à sa démarche, il avait enfilé, un costume « alpaga noir »...

Le Peace Corps ne comportant aucune, permanence à Apia, il ne voyait pas d'autre moyen de retrouver Kim Maclean. Il avait bien demandé au bureau de l'hôtel, mais personne ne savait même que le Peace Corps existait.

Le Samoén avait le visage tavelé de taches de petite vérole, un grand front plat et des cheveux incroyablement crépus. Impossible de savoir quel rang il occupait exactement dans l'administration squelettique de la petite île.

– Vous faites partie du Peace Corps ? demanda-t-il après avoir examiné les papiers de Malko.

Question sans objet : d'après sa carte, Malko était rattaché au State Department. À l'expression de son interlocuteur, il comprit la gaffe qu'il avait faite en réclamant *officiellement* Kim Maclean... Mais il n'avait pas le temps de finasser.

– Pas exactement, répondit-il.

Le visage du Samoén se ferma un peu plus en lui tendant ses papiers à travers la table de bois.

– Alors, je ne vois pas ce que je peux faire pour vous. M. Maclean est invité par notre gouvernement et ne dépend que de lui. Cependant, si vous lui écrivez, nous lui ferons parvenir la lettre.

Malko sentait sa patience couler comme de l'ice-cream au soleil.

– Kim Maclean est témoin dans une importante affaire intéressant la sécurité des USA et je désire m'entretenir avec lui de vive voix.

Ce fut comme si un mille-pattes avait sauté sur le bureau. Le Samoén bondit, pointant un index accusateur et sale sur Malko.

– La sécurité des USA ! Vous êtes un espion. Nous ne voulons pas d'espions à Western Samoa, nous vivons en paix avec tout le monde...

En dépit des protestations de Malko, il sonna et quelques instants plus tard, un grand Samoén en kaki apparut traînant la jambe et l'air endormi. Le fonctionnaire désignait Malko. L'autre hochait mollement la tête, en grattant de son pied nu son mollet gauche. Ensuite, il écrivit rapidement quelques signes sur une feuille de papier qu'il bombarda de cachets à une vitesse phénoménale, avant de la tendre à Malko.

– Voici votre arrêté d'expulsion, dit-il emphatiquement. Vous êtes

désormais sous la garde du sergent Tutuila. Je vous bloque une place sur le DC-3 de demain pour Pago-Pago. Jusque-là vous serez en résidence surveillée, à votre hôtel. Le Sergent Tutuila répond de vous sur sa vie. Les membres du gouvernement élèveront une protestation écrite sur votre inqualifiable immixtion dans nos affaires...

À condition qu'on arrive à les faire descendre de leurs arbres... Malko fumait de rage.

Congédié par le fonctionnaire samoen, il se retrouva dans la rue avec son mentor. Celui-ci lui sourit largement :

– Il fait chaud, hein ?

Son anglais était passable, il ne portait aucune arme et ne paraissait aucunement agressif. Malko lui offrit une cigarette et ils stoppèrent au coin d'une rue poussiéreuse pour boire un Pepsi-Cola.

– Alors, tu pars demain, dit le sergent.

– Apparemment, dit Malko.

L'autre hocha la tête.

– C'est dommage, on aurait pu aller au bal, demain soir.

Étonnant garde du corps. Ils reprirent leur route Jusqu'à l'Aggie's Grey. Le militaire s'installa sur un banc à l'extérieur et Malko se retira dans sa chambre.

Il fallait retrouver Kim. Tout à coup, il repensa à sa conversation dans le taxi. Les mormons ! Ils étaient dans toute l'île. Eux savaient certainement où se trouvait un Blanc. Le tout était de s'échapper de l'hôtel, car, ensuite, les battues des Samoens ne seraient pas très redoutables. L'unique route de Western Samoa suivait la côte et tout le centre montagneux ne comportait que des pistes accessibles aux jeeps. Et, bien entendu, pas de téléphone.

Il décida que le meilleur moment pour échapper à son geôlier était le soir. Mais il ne voyait pas comment. La seule sortie de l'hôtel étant gardée par son cerbère. Heureusement que son obligé Néo-Zélandais lui avait montré la Mission mormone. Grâce à son étonnante mémoire, Malko n'aurait pas trop de mal à la retrouver, sans avoir à se renseigner. Et, de nuit, la couleur de sa peau passerait inaperçue dans Apia.

Après, c'était une question de chance. Mais il ne quitterait pas Western Samoa sans avoir retrouvé Kim.

Comme toujours sous les tropiques, la nuit était tombée en quelques minutes. Malko se réveilla dans l'obscurité. Il était sept heures. Il avait soif et prit la route du bar. Celui-ci était désert. Après avoir avalé un rhum-coca, le poison local, Malko alla sur le pas de la porte admirer les mauves admirables du coucher de soleil sur le Pacifique.

Son « gardien » était là, appuyé au mur de pierre, en grande conversation avec une beauté locale, pieds nus, enroulée dans un boubou, au visage assez agréable en dépit des hauts cheveux crêpés. Le Samoen sourit largement à Malko, imité aussitôt par la fille.

Malko entrevit soudain la solution de son problème. S'approchant du couple, il lit un signe discret au sergent Tutuila. L'autre abandonna aussitôt la fille le ventre en avant et les seins pointant sous le boubou. Du bois de fer. Malko lui glissa confidentiellement :

– Elle me plaît, ta camarade, tu crois que...

Un sourire complice illumina les traits épais du sergent samoen.

– Elle est très belle, affirma-t-il fièrement.

Malko acquiesça gravement.

– Tu crois qu'on pourrait s'arranger ?

L'autre éclata d'un rire sonore.

– Attends, je vais lui demander.

Après tout, les condamnés à mort ont bien droit à un verre de rhum...

Malko attendit le résultat de la discussion ponctuée d'éclats de rire. La fille lui adressa un regard en coin, comme pour le jauger. Le Samoen se rapprocha, hilare.

– Elle veut bien pour dix dollars US. Mais je viens aussi.

Malko fit semblant de se rembrunir.

— C'est cher...

La jeune République samoenne avait bien frappé sa monnaie, mais elle ne valait pas son pesant de papier, n'étant garantie que par des noix de coco et des rats palmistes. Officiellement le dollar était changé à un taux défiant l'imagination. Ce que la fille réclamait à Malko était une somme fabuleuse pour Apia.

– Elle n'a pas de maladie, renchérit le sergent péremptoire.

Comme pour le rassurer.

Ce qui était encore moins sûr. Les Samoens ne possédaient que des rudiments de morale sexuelle.

À vrai dire, leur exhibitionnisme bon enfant ne choquait plus que les missionnaires. Lem Cam comportaient toutes des parois amovibles remontées dans la journée, découvrant tout l'intérieur comme Malko s'en était rendu compte dans le taxi. Mais ils ne baissaient pas toujours les parois enroulées la nuit, ce qui donnait lieu à des spectacles réjouissants. Western Samoa n'ayant pas la télévision, les Samoens en étaient réduits aux distractions classiques...

Bref, dix dollars, étant donné la liberté des mœurs, c'était hors de prix. Pourtant Malko céda.

– Si elle n'a pas de maladie, admit-il. C'est d'accord.

La joie du sergent Tutuila faisait plaisir à voir.

– Alors, on y va !

Il prit la fille par le bras et précéda Malko dans l'hôtel. La chambre de ce dernier se trouvait au fond du jardin tropical, un peu à l'écart.

La Samoenne entra la première, poussa une exclamation dans sa langue et recula précipitamment : elle n'avait jamais vu de climatisation. Curieusement, elle s'approcha du climatiseur et mit la main devant puis éclata de rire.

Malko avait refermé la porte et se demandait comment il allait s'esquiver. Pourvu que le sergent ne fasse pas preuve d'une politesse excessive en lui proposant de consommer le premier. Il fut tout de suite rassuré à cet égard.

Tranquillement, le sergent Tutuila venait de faire glisser son short kaki, gardant sa chemisette. Son état ne laissait aucun doute sur ses intentions à l'égard de la jeune samoenne. Celle-ci défit à son tour son boubou et le laissa tomber par terre.

Pour jouer, elle s'approcha de Malko et tendit ses fesses, cambrée pour une caresse.

Mais le sergent Tutuila ne l'entendait pas de cette oreille-là.

Il attrapa la fille par les hanches, la bascula à plat ventre sur le lit et s'enfonça en elle d'un coup comme une bielle.

La Samoenne gloussa de Joie et se tortilla sous son assaut tandis

qu'il roulait des yeux exorbités. Son va-et-vient ne dura pas une minute. Il poussa une sorte de hennissement et se remit brutalement debout, s'arrachant à la fille avec un bruit mouillé.

Une magistrale tape sur les fesses noires et il réenfilait déjà dignement son short !

— À toi, dit-il à Malko.

La Noire s'était retournée et contemplait le Blanc d'un air indifférent, les jambes grandes ouvertes, en une posture naïvement obscène. Même couchée, ses seins étaient toujours aussi pointus, comme s'ils avaient été en caoutchouc. Impossible de voir si elle avait éprouvé du plaisir ou si c'était une simple formalité.

Malko fit un gracieux sourire au sergent Tutuila.

– Tu ne veux plus ? J'ai soif, je vais chercher de la bière.

L'autre ne marqua pas le moindre soupçon. Il lui était impossible d'imaginer qu'on laisse passer une occasion comme cette statue d'ébène.

– Après, c'est à toi, répéta-t-il.

Le short était déjà par terre. Avec la même sérénité tranquille, le sergent s'approcha du lit, visa et s'engloutit d'un trait dans la fille qui, cette fois, jappa en relevant les jambes.

Quand, Malko passa près du couple, les yeux de la Samoenne étaient complètement révoltés et le sergent Tutuila ahanait rythmant ou coups de bouts par des halètements profonds. Au passage de Malko, il cligna de l'œil et lâcha :

– Tu m'apportes une bière, à moi aussi.

Étant donné l'énergie qu'il dépensait ce ne serait pas du luxe.

Vingt secondes plus tard, Malko sortait tranquillement de l'Aggie's Grey, abandonnant sa valise. La promenade du bord de mer était déserte. Il hâta le pas, tournant tout de suite à gauche dans la rue principale d'Apia, qui s'éloignait de la mer à angle droit.

La Mission mormone, si ses souvenirs étaient exacts, se trouvait à deux mines plus loin, sur la gauche.

Malko allongea le pas. Son délai de sécurité dépendait de la lubricité du sergent Tutuila.

– Que le Seigneur nous ait en Sa sainte garde...

– Amen, fit Malko.

Le prêche du Révérend Père Barnes, chef de la Mission mormone de Western Samoa, se terminait.

Malko était assis à la droite de la femme de ce dernier, en compagnie de sept jeunes missionnaires, dont le plus vieux n'avait pas vingt-deux ans, à la grande table de la Mission. Dans une atmosphère de recueillement et de paix qu'il n'avait pas connue depuis longtemps. Si les Mormons avaient su qui il était réellement, ils l'auraient noyé dans l'eau bénite...

Le Révérend Barnes l'avait accueilli avec une gentillesse efficace. Malko s'était présenté comme un ami de Kim Maclean, ignorant où il se trouvait dans l'île, et le Mormon avait tout de suite accepté de l'aider. Un des missionnaires en avait peut-être entendu parler. Il avait donc invité Malko à dîner.

Effectivement dès qu'ils eurent terminé leur prière, le Révérend Barnes posa la question à la cantonade. Aussitôt, un jeune missionnaire au visage poupin derrière ses lunettes sans monture leva la main.

– Je crois que je le connais, révérend. Il vit dans un village du centre de l'île, à cinq heures d'ici environ, dans la montagne. Du moins, il y était la semaine dernière.

– Comment arriver là-bas ? demanda Malko.

Le Révérend Barnes sourit avec indulgence.

– Je vais mettre à votre disposition deux missionnaires et le Toyota de la Mission. Cela promènera nos jeunes gens. De plus, ils parlent samoen. Vous partirez avec Oliver Franck et Robert Blake ici que voici. Maintenant nous allons chanter quelques psaumes.

Il ouvrit un petit livre et d'une belle voix de grave, il entonna un cantique. En samoen. Malko regretta sincèrement que ses gorilles de la CIA ne soient pas là. La photo de Milton Brabeck et Chris Jones en train de chanter des psaumes eût fait la joie de quelques centrales barbouzes. Pendant que ses compagnons chantaient, lui priait pour que le sergent Tutuila, les joies de la chair épuisées, ne soit pas en train d'ameuter Apia. Heureusement personne ne l'avait vu entrer à la Mission mormone.

Tout de suite après le psaume, il s'excusa et alla s'étendre dans la petite chambre que le chef mormon avait mise spontanément à sa

disposition.

Le Toyota cahotait sur la piste de latérite défoncée. Malko avait l'impression d'avoir déjà avalé Bon poids de poussière. Ils roulaient depuis une demi-heure, escaladant des collines désertes à l'Est d'Apia. La jungle était superbe. D'immenses fromagers de cinquante mètres de haut, de l'herbe à éléphant, des fougères géantes, une végétation serrée et luxuriante.

En dépit de la chaleur étouffante, les deux jeunes missionnaires étaient cravatés de noir !

Candides et timides, ils osaient à peine adresser la parole à Malko. Le soleil se cacha. Les nuages traînaient sur les sommets des arbres. De grosses gouttes de pluie s'écrasèrent sur le pare-brise et, en quelques secondes, un épais rideau de pluie tropicale cacha la jungle.

– Ici, il pleut tout le temps, expliqua Robert Blake. Les nuages restent accrochés à la montagne.

Détrempée, la latérite devenait glissante et dangereuse. Le Toyota roulait à quinze milles à l'heure, parfois moins. Ballottés dans tous les sens, les trois hommes se taisaient. Parfois, ils traversaient un village, et les Samoens accouraient sur la trace du Toyota. Partout, les femmes se lavaient nues, debout dans des ruisseaux, exposant des corps cuivrés et un peu lourds, sans aucune gêne. Pudiquement, les jeunes missionnaires détournaient les yeux.

– Ce sont des gens très primitifs, remarqua doctement Robert Blake, après qu'ils eurent croisé un groupe de Samoennes nues comme la main, sorties de leur rivière pour venir les voir passer...

La piste était de plus en plus étroite et sinueuse, escaladant la montagne à une pente terrifiante. Robert Blake ne quittait guère la première et le Toyota se traînait dans un rugissement de moteur à fond. Finalement, vers midi Robert Blake arrêta le Toyota sous un gros fromager, avec un sourire d'excuse pour Malko.

– Il va falloir continuer à pieds. Ce n'est plus loin.

Malko sauta à terre. Un brouillard d'humidité flottait autour d'eux. Ils se trouvaient à quelques mètres d'une immense cascade grondant sur quarante mètres de haut entre deux murailles d'épaisse verdure. Oliver Franck tendit une boîte de *root-beer* à Malko.

Pour faire glisser la latérite.

Celui-ci eut du mal à ne pas recracher le liquide : là *root-beer*,

boisson sans alcool, ferait douter de l'existence de Dieu, tellement elle est mauvaise. Déjà, les deux missionnaires s'enfonçaient d'un pas régulier dans la jungle, En dépit de leurs cravates et de leurs chemises blanches, ils avaient la résistance des Samoens ! Au bout d'un quart d'heure, Malko avait envie de cracher ses poumons. Entre la chaleur, l'effroyable humidité et le sol détrempé, il avait la sensation de soulever trente kilos de plomb à chaque pas.

Seule, l'envie de voir enfin Kim Maclean, le soutenait. Peut-être que la vérité sur la mort de Thomas Rose se trouvait au fond de cette jungle.

– Qu'est-ce que vous êtes venu faire Ici ?

La voix était basse et furieuse, les yeux bleus regardaient Malko avec méfiance et la main droite du géant barbu, était crispée sur le manche de sa machette.

Kim Maclean avait près d'un mètre quatre vingt-dix et devait peser cent vingts kilos. Une barbe blonde taillée en carré accentuait la dureté de son visage et ses cheveux auraient fait la joie d'un hippy : une toison blonde et emmêlée couvrant entièrement sa nuque. Torse nu, il portait un vieux blue-jean déchiré et des sandales de tennis.

Malko dissimula sa surprise. D'emblée, Kim Maclean semblait le considérer comme un ennemi, alors qu'il s'était simplement présenté comme un fonctionnaire du State Department. Il l'avait trouvé en train de construire, une case, un peu à l'écart du village.

Les deux Mormons perfectionnaient leur samoen avec le chef du village. Malko ne voyait pas la raison de cet accueil aussi froid, sinon hostile.

– C'est vous que je suis venu voir, monsieur Maclean, dit-il. J'ai besoin de vous.

– De moi ?

Kim posa sa machette et mit les mains sur ses hanches.

– Pour quoi faire ?

Malko n'avait aucune raison de dissimuler le but de sa mission. Le Peace Corps était quand même un organisme qui avait la bénédiction de la Maison-Blanche.

– J'enquête sur la mort d'un homme que vous avez rencontré à Suva, expliqua-t-il. Thomas Rose. Il semble qu'il ait été assassiné et je crois que...

L'Américain ne le laissa pas continuer. Les poings serrés, il marcha sur Malko.

– Sale flic capitaliste, rugit-il, foutez le camp ou je vous casse la tête !

Sa botte broya un mille-pattes malchanceux avec un « flocc » de mauvais augure. Il ne jouait pas la comédie. Ses lèvres frémissaient de rage et ses articulations étaient toutes blanches.

Malko recula d'un pas. Il ne se souciait pas de se colleter avec ce géant.

– Je ne suis pas un flic, dit-il froidement. Je suis venu pour vous éviter une convocation officielle. Il appuya sur le mot « officielle ».

L'Américain éclata d'un rire venimeux.

– Je vois ! Vous êtes un de ces salauds de la CIA, hein ? Pendant que les gens crèvent de faim, vous manigancez vos petites saloperies pour dominer le monde.

Ses éclats de voix allaient amener tout le village. Malko, de plus en plus étonné, tenta de le calmer.

– Ce n'est pas aussi simple que cela. Et je ne veux pas m'engager dans une discussion avec vous.

Mais l'autre était lancé. Il pointa sur Malko un doigt gros comme un barreau de chaise :

– Jamais je ne remettrai les pieds au Kansas, rugit-il. Jamais, vous m'entendez. L'Amérique est un pays pourri qui ne pense qu'à faire la guerre. Cela me dégoûtait déjà quand j'y étais. C'est pour cette raison que je me suis engagé dans le Peace Corps.

Le Peace Corps n'adoucissait pas les mœurs, en tout cas... Kim était visiblement disposé à étrangler Malko au nom de la paix universelle... Son attitude était quand même étrange. Et ouvrait de nouveaux horizons à Malko. Lui qui s'attendait à trouver un paisible creuseur de latrines...

– Pourquoi détestez-vous votre pays ainsi ? demanda doucement Malko.

Après une seconde d'hésitation, le jeune Américain lâcha d'une voix amère :

– Je voulais être médecin, quand j'étais gosse. Mais on n'a pas le

rond chez moi. J'ai jamais pu aller plus loin que la première année. Et encore en lavant des bagnoles la nuit Si on dépensait moins de, fric pour les bombes atomiques on aurait des études gratuites...

Malko sentit qu'il s'engageait sur un terrain dangereux. Il fallait absolument qu'il soutire à Kim Maclean ce qu'il savait sur la mort de Thomas Rose.

Il s'assit sur un billot de bois et dit en souriant :

— Je vous comprends, mais tous les gens de la CIA ne sont pas des assassins. Thomas Rose était un brave type. Je voudrais savoir pourquoi on l'a tué.

Le visage de Kim Maclean se ferma. Avec la pointe de sa machette, il arrachait de petites touffes d'herbe. Ses énormes muscles jouaient sous sa peau bronzée.

– Je l'ai rencontré trois fois à Suva, avoua-t-il de mauvaise grâce, et je ne savais même pas qu'il était mort...

Son regard fuyait Malko et celui-ci sut Instantanément qu'il mentait.

– Vous ne vous souvenez pas de quelque chose qui pourrait m'aider ? insista-t-il.

Kim enfonça la lame de la machette si violemment dans une souche qu'elle resta coincée.

— Je vous dis que je ne sais rien, cracha l'Américain. Foutez-moi la paix avec cette histoire.

Les yeux dorés de Malko étaient en train de virer au vert. Cet amoureux de la paix lui portait sur les nerfs.

– En tout cas, dit-il doucement Lena Mar devait savoir quelque chose, car on l'a tuée avant que je ne puisse lui parler.

– Lena Mar, répéta à voix basse, le barbu. Elle a...

Ses yeux très bleus s'étaient voilés. Il baissa la tête, interrompant sa phrase.

Un oiseau du paradis voleta près d'eux.

Soudain, Malko eut l'impression de recevoir le Krakatoa sur la tête. Le barbu avait sauté sur lui. Il sentit les doigts énormes se refermer autour de sa gorge. Kim Maclean le souleva du sol sans effort et l'appuya brutalement contre un arbre.

– Ecoute bien, salaud, gronda-t-il, les lèvres à quelques centimètres du visage de Malko. Si tu me parles encore une fois de cette histoire, je t'écrase la tête sur une fourmilière. Tu vas foutre le camp aussi vite que possible et dire à tes petits copains que je flinguerai à vue le premier qui viendra m'emmerder...

L'amour de la paix poussé à ce point est admirable. De grosses larmes jaillirent des yeux de Malko et il émit un son étranglé. D'un air dégoûté, le barbu le lâcha et s'éloigna en balançant sa machette d'un air qui aurait fait faire un détour à King-Kong...

Malko massa sa gorge endolorie, en cherchant à retrouver ses esprits. La dialectique de Kim était un peu brutale. Lentement, il revint vers le centre du village, cherchant comment il pourrait sortir de l'impasse. Quel rôle jouait Kim Maclean ? À moins de le sortir de Western Samoa, il serait impossible de l'interroger sérieusement.

Absorbé dans ses pensées, il buta presque dans Robert Blake. Le jeune missionnaire mormon était tout excité.

– Le chef du village a décidé de donner une fête en votre honneur, annonça-t-il. Il y aura des danses et un repas spécial. Ensuite, nous coucherons là. Votre ami était content de vous voir ?

– Ravi, assura Malko.

Un peu plus, il l'aurait étranglé de joie...

Déchaîné, Robert Blake, toujours avec sa cravate, dansait sur place entre deux énormes Samoennes qui l'avaient pris en sandwich. Uniquement vêtues d'un pagne, la poitrine nue, elles prenaient un plaisir sadique à se frotter au jeune missionnaire. À chaque frottement c'est une année d'indulgence plénière qui partait en fumée. Excités par la bière, les Samoens riaient aux éclats. Débaucher les Mormons les amusait particulièrement.

Les doigts dégoulinants de graisse, Malko participait en apparence à l'allégresse générale. On mangeait son mouton avec les mains, arrosé de bière en boîte. Le festin se tenait sur une aire dégagée près de la case du chef. Trois Samoens tapant sur des calebasses vides assuraient un fond musical. Ça et là, des torches plantées directement dans le sol dispensaient une lueur fugitive et dansante.

Assis à l'écart, Kim Maclean, l'air sombre, mangeait sans adresser la parole à personne. De temps en temps, il jetait des regards furieux à Malko ; Il avait rembarré les Samoennes qui l'avaient invité à danser. Leurs évolutions tenaient de la bourrée, du *square dance* et du tango...

Soudain, une jeune fille aux cheveux crépus s'accroupit devant Malko et lui sourit. Elle ne devait pas avoir plus de vingt ans et ses traits épais étaient assez réguliers. Au lieu du pagne traditionnel, elle portait une sorte de tunique en filet de pêcheur, ne dissimulant Pas grand-chose de son corps, d'un effet érotique assez extraordinaire. Les larges pointes marron de ses seins saillaient hors de son étrange tunique, et la toison de son ventre formait une tache plus sombre. Les yeux d'Olivier, le jeune mormon, jaillirent hors de leurs orbites. D'une voix étranglée, il souffla à Malko :

– Elle veut danser avec vous,

Il sembla à Malko qu'il y avait moins de sainteté dans sa voix que de coutume. Déjà la Samoenne le tirait sur la piste de terre battue. Elle héla une autre fille, et, à deux, elles prirent Malko en sandwich. Sans l'odeur, cela n'aurait pas été désagréable.

Avec la charmante impudeur d'une guenon, la Samoenne se frottait contre Malko, avec de grands éclats de rire. Les Mormons avaient encore du pain sur la planche. À son tour, Olivier Franck se fit entraîner sur la piste. La fête battait son plein.

Tout à coup, Malko ne vit plus Kim Maclean. Il abandonna ses danseuses et s'éloigna discrètement, comme pris d'un besoin pressant.

Dans l'obscurité, il lui fallut près de dix minutes pour retrouver la case de l'homme du Peace Corps. Une lampe à acétylène brûlait sur le porche. Malko s'arrêta derrière un arbre et regarda. Kim allait et venait à l'intérieur. Il sortit sur le pas de la porte et écouta. Malko retint son souffle. Presque aussitôt, il éteignit la lampe. Grâce à la clarté de la lune, Malko suivit sa haute silhouette entre les arbres.

Après une hésitation, il lui emboîta le pas. Sans raison précise. Mais tout l'intriguait chez le jeune Américain. La rumeur de la fête couvrait le bruit qu'il pouvait faire en se déplaçant maladroitement. Kim tournait autour du village.

Il bifurqua et s'enfonça dans la jungle, vers la cascade. Malko, tout à coup, le perdit. Le jeune Américain avait été avalé par la végétation, près d'un énorme baobab. Un peu hésitant Malko reprit sa marche en avant. Il écartait une fougère de trois mètres de haut quand une voix sarcastique le fit sursauter :

– Alors, on est perdu ?

D'abord, Il ne distingua pas la silhouette de Kim, noyée dans la végétation. Puis les rayons de la lune jouèrent sur un objet brillant. Il

y eut le claquement sec d'une culasse et Kim jeta, d'une voix haineuse cette fois :

– Je vous avais bien dit de me foutre la paix, non ?

1. Tu parles !

CHAPITRE XI

Malko crut qu'il allait tirer.

Kim Maclean était fou. Pourtant, s'il l'abattait sur place, on entendrait le coup de feu au village. Comme si le jeune Américain avait deviné sa pensée, il ordonna à Malko :

– Marchez Jusqu'à la cascade. Et ne faites pas le con. Je suis derrière vous.

C'était bien combiné. Arrivé au bord de la cascade, il assommerait Malko d'un coup de crosse et le pousserait dans l'eau bouillonnante... Cela ferait un accident de plus dans l'histoire Thomas Rose, l'autopsie n'étant pas encore entrée dans les mœurs de Western Samoa...

Lentement, Malko recula dans la direction opposée. Sa seule chance était de ne pas s'éloigner du village. Dans l'obscurité, Kim gronda :

– Pas par là, sinon je vous ouvre la gueule à coups de crosse et je vous traîne par les pieds jusqu'à une fourmilière...

Il semblait décidément avoir un faible pour les fourmis. Malko se mit en marche lentement. Les bruits de la fête couvriraient ses cris, et l'autre avait dix fois le temps de l'assommer. Ce qui agaçait le plus Malko c'est de ne pas comprendre l'attitude du jeune Américain. Jamais il n'aurait pu penser qu'il avait partie liée avec les assassins de Thomas Rose. Kim se rapprocha de Malko. Dans l'éclaircie, celui-ci vit luire le long canon d'une carabine. Kim la tenait dans le creux de son bras, toujours torse nu...

– C'est vous qui avez tué Thomas Rose ? demanda Malko.

– Ta gueule, avance.

Menaçant, Kim leva la carabine.

Au même moment, il y eut un froissement de branches, suivi d'un chuchotis de voix. Deux silhouettes surgirent de la végétation, presque entre les deux hommes. À cause de la pénombre, il fallut plusieurs secondes à Malko pour reconnaître Robert Blake, le jeune missionnaire, et la fille vêtue de filet !

Le jeune mormon sembla frappé par la foudre, en voyant Malko. Il se serait trouvé nez à nez avec son Créateur qu'il n'aurait pas été plus troublé. Honte suprême, il n'avait plus sa cravate. La fille gloussa de joie.

– Je... Je... fit le mormon.

Abomination de la désolation. Le triomphe de la chair sur l'esprit. Malko décida de faire deux bonnes actions d'un coup. Avec un gracieux sourire, il prit la Samoenne par la main et dit au mormon :

– C'est gentil de me l'avoir amenée jusqu'ici.

Déjà, il l'entraînait sur le sentier, jamais Kim n'oserait tirer devant le missionnaire et la jeune Samoenne.

Effectivement, il ne réagit pas. Revenu de sa surprise, Robert Blake se gratta la gorge et demanda pour garder une contenance :

– Vous chassiez ?

– Ouais... répliqua Kim d'un air absent.

Il tourna le dos et s'enfonça dans l'obscurité, laissant le mormon complètement abasourdi et mort de confusion. Si l'incident arrivait aux oreilles du Révérend Bames, il était déshonoré. Le soulagement d'avoir évité le péché de chair était quand même un peu gâché par un coupable regret.

Ce n'est pas à Salt Lake City qu'on rencontrait des filles habillées d'un filet de pêcheur...

Malko se laissait guider par la Samoenne. Elle le mena jusqu'à une case et lui fit signe d'entrer. Deux des panneaux amovibles étaient déjà rabattus et deux couples dormaient sur des hamacs. Sans la moindre gêne elle fit passer par-dessus la tête son étrange costume, s'étendit sur le troisième hamac et sourit à Malko.

Avec un corps plein et sain, ses hanches larges, c'était l'image même des Samoennes, fornicatrices et sans complexes. Malko se déshabilla. Il y eut un craquement dans la pénombre. Sur un coude, une des filles des hamacs le contemplait avec Intérêt. Encore une famille où les mormons n'avaient pas réussi. La Samoenne qui avait amené Malko, trouvant sans doute qu'il ne montrait pas assez d'empressement, se releva et vint le chercher. Gentiment, elle frotta son visage contre le sien sans l'embrasser, puis le prit à pleines mains et l'introduisit en elle, sans plus de façon.

La tête rejetée en arrière, elle poussait de petits halètements, puis cria, sans aucune retenue, avant d'éclater de rire. Bien entendu, tous les habitants de la case étaient réveillés et regardaient, commentant avec bonne humeur les performances de Malko.

La Samoenne, dont il ignorait le nom, alla touiller dans un coin de la case et ramena une boîte de bière qu'elle ouvrit d'un coup de machette.

Malko but avec avidité. Quelques minutes plus tôt il était quasiment mort. Jamais Kim ne s'attaquerait à une famille samoenne, et il était en sécurité.

Par gestes, la Samoenne lui offrit le hamac encore libre.

Puis, elle s'allongea par terre après avoir fini la bière.

La case de Kim était vide. Pourtant le soleil n'était pas levé depuis plus de dix minutes. Des lueurs mauves flottaient encore entre les nuages éternellement présents.

Malko inspecta rapidement l'intérieur. La carabine ne se trouvait pas dans la case. Il se demanda si le jeune Américain avait l'habitude de se lever si tôt. Après l'incident de la veille, il y avait beaucoup de chances pour qu'il se soit enfui.

En revenant vers le centre du village, il se heurta à Oliver Franck. Le jeune missionnaire avait déjà sa cravate.

– Avez-vous vu Kim Maclean ? demanda Malko.

– Oui, bien sûr. Il est parti à pied tout à l'heure par là.

Le missionnaire désignait le sentier où ils avaient garé le Toyota. Sang aucune arrière-pensée. Soudain, un ronflement de moteur parvint de la route en contrebas. Malko réalisa immédiatement.

— C'est Kim ! Il file avec le Toyota.

Oliver Franck le regarda comme s'il avait perdu la raison.

– Kim ! Mais pourquoi ? Où va-t-il ?

Malko dévalait déjà le sentier. À travers les arbres, il aperçut la tache bleue du Toyota qui s'éloignait, et jura. Médusé, le jeune missionnaire le rejoignit.

Il en avait les larmes aux yeux.

– Mon Dieu ! qu'est-ce que je vais dire au Révérend Barnes ? C'est le

meilleur truck de la Mission !

– Vous le retrouverez, affirma Malko. Est-ce qu'il y a un véhicule quelconque dans les environs ?

— Je crois qu'ils ont une vieille Jeep au village, mais, mon Dieu, pourquoi a-t-il fait ça ?

– Parce qu'il a voulu m'assassiner hier soir, coupa Malko. Allez emprunter cette Jeep, si vous voulez revoir votre Toyota.

Oliver Franck s'enfuit en faisant des signes de croix. C'était trop.

Vingt minutes plus tard, Malko et les deux mormons roulaient dans ce qui avait été une Jeep. Il ne restait pratiquement que les roues et le moteur. Dévorée par la rouille, la carrosserie avait été remplacée par un assemblage de bois rudimentaire. Entre deux cahots, les deux missionnaires jetaient des regards anxieux à Malko. Toute l'histoire les dépassait. Il tenta en vain d'apprendre quelque chose d'intéressant sur Maclean. Depuis qu'il était dans l'île, le jeune Américain s'était conduit normalement. Lorsque Malko mentionna la tentative de meurtre de la veille, il y eut un silence pesant. Les deux jeunes gens grillaient d'envie de lui demander qui il était vraiment. Aussi, prit-il les devants.

— Je travaille pour la CIA, lâcha-t-il devant leurs mines intriguées. Et Kim Maclean est mêlé à une histoire très grave. Je ne peux pas vous en dire plus.

Les deux missionnaires baissèrent pudiquement les yeux comme s'il avait évoqué le diable. La violence était contraire au catéchisme mormon et Malko se concentra sur la conduite. Si on peut appeler conduite le fait de diriger vaguement un véhicule sans frein et sans ressorts sur l'ébauche d'une piste.

Le Toyota n'était pas en vue. En dépit de sa puissance, il ne pouvait pas rouler beaucoup plus vite qu'eux en raison du mauvais état de la piste.

La Jeep s'engagea dans un village. Plusieurs femmes étaient accroupies au bord de la route.

Malko arrêta la jeep et un des mormons se renseigna en samoan. Elles avaient vu le Toyota.

– Il est passé il y a moins de cinq minutes. Seul.

– C'est la seule piste ? oui.

Dans un hurlement de pignons martyrisés, ils repartirent.

Le Toyota bleu avait piqué du nez dans les hautes herbes du fossé. Robert Blake poussa un gémissement d'horreur. Malko courait déjà vers le véhicule. La portière de gauche était ouverte. Le truck n'avait pas capoté. Kim Maclean l'avait seulement stoppé brutalement. La clé de contact était au tableau Malko appuya sur le démarreur. Le moteur partit immédiatement. Le réservoir d'essence contenait encore dix gallons.

Donc, l'Américain s'était arrêté de son plein gré.

Les deux jeunes mormons tournaient autour du Toyota comme si c'était une apparition Au Seigneur, avec des gloussements de joie. Leur problème était résolu et ceux de Malko commençaient.

– Où Maclean peut-il aller à pied d'ici ? demanda-t-il

Les deux mormons regardèrent autour d'eux. Ils étaient en pleine jungle, au pied d'une colline de mille cinq cents pieds environ, couverte de végétation.

Robert Blake secoua la tête.

– Je ne comprends pas. Aucune piste ne descend vers Apia. Il y a seulement celle qui conduit à la tombe de Robert Stevenson, l'écrivain, là à gauche.

Il désigna à Malko une trouée dans le mur vert à quelques mètres du Toyota. Partout ailleurs la jungle formait un mur impénétrable.

Malko n'hésita pas. Kim Maclean ne pouvait avoir été que là.

– Attendez-moi ici, ordonna-t-il. Il est fou, je crois, et il, est armé. Si je ne suis pas revenu dans deux heures, allez chercher du secours à la Mission.

Il aurait au moins un enterrement religieux... Aussitôt, il s'enfonça dans le sentier. Médusés, les deux mormons continuaient à adorer silencieusement leur Toyota. Ils n'avaient jamais eu une brillante opinion du Peace Corps, mais quand même...

D'abord, Malko avança facilement. Abrité du soleil par la verdure, il ne souffrait pas de la chaleur.

Le sentier montait en lacet au flanc de la colline. On n'entendait que le bruissement des insectes. Malko s'arrêta une seconde et écouta. Même si l'Américain n'avait pas beaucoup d'avance, il se déplaçait

silencieusement habitué à la Jungle. Malko ne voulut pas penser qu'un fusil l'attendait peut-être plus haut et que la balle qui devait le tuer était dans le canon.

Insensiblement la sueur commença à couler dans ses yeux et il ôta sa chemise. Tantôt le sentier était presque horizontal, tantôt il grimpait brutalement et Malko devait s'accrocher aux racines pour progresser.

Son cœur commençait à taper dans sa cage thoracique, des mouches lumineuses passaient devant ses yeux. Insidieusement, la fatigue s'insinuait en lui. Il eut à traverser un espace découvert et crut qu'il allait hurler sous la morsure brutale du soleil. Les rayons tombaient à la verticale comme du plomb fondu. L'air chaud et humide l'étouffait. Son pied glissa et il faillit dégringoler le long de la pente. Accroché à une branche, il reprit son souffle.

Des bourdonnements furieux remplissaient ses oreilles, il n'arrivait plus à respirer. Mais il savait que, s'il s'arrêtait, il ne pourrait pas repartir. Cette course solitaire, avec cette chaleur démoniaque dans une jungle hostile et cette montée épuisante, devenait soudainement une épreuve presque insurmontable.

Plus il avançait vers le sommet de la colline, plus la végétation s'éclaircissait. Par moments, il dut progresser à quatre pattes, comme un animal, tant la pente était raide. Ses anciennes blessures l'élançaient, ses lèvres et ses yeux le brûlaient. Son cerveau s'était vidé de toutes ses pensées sauf une : continuer à grimper.

Un gros papillon jaune vint voler autour de lui. Il jeta sa chemise, trempée de sueur, après s'être essuyé le visage avec.

Il s'effondra au pied d'un arbuste rabougri. Le sentier faisait un coude et on dominait l'île. La Jungle verdoyante s'étalait à perte de vue, se terminant par les rochers noirâtres et l'écume du Pacifique. À crier de beauté. Mais, étendu sur le dos, Malko se demanda si son cœur n'allait pas éclater dans sa poitrine. Amèrement il pensa aux innombrables hélicoptères dont disposait la CIA. Mais il était au bout du monde, dans la jungle de Western Samoa, la seule République indépendante du Pacifique-Sud...

Il repartit expirant bruyamment à chaque pas pour vider ses poumons de l'air brûlant. Il franchit le coude et se trouva devant un espace découvert. Sa respiration s'arrêta.

Kim Maclean était à cinquante mètres au-dessus de lui, accroché à la pente abrupte comme une araignée, un sac sur le dos et sa carabine en bandoulière. Il avançait presque aussi lentement que Malko.

Soudain son pied glissa et il tomba sur le côté. Malko entra dans son champ de vision. Kim cria une injure.

Kim Maclean avait grimpé dix fois cette colline, mais sans hâte et sans être chargé. Les courroies de son sac s'enfonçaient dans sa chair, et sans sa force exceptionnelle il serait déjà tombé. Sa barbe trempée de sueur avait une odeur aigre, sa bouche était pleine de poussière mais il avançait vers le sommet, vers la tombe de Louis Stevenson, le premier Blanc à avoir découvert Western Samoa deux siècles plus tôt. Sa fatigue lui avait complètement fait oublier Malko quand Il le vit, en contrebas.

Étendu sur le dos, Kim fit à grand-peine, glisser la courroie de la carabine de son épaule. Le métal était brûlant et il dut s'y reprendre à deux fois pour glisser le chargeur dans éon logement Il appuya la crosse contre le sol pour armer la culasse, d'une seule main.

Une balle monta dans le canon. Kim eut un sourire venimeux. À cette distance c'était une plaisanterie de toucher un homme immobile.

Se relevant sur un coude, il ajusta Malko et jura de déception. Le cran de mire dansait un ballet ironique : ses mains tremblaient. Il aurait fallu qu'il s'arrête au moins un quart d'heure. Cherchant à aligner le cran de mire et le guidon, il ne trouva que des mouches lumineuses et fugitives, des vibrations de l'air trop chaud.

Avec un grognement de rage, Kim, renonçant à viser, coinça la carabine contre sa hanche, le canon pointé dans la direction de Malko, et appuya sur la détente, huit fois de suite. À travers la sueur qui coulait dans ses yeux, il vit les Jets de poussière jaillir, loin devant. Il espérait qu'une des balles au moins toucherait Malko. Les chocs secs de l'arme contre sa hanche le remplissaient de joie. Il aurait aimé écraser la tête de ce salaud de flic à coups de crosse !

En plein soleil, la température dépassait 50°. Soudain Kim eut soif, atrocement soif. Il n'avait même pas une gourde. La poussière desséchait sa bouche. Il fallait repartir.

Au moment où Kim se remettait sur le ventre, il vit bouger Malko. Lui aussi repartait, en suivant une dépression qui le protégeait en partie de la carabine. Kim voulut jurer, mais aucun son ne passa ses lèvres. La seule idée de rester trois minutes de plus immobile au soleil pour prendre un autre chargeur et le tirer le terrifiait. Gardant la carabine vide à la main, il se remit à ramper. Arrivé au sommet il

tuerait son poursuivant tranquillement.

Malko n'avait même pas peur. Il ne voyait plus qu'une chose : le bouquet de verdure surmontant le sommet de la colline. Là, il aurait de l'ombre.

Cherchant à se confondre avec le sol il attendit la balle qui allait le tuer. Il n'avait même plus assez d'énergie pour se laisser glisser en arrière, vers l'abri des arbres. Il y eut une série de claquements secs. Deux fois la poussière jaillit à un mètre de sa tête et le silence retomba. Il n'était même pas blessé.

Malko comprit que Kim était aussi épuisé que lui. Il vit le jeune Américain reprendre sa reptation vers le sommet sans plus s'occuper de lui et il en fit autant. Il avait l'impression de se trouver sur une planète inconnue où son corps eût pesé cinq cents kilos.

Maintenant, lui aussi rampait. Mais, au moins, il n'avait ni carabine, ni sac.

Il ne sut jamais comment il avait pu franchir les derniers mètres. Il ne pensait même plus à Kim Maclean, comptait ses ridicules sauts en avant. Tous les dix mètres il était obligé de s'arrêter pour ne pas se trouver mal. Des élancements féroces transperçaient ses poumons, son foie, son cœur.

Vingt fois il fut tenté d'abandonner, de se laisser rouler jusqu'en bas. Mais quelques générations de seigneurs lui avaient légué une énergie Indomptable qui surgissait dans les difficultés. Pouce par pouce, il continuait vers le sommet de la colline, vers le secret de Kim Maclean.

Kim pleurait d'épuisement quand Il saisit une liane pour se hisser sur le petit promontoire. Il jeta la carabine devant lui pour utiliser ses deux mains. La fraîcheur de l'herbe grasse le fit grogner de Joie et il se roula avec volupté, fermant les yeux, tentant de reprendre son souffle.

Le monument de pierre signalant la tombe de Robert Stevenson se dressait à deux mètres de lui. Le site était incroyablement beau : on dominait toute l'île. L'écrivain avait demandé à être enterré sur son lieu favori de promenade. Mais Kim était loin de toute cette beauté. À quatre pattes il se dirigea vers la tombe, quittant l'ombre. Le contact du soleil sur sa nuque douloureuse était un supplice mais bientôt ses mains s'accrochèrent à la pierre grise.

Il restait à Malko quinze mètres à parcourir, un espace presque à pic de terre meuble où ses mains s'enfonçaient jusqu'au poignet. Il n'était

plus qu'un bloc de douleur.

Kim avait disparu depuis cinq bonnes minutes sur le promontoire.

Soudain, la silhouette de l'Américain surgit du bosquet au sommet de la colline. Il regarda Malko, cria quelque chose et disparut. Malko n'avait aucune protection et même épuisé au point de ne pouvoir viser, Kim ne pouvait le rater avec une arme automatique. Fataliste, Malko ne voulut. Pas penser à la mort. S'il devait finir au flanc de cette colline du bout du monde, eh bien tant pis. Poussé à l'extrême, l'épuisement supprime l'instinct de conservation.

Mais aucun coup de feu ne retentit.

Malko poursuivait sa reptation désespérée. Il lui fallut encore cinq bonnes minutes pour parvenir à une surface herbeuse et horizontale où Il demeura immobile, insouciant de ce qu'il pouvait risquer.

Il fut secoué de sa torpeur par le chatouillis immonde d'un mille-pattes géant qui marchait sur son épaule nue. Malko sursauta, faisant tomber l'insecte, et regarda autour de lui.

L'espace dégagé autour de la tombe de Stevenson était vide. Kim avait disparu. À quatre pattes, Il s'approcha du monument : le dessus de la pierre tombale avait été déplacé et bâillait encore, comme si on avait profané la tombe. Il parvint à se redresser et s'appuya à la pierre grise et rugueuse.

La carabine de Kim était par terre, le canon tordu. L'Américain avait dû s'en servir pour faire glisser le couvercle de pierre. Voilà pourquoi il n'avait plus tiré sur Malko. Celui-ci inspecta la cavité. On apercevait au fond le cercueil de bois de fer de l'écrivain et c'était tout. Kim avait caché quelque chose dans le tombeau et l'avait repris.

Malko était trop fatigué pour se demander de quoi il s'agissait. Il se traîna à l'ombre et s'allongea sur le dos. Pour tromper sa soif, il essaya de mâchonner de l'herbe qui se révéla amère. Kim était redescendu par l'autre versant de la colline, beaucoup plus boisé. Malko se sentait incapable de le poursuivre. Sans même s'en rendre compte, il perdit connaissance.

Les menottes gênaient Malko pour amortir les cahots. La banquette de bois du panier à salade samoen, un simple Dodge 4x4 militaire, achevait de lui briser les reins. Les autorités de Western Samoa n'avaient pas perdu de temps pour l'expulser. Il ne s'était pas écoulé plus de six heures entre le moment où les deux missionnaires mormons l'avaient découvert inanimé près de la tombe de Stevenson

et l'irruption de la police. Il avait dû affronter, à la Mission mormone, la crise d'hystérie du fonctionnaire samoen qui avait signé son premier arrêté d'expulsion. Inquiet sur son état physique le mormon avait prévenu l'hôpital d'Apia...

Devant l'air consterné du Révérend Barnes, Malko avait fait l'impossible pour dégager la responsabilité des mormons, vis-à-vis des Samoens. En jurant sur l'honneur que son hôte ignorait absolument qu'il était en situation Irrégulière.

– Un espion n'a pas d'honneur, avait tranché sèchement le Samoen avant de le pousser dans le panier à salade.

Encore heureux qu'on ne l'envoie pas à la prison d'Apia.

Malko n'avait pas résisté. À quoi bon aggraver les choses ? Quant au sergent Tutuila, il avait été fusillé ou renvoyé dans la jungle, mais Malko n'avait pas été confronté avec lui.

Il était d'ailleurs tellement épuisé par son ascension que ces ultimes avatars l'avaient peu touché. Le retour dans le Toyota avait été un supplice, entre la chaleur et les cahots qui retentissaient dans ses muscles douloureux. Heureusement, il y avait eu une brusque averse tropicale, et Malko s'était laissé tremper tout habillé pour absorber un peu de fraîcheur.

Le panier à salade avançait à une allure désespérément lente. Malko aurait eu le temps de compter les innombrables églises, mais sa pensée retournait sans cesse au sommet de la colline de Robert Stevenson. Qu'avait caché Kim Maclean dans le tombeau et pourquoi avait-il eu une conduite aussi bizarre et hostile ? Seul un heureux concours de circonstances avait sauvé la vie de Malko.

Cette nouvelle énigme s'ajoutait aux mystères de Viti Levu. Pourquoi des Hindous pacifistes déclenchaient-ils cet enchaînement de meurtres ?

Autant de questions sans réponse... Maintenant, Kim Maclean se cachait dans la jungle de Western Samoa. Pour le récupérer officiellement cela prendrait des mois si on y, arrivait. Il pouvait tenir le coup indéfiniment, protégé par la neutralité bienveillante des autorités samoennes.

Malko leva les yeux Ils arrivaient à l'aéroport. Le DC-3 était là.

Les deux militaires, armés de vieux Springfield, accompagnèrent Malko jusqu'au bâtiment en tôle ondulée. Toujours avec les menottes. Il y eut un long conciliabule avec le responsable de « l'aéroport ». Quatre autres Blancs attendaient déjà. Ils regardèrent Malko

curieusement. Entre les menottes et son air fourbu, il n'inspirait pas particulièrement confiance...

Il regarda sa montre. Quatre heures, et l'avion était à six heures et demie. Encore quatre-vingt-dix minutes à souffrir...

Soudain, le policier en civil du, bureau des passeports vint droit sur lui et dit quelque chose en samoen à ses gardiens. L'un d'entre eux sortit la clé des menottes et délivra Malko.

– Nous partons immédiatement, annonça le civil. Embarquez...

– Vous avez avancé l'avion pour moi ? demanda Malko. C'est une délicate attention...

L'autre ne saisit pas l'ironie.

– Oh ! ce n'est pas pour vous, fit-il. Mais tous les passagers de la liste sont là. Ce n'est pas la peine d'attendre...

C'est la première fois que Malko voyait un avion de ligne régulière partir avec une heure d'avance. En général, c'était plutôt le contraire... Mais il ne se fit pas prier. Dans une demi-heure, il serait à Pago-Pago.

Le policier lui tendit un document au moment où il montait dans le DC-3: un arrêté d'expulsion permanent. Il ne pourrait plus jamais remettre les pieds à Western Samoa.

Il n'éprouva de regret qu'en survolant l'île à basse altitude. Le paysage était superbe et il comprenait pourquoi Robert Stevenson était venu vivre Ici, deux cents ans plus tôt. À l'époque, le Peace Corps n'existait pas encore...

Mais l'enquête de Malko était loin d'être terminée. Il ignorait plus que jamais pourquoi on avait tué Thomas Rose.

Il ne jugea pas utile de rassurer ses compagnons de voyage sur sa véritable personnalité. Ils le prenaient sûrement pour une abominable canaille... La honte de la race blanche dans cette petite île paradisiaque.

Vingt-cinq minutes plus tard, la rade de Pago-Pago apparut sous les ailes du DC-3.

En se penchant sur le hublot, il vit la Dodge dorée de David Radcliff rouler à la rencontre de l'avion, comme quinze jours plus tôt.

Il descendit le premier. Et éprouva un choc au cœur agréable. Deux

hommes à la silhouette massive encadraient le chef de la CIA de Pago-Pago : Chris Jones et Milton Brabeck, ses « gorilles » favoris qui l'avaient déjà accompagné dans de nombreuses missions. Pas futés, futés, mais doués d'une puissance de feu considérable. C'était la preuve que la CIA commençait à s'impatisser. À la division des plans, on admettait tout sauf l'échec...

Chris Jones s'avança vers lui et tenta de réduire sa main droite en bouillie pour les chats.

– Alors, vous étiez chez les sauvages ?

Il faut dire qu'il considérait comme sauvage tout ce qui dépassait les limites du Kansas. Mais cette fois, il n'avait pas entièrement tort.

CHAPITRE XII

– Les, Samoens ont failli nous déclarer la guerre à cause de vous, j’ai une pile de télégrammes haute comme une montagne, fit perfidement David Radcliff.

– Ça en ferait au moins une qu’on aurait gagnée, remarqua Chris Jones, à qui le Vietnam restait en travers de la gorge.

Malko raconta son étrange aventure avec Kim Maclean. Le patron de la CIA de Pago-Pago n’en croyait pas ses oreilles.

— Mais c’est un type complètement inoffensif, ce Maclean, protesta-t-il. À son passage Ici, il m’avait tenu de grands discours sur la paix et la vie saine des îles.

– Eh bien, il m’a proposé une mort saine... Et il ne semble pas tellement épris de paix. Du moins pour les autres.

L’Américain haussa les épaules, fataliste :

– Encore un dingue d’idéliste. Dans trois mois, il viendra me demander en pleurant un billet de retour pour le Kansas. Tous les mêmes...

Malko n’en était pas si sûr... Il commençait à se faire une idée différente de l’affaire Thomas Rose, après son expédition à Western Samoa. Quelque chose le tracassait plus que tout : qui avait prévenu de son départ sur le *Tofua* ?

Ses poignets étaient encore douloureux et il se sentait épuisé. Le hall de l’Intercontinental le fit frissonner. Les gorilles contemplèrent le bar hawaïen, pleins de méfiance.

– Est-ce qu’ils servent du whisky, ici ?

– Rassurez-vous, dit Malko. Ils ont de l’excellent J and B qui n’est pas préparé par le sorcier de la tribu...

– Qu’est-ce qu’on fait ? demanda Milton Brabeck.

— On dort, dit Malko. Sinon, vous serez obligé de me porter. Si vous n’avez rien à faire, vous pouvez graisser vos gros pistolets ou

faire le tour de l'île. Si vous rencontrez des Coréens, né sautez pas sur eux. Ce sont des *Sud*-Coréens...

– Comment reconnaît-on un Sud-Coréen d'un Nord-Coréen ? demanda finement Chris Jones.

– Le Nord-Coréen vous poignarde dans le dos, fit Milton.

Sur cet échange hautement Intellectuel, Malko les quitta et alla s'effondrer dans sa chambre. Avant de partir pour les Fidji il faudrait qu'il se rachète quelques chemises. Heureusement qu'il avait laissé la plus grosse partie de ses bagages à, Pago-Pago, avant de partir à Western Samoa. Sinon, il en serait réduit à se promener en chemise hawaïenne.

Abomination de la désolation.

Il tomba endormi avant même d'avoir touché son lit.

Chris Jones pouffa de rire devant le policier fidjien en Jupe rouge crénelée en pointe s'arrêtant à mi-mollets, qui tamponnait les passeports avec un sérieux imperturbable.

– Les Grecs aussi s'habillaient de cette façon, il y a deux mille ans, remarqua doctement Malko, et ce n'étaient pas des sauvages.

— Sûr, fit le gorille, mais les Grecs n'étaient pas noirs comme du charbon. On est encore dans un bled où il vaut mieux pas boire Peau du robinet.

– Y a même pas de robinets, remarqua Milton, mezza voce.

Le jet de la Panam s'était arrêté à côté d'un DC-8 de l'UTA qui arrivait de Nouméa et d'Europe. Une longue file de touristes regardait avec curiosité les Fidjiens en jupe.

Malko et les gorilles n'avaient pas le temps de s'attarder. Le DC-3 des *Fidjian Airlines* pour Suva partait une demi-heure plus tard. Nandi n'était qu'une plaque tournante pour les vols internationaux. Personne ne savait d'ailleurs pourquoi l'aéroport et la capitale se trouvaient séparés par toute la longueur de l'île. Mystère de la colonisation...

Une heure plus tard, Dan Lohan accueillit Malko au minuscule aéroport de Suva, tout en haut de la ville. Il regarda avec méfiance les deux gorilles. Avec leurs costumes de dacron presque blancs, leurs feutres assortis et leurs yeux gris bleu sans expression, ils auraient porté sur le dos un écriteau « flic » qu'ils n'auraient pas été plus discrets. Malko les présenta comme ses « collaborateurs »...

La poignée de main de Dan Lohan fut quand même particulièrement

molle. Il ne se faisait aucune illusion.

Et encore il ignorait que Chris Jones trimballait en permanence un 38 « spécial », un 45 magnum et un petit Beretta court juste en cas de malheur.

– Alors, demanda-t-il. Vous avez du nouveau ?

– De nouveaux cadavres, oui, fit Malko, comme ils prenaient place dans la Chevrolet du consulat

Jusqu'au Travelodge, Malko lui conta ses mésaventures. L'Américain était sincèrement atterré.

– Je ne comprends pas, fit-il. Qui a pu savoir que vous partiez sur le *Tofua* ?

Malko l'interrompit. Il aurait bien aimé répondre à cette question. Et commençait à avoir une très vague Idée.

– En tout cas, plus que jamais votre ami Harilal Parmeshwar est notre seule chance. Faites-lui savoir que je suis revenu et que je veux le voir. Souvenez-vous qu'il m'a promis son aide.

– Vous êtes Invités à dîner ce soir au Yacht-club, annonça Dan Lohan dans un louable effort Pour détendre l'atmosphère. J'essaierai de vous trouver des cavalières, promit-Il aux gorilles.

Malko retrouva avec plaisir la réceptionniste fidjienne du Travelodge. Décidément le Grand-Pacifique-Hotel était trop folklorique. Avant d'entrer dans sa chambre, il prévint Chris et Milton :

– Si vous entendez des tam-tams, ne tirez pas tout de suite. Cela veut seulement dire qu'il est six heures... Rendez-vous dans le hall à six heures et demie.

Grace Lohan était ravissante dans une sorte de sari pourpre. Ses cheveux sagement tirés en arrière mettaient en valeur ses traits fins et distingués et, accentuaient encore son air hautain. Elle parut ravie du baisemain de Malko, le prit par le bras et entreprit de lui énumérer le nom de tous les gens présents. Un vrai bottin mondain. L'enfilade des réceptions du Yacht-Club grouillait d'invités. Tout Suva était là.

Tout en se laissant traîner à travers la pièce, Malko observait discrètement sa voisine.

Difficile de lui donner un âge. Son corps élancé s'accordait mal avec les deux rides qui encadraient sa bouche, d'où ne sortaient que des banalités.

Grace Lohan se réfugiait derrière des propos mondains et superficiels et rien de son âme ne transparaissait à travers ses yeux bleus candides. Sentant le regard de Malko, elle demanda :

– Avez-vous fait bon voyage à Western Samoa ?

– Moins bon que je ne l'aurais souhaité, répliqua Malko, plein de diplomatie

Il avait l'impression que Grace était attirée par lui, cherchait à capter son attention d'une façon détournée. Pourtant sa vie sexuelle semblait tendre vers le zéro absolu. Bien qu'avec ce genre de femme on ne puisse rien affirmer. Son regard froid et poli se posait sur les hommes sans manifester le moindre intérêt. Malko, intrigué, voulut approfondir.

Son verre de Passion fruit à, la main, il entraîna Grace de l'autre sur la terrasse du Yacht-Club, donnant sur la rade de Suva.

— Vous ne vous ennuyez pas dans cette île déserte ? On doit étouffer à la longue, ici.

Elle se récria immédiatement, plus mondaine que jamais :

– Pas du tout ! C'est plein de choses passionnantes. La jungle est magnifique, nous recevons beaucoup.

Malko pensa soudain qu'en tant que femme, elle avait peut-être remarqué des choses qui auraient échappé à Dan Lohan.

— Avez-vous beaucoup de contacts avec les Hindous ?

Elle hésita imperceptiblement avant de répondre :

– Oh ! non. Malheureusement. Ce sont des gens si merveilleux, spiritualistes, sages, détachés des contingences matérielles, si enrichissants ! Mais Ils ne se mélangent pas aux Blancs. Ou très peu.

Malko écoutait ce panégyrique, un peu perplexe.

– En fait de spiritualisme, dit-il, volontairement agressif, il n'y a qu'à regarder les temples hindouistes pour s'apercevoir que leur spiritualisme débouche assez facilement sur la partouze. Quant au Kama-soutra, ce n'est quand même pas un livre de messe...

Cette fois, Grace Lohan rougit.

— Oh ! Je ne pense jamais à ces choses-là ! répliqua-t-elle sèchement

Sa bouche s'était pincée et, avec ses cheveux tirés, elle ressemblait à une Institutrice en retraite du Yorkshire. Très vieille fille. Malko se souvint tout à coup des confidences du vice-consul. Le climat tropical des Fidji ne valait rien pour les performances sexuelles. Il eut pitié de la jeune femme et fit machine arrière.

— Je vous taquinais, dit-il. Je suis sûr que les Hindous sont des gens passionnants. Malheureusement, ils me donnent pas mal de soucis.

Grace Lohan se détendit un peu et elle avala son Passion fruit d'un coup. En dépit de sa froideur, elle avait un visage attirant et un corps pas déplaisant pour les amateurs de filles-lianes.

Malko voulut changer de conversation.

— À propos, avez-vous connu un garçon qui s'appelle Kim Maclean. Du Peace Corps ?

— Bien sûr, fit Grace avec enthousiasme. Quel garçon adorable ! Je regrette qu'il ne soit pas resté à Suva plus longtemps. Voilà un être plein d'idéalisme, de pureté, de paix intérieure.

Devant un tel enthousiasme, Malko se demanda si la froide Mme Lohan n'avait pas conclu sa petite paix particulière avec le beau barbu. Elle dut deviner sa pensée car elle rougit derechef et précisa :

— Malheureusement, je n'ai rencontré M. Maclean que deux ou trois fois. Mais il a été charmant.

Sous-entendu, pas comme vous. Elle n'avait pas digéré l'allusion au Kama-soutra... Presque aussitôt Grace Lohan s'excusa pour aller saluer de nouveaux arrivants. Malko la suivit du regard. Avec qui faisait-elle l'amour ? Ou était-elle complètement asexuée ? Il ne l'imaginait pas dans les affres de la passion. Sinon, elle n'aurait pas épousé Dan Lohan.

Il rentra à l'intérieur. Les deux gorilles étaient dans un coin, pillant méthodiquement les réserves de whisky du Yacht-Club et n'adressant la parole à personne : les mondanités n'étaient pas leur fort.

Dan Lohan vint vers lui, rubicond et satisfait. La mort de Thomas Rose ne semblait pas l'empêcher de dormir.

— J'ai de bonnes nouvelles, annonça-t-il à voix basse. Harilal Parmeshwar vous reçoit demain. Il accepte de nous aider.

L'Américain vida son verre :

– Je suis sûr que tout ça n'est pas très grave. Mais le principal c'est qu'il marche...

Malko ne partageait pas son optimisme, mais ce n'était pas le moment d'entamer une discussion. Quelqu'un mit des disques et on commença à danser. Mû par une impulsion soudaine, Il traversa la une et alla inviter Grace Lohan. Terrorisés par la voix de Franck Sinatra, les gorilles s'enfuirent sur la terrasse avec une imposante provision de J and B.

Grace Lohan dansait de façon impersonnelle et digne. Son corps effleurait à peine celui de Malko et son visage se gardait bien d'approcher du sien. Moitié par jeu, moitié par curiosité, il accentua la pression au creux de ses reins.

Elle se laissa faire, le regard toujours aussi vide et lointain. Mais quand la musique s'arrêta, ses hanches restèrent collées à celles de Malko une fraction de seconde, comme si elle n'arrivait pas à s'arracher à son contact.

La soirée menaçait d'être mortellement ennuyeuse. Malko rejoignit les gorilles pour admirer le clair de lune sur la baie de Suva. Jusqu'au lendemain, il n'avait strictement rien à faire. Sinon réfléchir. Pensivement, il suivit des yeux la tache rouge du sari de Grace Lohan, très entourée.

– Bon sang de bon sang !

Dan Lohan tournait et retournait le télégramme entre ses doigts comme s'il avait été truqué. En face de lui, Malko ressentait une étrange excitation. Son expédition sur le *Fidjian-Princess* n'avait pas été complètement infructueuse. Le câble venait de Washington. Il était codé A-1, c'est-à-dire urgent et secret et concernait la photo trouvée dans le Portefeuille de Thomas Rose. Le texte était très court :

Document représente colonel Kan-Mai, membre de l'International Liaison Department de Pékin, spécialiste du Népal et de l'Himalaya. Il a été impossible d'identifier la seconde personne.

Les deux hommes se contemplèrent en silence. Il y avait une chance Infinitésimale pour que Thomas Rose ait conservé un tel document longtemps par devers lui. Donc, il l'avait juste avant sa mort et sa disparition était liée à la photo. Quelque part dans cette île

paradisique se trouvait un homme lié au colonel Kan-Mai, barbouze chinoise...

– Gardez le secret le plus total sur ce câble, ordonna-t-il au vice-consul. C'est notre arme secrète. J'espère que notre Gurkha va nous mettre sur une bonne piste. Qu'en pensez-vous vous-même ?

Dan Lohan leva les bras au ciel.

– On ne sait pas grand-chose de la pénétration chinoise sur les Hindous. Entre les quatre classes, il y a bien trois mille sectes avec chacune leurs croyances. Que certaines soient communistes ce n'est pas impossible. Mais Ici, je n'en ai jamais entendu parler.

— À quelle heure ai-je rendez-vous avec Harilal ?

– Sept heures. Je vous accompagne. Mais vous ne pensez pas que...

— Je ne pense plus rien, coupa Malko. Mais il y a vraiment des choses bizarres dans cette île.

Les deux gorilles se doraient à la piscine du Travelodge et il lui restait à aller faire un tour au port pour voir si Ai-Ko était toujours là. Il lui devait des robes. Grâce à elle, il avait quand même retrouvé le *Fidjian-Princess*. Il attendit que Lohan enferme le câble dans le coffre-fort mural et sortit.

La façade bleue dévalée de la Bank of Baroda semblait toujours le narguer. Il lui tourna résolument le dos.

CHAPITRE XIII

Le cœur de Malko battait quand même un peu plus vite quand les deux Gurkhas l'introduisirent dans la pièce sombre où Harilal Parmeshwar avait l'habitude de les recevoir. Le chef hindou était déjà là. Superbement habillé.

Son turban de soie blanche était parsemé de filaments de soie, et sa tunique de soie sauvage était encore plus belle que les précédentes. Il régnait une atmosphère Inhabituelle. Dès qu'ils furent assis, un serviteur apporta un plateau de thé. Il sembla à Malko que le Gurkha l'avait salué avec une certaine chaleur. Aussi lut-il surpris de l'entendre parler dans sa langue à ban Lohan. Ce n'était pas bon signe...

Malko tentait en vain de comprendre les paroles Incompréhensibles qui tombaient de ses lèvres bien ourlées. Mais à voir l'expression de David Lohan, ce ne devait pas être fameux. Lorsque ce dernier se tourna vers Malko pour traduire, il avait l'air piteux d'un chien à qui on vient d'arracher un os.

– Il veut bien vous aider, comme convenu, dit-il d'une voix misérable, mais Il y a une condition...

Malko ne voulut voir que le côté positif

– C'est le principal. Mais quelle est la condition ?

David prit la couleur d'une tomate de Californie.

– Justement, c'est un peu Inhabituel. Son Excellence désirerait que vous, enfin, sa fille... Disons quelque chose comme un mariage. Pas exactement comme nous l'entendons, mais enfin...

Il s'emmêlait bafouillait, rougissait abominablement embarrassé sous le regard lointain du Gurkha.

Malko crut avoir mal compris.

– Cela doit être une cérémonie symbolique. Pourquoi demande-t-il cela ?

– La position de Son Excellence est délicate, expliqua le vice-consul, dégoulinant de respect. En vous rendant service, il risque de passer pour un traître. Mais d'autre part, il a juré de vous aider, pour se laver

de tout soupçon à votre égard. Et il vous fait un grand honneur...

– Je n'en doute pas, approuva Malko. Et je suis heureux d'accepter.

Si ses ancêtres l'avaient vu... Épouser, même symboliquement, une montagnarde hindoue...

Le Gurkha se leva, signifiant que l'entretien était terminé ne n'avaient pas abordé un seul mot du sujet qui intéressait Malko. Mais, avec les Hindoue, il fallait encore plus de patience qu'avec les Chinois. Ils se retrouvèrent sous le soleil de plomb de Suva. Dès qu'ils furent dans la Toyota, l'Américain soupira :

– Heureusement que vous ne vous êtes pas dégonflé. On aurait été dans un beau merdier...

— Mais enfin pourquoi ?

Dan Lohan ricana.

– Vous savez en quoi cela consiste ? Tout simplement à dépuceler sa fille, si vous me passez l'expression.

Malko faillit en rater son virage et précipiter la Toyota dans le port.

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? On lui demande des renseignements, pas de servir d'entremetteur...

Le vice-consul soupira :

– Je m'en doutais. Ce n'est pas la première fois que cela arrive. Au temps de l'OSS [1](#), pendant la guerre, J'ai eu à affronter le même problème. Nous avions besoin des Gurkhas pour monter des commandos antijaponais. Mais Ils étaient très réticents, à cause de leur haine des Anglais. D'autre part, ils adorent la bagarre. Alors, ils avaient trouvé ce moyen de tourner la difficulté. Chaque fois qu'un chef engageait ses troupes, il offrait sa fille en prime à l'officier chargé de les commander. Une sorte de lien du sang, vous comprenez ?

Malko arrêta la voiture devant le Travelodge et demeura songeur en pensant à sa future belle famille. Il les voyait mal débarquer à Liezen, dans son château.

– Et si je refuse ?

– Prenez le premier avion, suggéra David Lohan. C'est une insulte épouvantable. Sinon vous vous retrouverez avec un couteau dans le dos et Harilal Parmeshwar ne m'aidera plus jamais.

– Et à quoi ressemble ma fiancée ?

L'Américain secoua la tête.

– Aucune Idée : elle doit être noire et maigre, comme toutes les petites Hindoues.

– Faut-il que je l’emmène avec moi ? fit Malko, absolument horrifié.

– Boff ! Si vous partez rapidement, je ne pense pas qu’elle vous pleurera toute sa vie...

– Charmant. C’était une coutume à propager aux USA, lors des fusions entre grandes sociétés... Cela serait plus drôle qu’un échange d’actions. Mais tout l’atavisme de Malko se rebellait à ce simulacre de mariage. S’il était resté célibataire jusqu’à ce jour, ce n’était pas pour venir convoler au bout du monde avec une Hindoue qu’il n’avait jamais vue...

– Lui a-t-on demandé son avis, au moins ?

David Lohan ricana discrètement. Malko était bien naïf.

— Sûrement pas. Une fille, aux Indes, cela vient nettement derrière la vache sacrée et le singe. N’oubliez pas qu’il n’y a pas encore si longtemps, on brûlait les veuves. Vivantes.

Il y eut un silence que Dan Lohan se garda bien de rompre. Les deux hommes savaient que Malko n’avait pas le choix. Quand on est barbouze, il faut parfois se salir les mains. Et cet étrange mariage n’était qu’une bénigne Incartade en regard de certains accroc à la conscience.

– Eh bien, bravo ! conclut Malko, vous êtes une merveilleuse mère maquerelle.

Les trois Hindoues s’inclinèrent profondément devant Malko et l’une d’elles, en anglais haché, lui annonça qu’elles allaient le déshabiller et le laver.

Elles n’avaient pas d’âge et leurs corps sans formes étaient cachés par des saris rougeâtres, descendant jusqu’aux chevilles. Docilement, Malko ôta sa veste, et pria pour que tout se passe bien. Une semaine s’était écoulée depuis sa dernière conversation avec le Gurkha. Une semaine pendant laquelle il avait tourné en rond entre le marché de Suva, le Travelodge et le consulat. Les gorilles couverts de cloques, suite de leurs bains de soleil à la piscine du Travelodge, devenaient fou furieux. L’inaction. Malko avait fini par désirer le mariage gurkha, seule façon de sortir de l’impasse. Jamais une enquête ne s’était révélée aussi difficile. Sans l’aide d’Harilal Parmeshwar, il pouvait

aussi bien repartir aux USA. Il n'éluciderait jamais seul le mystère de la mort de Thomas Rose. Même avec la photo du colonel chinois. Et justement, à cause de cette photo, il était condamné à réussir.

Dan Lohan l'avait averti le matin que c'était pour le soir.

Il était venu le chercher au Travelodge, une heure plus tôt, mi-figue mi-raisin. Il ne lui manquait qu'un bouquet de mariée... De gros nuages blancs obscurcissaient le ciel et Suva dormait dans une torpeur lourde et moite. Jusqu'à la grande maison rouge du chef gorkha, Dan et Malko n'avaient pas desserré les lèvres.

– Vous êtes sûr que ce n'est pas un piège ?

Soudain, Malko se méfiait. Il avait assez souffert de trahisons féminines pour avoir le droit d'être prudent. Ce Gorkha lubrique ne lui disait rien qui vaille.

— Rassurez-vous, fit Dan. Il ne vous arrivera rien. Après tout ce n'est qu'un *blind date* un peu spécial... Pas si désagréable, au fond. J'en connais qui aimeraient bien gagner leur argent de cette façon...

Et maintenant, il y était.

Deux des femmes lui ôtèrent son costume d'alpaga, bleu marine, ses chaussures, sa chemise et ses dessous. En un clin d'œil, il ne fut plus vêtu que de sa chevalière.

Ensuite, la plus âgée le fit étendre sur un canapé recouvert d'un drap propre, à grand renfort de courbettes. Une autre apporta une grande bassine remplie d'un liquide presque incolore où flottait une grosse éponge. Lorsqu'on commença à le frictionner, Malko s'aperçut qu'il s'agissait d'une eau parfumée additionnée d'huile de palme.

Tandis que les deux esclaves frottaient comme des folles, la troisième le complimentait en mauvais anglais – gestes à l'appui – sur la largeur de ses épaules, l'étroitesse de ses hanches, la dureté de son estomac. Finalement, elle prit ou attributs sexuels dans le creux de sa main, les soupesa et hocha la tête favorablement.

Malko parvint à sourire, horriblement gêné. Il se faisait l'effet d'être une belle de harem...

D'autant que l'Hindoue commença à oindre avec beaucoup de soin ce qu'elle tenait à pleines mains, commentant à haute voix la chance de la jeune fille qui allait en avoir les honneurs.

Tout cela était accompli avec tant d'ingénuité que Malko eût été malvenu de s'en offusquer. Mais si Alexandra savait ça, elle lui arracherait à coup de griffes ce que l'Hindoue oignait avec tant de

soin. Egoïstement, il pensa à sa « fiancée » ! Pourvu qu'elle ne soit pas trop laide ! Et que son père tienne ses promesses. Il n'était pas venu au bout du monde pour servir d'étalon à une jeune Hindoue.

Finalement, une des servantes lui tendit une glace et un peigne à manche d'or pour qu'il puisse se coiffer. Un peu plus et elles le maquillaient !

Ensuite, on lui enfila cérémonieusement un lourd peignoir de soie brochée, enluminé d'oiseaux et de fleurs, tandis qu'on lui glissait aux pieds de légères sandales de soie et d'or. Satisfaites, les trois femmes tournèrent autour de lui.

Il était prêt pour le sacrifice.

Presque aussitôt Harilal Parmeshwar apparut sa tunique était d'un blanc éclatant. Il s'inclina devant Malko, le complimenta sur son apparence et lui demanda d'une voix douce s'il était prêt Avec le plus parfait naturel, comme s'il s'agissait d'aller prendre le thé et non sa fille.

Malko s'efforça de dissimuler son trouble. Une panique soudaine l'avait envahi. Les Gurkhas étaient connus pour être démentiellement barbares et vaniteux. Qu'arriverait-il si sa « fiancée » ne s'estimait pas satisfaite ? C'est une éventualité que Dan n'avait pas prévue. Malko réprima une furieuse envie de prendre ses jambes à son cou. Hélas, Il était trop tard. Son futur « beau-père » l'égorgerait sur place devant cette suprême humiliation.

D'ailleurs, au même moment, deux Gurkha l'encadrèrent, le long poignard à la ceinture, leur grande barbe noire accentuant leur apparence farouche. Une torche dans la main gauche, Ils précédèrent Malko dans le jardin qui s'étalait derrière la maison. Voir tiède lui remonta le moral. Les nuages avaient disparu et les étoiles brillaient dans le ciel.

Au fond de la pelouse, il y avait une immense tente en soie dorée. Les deux gardes s'arrêtèrent respectueusement de part et d'autre de l'entrée, immobiles comme des statues, la main sur le manche de leur poignard.

Harilal Parmeshwar prit alors son hôte par le bras, souleva la tenture et le poussa à l'intérieur. Malko s'arrêta, stupéfait, c'était un conte des Mille et une Nuits !

Un large tapis multicolore recouvrait le sol et quatre torches, brûlant sans fumée, diffusaient une lumière très douce. Une entêtante odeur, faite de musc et de parfums inconnus, emplissait les narines de

Malko. Mais il n'avait d'yeux que pour le lit : large et bas, il tenait tout le fond de la tente, recouvert d'un drap de soie d'une blancheur immaculée. Plusieurs coussins recouverts de la même soie blanche étaient dispersés dessus.

Deux Hindoues montaient la garde près du lit. Elles s'inclinèrent jusqu'au sol devant Malko puis disparurent par les plis d'une tenture à gauche du lit. Presque aussitôt, le tissu s'écarta de nouveau, tenu par les deux servantes et Malko réalisa que l'ouverture donnait sur une seconde tente, beaucoup plus petite.

Une silhouette menue apparut dans l'ouverture : la « fiancée » de Malko.

Elle tenait la tête tellement baissée qu'il ne put distinguer ses traits dans le contre-jour. Ses longs cheveux noirs étaient divisés par une raie impeccable. Elle portait un sari d'un jaune très pâle, contrastant avec le brun mat de sa peau. Les ongles de ses pieds nus étaient soigneusement faits.

Les mains jointes, elle s'agenouilla devant Malko et Harilal Parmeshwar. Ce dernier s'adressa à elle en hindoustani, d'une voix chaude et douce. Malko écoutait, plutôt gêné.

Enfin, Harilal revint à l'anglais pour dire à la Jeune fille de se relever et la présenta à Malko.

– Voici, Gupta, ma fille.

Avec une grâce féline, elle leva enfin la tête.

Malko reçut le choc des immenses yeux noirs effrayés. Gupta n'avait pas plus de onze ou douze ans.

C'était une enfant, et rien de plus ! Maintenant il détaillait presque avec horreur son corps mince et sans rondeurs qui aurait pu aussi bien-être celui d'un garçonnet.

Malko se retint pour ne pas sortir de la tente en courant. Il y a des limites à tout. Ce qui n'était qu'un simulacre presque amusant devenait un sacrifice humain assez répugnant. Tant pis pour Thomas Rose ! Il n'allait pas traumatiser cette enfant qui n'avait certainement pas demandé à être mariée avec lui. Il entendit le chef gorkha sans saisir ce qu'il disait. Soudain une musique aigrette s'éleva dehors.

Le son plaintif et aigu d'instruments à cordes accompagnés par la voix grave d'un homme psalmodiant des paroles Malko frissonna : il était dans un autre monde, à une autre époque. Il ne pouvait plus

reculer. Sans parler de ce qu'il risquait, le succès de sa mission dépendait de son attitude. En s'enfuyant de cette tente, il détruisait des semaines de difficiles négociations. Les deux servantes s'approchèrent de Gupta et commencèrent à peigner ses longs cheveux sous le regard impassible de son père.

Ensuite, elles prirent la petite fille par la main et la conduisirent sur le lit où elles la firent étendre. L'une déroula le sari et, pendant une fraction de seconde, son corps brun et mince apparut avec des seins minuscules et des hanches étroites d'enfant. Les grands yeux bruns se baissèrent en croisant son regard, et la bouche peinte trembla légèrement.

Elle avait peur.

Malko eut honte de lui.

Les deux servantes disposaient maintenant le sari pour cacher le corps de la jeune fine, tapotaient les coussins, étalaient les longs cheveux noirs sur la soie blanche. Puis, elles s'inclinèrent profondément devant Malko et le chef gurkha avant de sortir de la tente.

Malko était transformé en statue de sel. Harilal Parmeshwar le saisit fermement par le bras, le faisant avancer jusqu'au lit sans qu'un mot soit prononcé. Devant la résistance imperceptible de Malko, il lui sourit de ses dents éblouissantes de carnassier, comme pour l'encourager.

Le sourire de Malko, en retour, fut plutôt crispé. Il n'arrivait pas à détacher ses yeux de la forme menue étendue sur la soie blanche et des grands yeux noirs pleins de peur.

Le chef gurkha murmura quelques mots incompréhensibles et sortit de la tente à reculons.

Malko était seul avec Gupta. En étendant la main, il aurait pu la toucher. Dehors la musique continuait, sur le même rythme monotone et lancinant. Comme tout cela était loin de la CIA et de ses bureaux climatisés de Langley, de Thomas Rose et des meurtres. Malko avait en face de lui une petite fille qui avait peur de ce qu'il était obligé de lui faire subir.

Il eut une bouffée de haine pour l'insensibilité de son père. Celui-ci l'utilisait comme un objet. Gupta était son alibi, l'assurance qu'on ne le désignerait pas comme traître.

Elle n'avait pas demandé à se trouver là. Malko lui sourit. Pour la première fois, il se rendit compte de la beauté de son visage. Les traits étaient délicats, le front bombé, les lèvres charnues et avec ses immenses yeux noirs, elle ressemblait à un tableau de Soutine. Il se dégageait une telle intensité de ses traits enfantins que son cœur se serra.

Soudain, elle étendit les bras vers lui, remuant les doigts en un geste d'invite.

– *You lie here ?* 2 fit-elle en mauvais anglais.

Comme il hésitait, elle prit son sari et, dans un geste qu'elle voulait sensuel, le tira vers le bas, découvrant ce qui aurait dû être sa poitrine...

Il n'y avait que deux minuscules taches brunes se détachant sur les côtes.

– *Please*, répéta-t-elle.

La voix enfantine et hésitante était poignante. Malko fut submergé de honte. Ce qu'il se préparait à accomplir était puni des travaux forcés dans la plupart des pays civilisée...

Quand ce n'était pas le lynchage pur et simple.

Mais il comprit qu'il effraierait encore plus Gupta en semblant la dédaigner. Tout doucement, il s'assit près d'elle, toujours drapé dans sa luxueuse robe de chambre. Mais à peine était-il assis, qu'une des petites mains brunes s'agrippa à son épaule et le força à s'étendre.

Gupta sentait bon, une odeur forte et délicate à la fois, mais Malko n'éprouvait absolument aucun désir. Comme s'il avait été couché près d'une poupée de son. Il aurait donné une aile de son château pour se trouver ailleurs et seul.

– *My name is Gupta*, 3 fit la petite fille d'une voix plus ferme tout contre son oreille

— *I know*.

Sa voix lui fit l'effet d'un coup de tonnerre à côté du murmure de sa fiancée. Il faillit lui demander quel âge elle avait, mais n'osa pas. Pour gagner du temps, il lui demanda n'importe quoi.

– Vous avez des frères ?

– Deux.

– Des sœurs ?

— Une.

– Où avez-vous appris l’anglais ?

– À l’école.

Il disait tout ce qui lui passait par la tête, dans un effort désespéré pour reculer le moment fatidique. Gupta parlait mieux qu’il ne l’avait pensé. Ses yeux brûlants ne le quittaient pas comme si elle avait voulu l’hypnotiser, mais elle ne faisait aucun effort de conversation, répondant à toutes ses questions d’une voix atone, dans un anglais scolaire et hésitant.

À court d’imagination, Malko se tut. Comme si elle n’avait attendu que cela, Gupta se rapprocha de lui, lovant son corps minuscule contre le sien, des genoux aux épaules, comme une vraie femme, nichant sa tête au creux de son épaule.

– *No more talk*, murmura-t-elle, *we love* 4.

Malko en avala de travers. Ce n’était plus la gamine malingre et effrayée, mais une petite femme qui se pressait contre lui de toute la force de son ventre, toute peur disparue des yeux.

Du coup, quelques-unes des barrières mentales de Malko tombèrent et son corps se réveilla. Gupta se rendit compte de l’effet produit et sourit, naïvement satisfaite,

Pourtant l’atavisme était encore trop fort., Il avait beau presser son cerveau comme un citron pour en extraire les pensées les plus érotiques possibles, il se sentait Incapable d’honorer décemment la jeune Hindoue.

Mais Gupta commença à remuer contre lui avec la douceur et la souplesse d’un serpent. Puis ses mains fines coururent le long de son dos, sous la robe de chambre, descendirent jusqu’aux reins, épousèrent toutes les formes de son corps.

Parvenue à la partie ointe avec amour par les servantes, Gupta marqua une imperceptible hésitation, puis entreprit une caresse avec la sûreté, la précision et le doigté d’une courtisane blanchie sous le harnais ! En même temps, la bouche brune semait de petits baisers la poitrine de Malko.

Son visage reflétait une application enfantine, mais, en fermant les yeux, Malko aurait pu se croire aux mains des masseuses expertes de Bangkok 5.

En même temps, Gupta commença à parler à voix basse, dans sa langue, d'une voix fluette et tendre. Écartant les mains, elle contempla, ravie, le résultat de son habileté, comme si elle avait réussi un beau pâté de sable.

Elle défit la ceinture de la robe de chambre et la fit glisser sur les épaules de Malko. Dès qu'il fut nu, elle s'agenouilla entre ses jambes, s'inclina profondément pour baiser son ventre, ses longs cheveux noirs balayant la peau de Malko agréablement. Puis, sa bouche descendit encore, tandis qu'elle continuait à le regarder, comme pour quêter son approbation.

Malko eut soudain l'impression qu'en dépit de la perfection des gestes, Gupta avait tout appris par cœur. Il n'y avait aucune spontanéité dans ses caresses. Comme un ordinateur bien « nourri », elle faisait tout ce qu'on lui avait appris pour exciter un homme. Aujourd'hui Malko, demain, un autre. C'était toute la philosophie hindoue. Une femme n'était qu'une machine à plaisir, sans valeur en elle-même. Sa vie entière, Gupta serait une esclave.

Et les Hindous s'obstinaient à donner au monde occidental des leçons de morale...

La bouche continuait sa caresse presque trop parfaite, tandis que les petites mains brunes s'accrochaient aux flancs de Malko, dans un mouvement parfaitement synchronisé.

Géné par ce détachement, Malko attira Gupta dans ses bras, l'arrachant à lui. Elle fit courir un doigt sur sa grande cicatrice de son côté, posa un baiser sur chacune de celles de sa poitrine.

Enfin, allongée sur lui, elle glissa une de ses jambes entre les siennes, dans un mouvement volontairement sensuel.

Et brutalement, la magie opéra. La musique lancinante, l'odeur lourde et musquée qui flottait dans la tente, ce corps de femme-enfant qui se pressait contre le sien : Malko eut envie de Gupta.

Les doigts de la jeune Hindoue le caressaient doucement avec une douceur infinie. Son visage était grave comme si elle officiait.

Soudain, il la sentit se presser contre lui, de toutes ses forces, chercher avec son corps la position permettant l'accouplement. Il n'eut pas le temps de participer. Gupta l'enfonça en elle, d'un lent mouvement, continu. Elle se mordit les lèvres et poussa un petit cri.

Puis, se dégageant, elle s'allongea sur le dos et l'attira sur elle. Dès qu'il l'eut prise le plus doucement possible, elle s'accrocha à lui comme une noyée, nouant ses bras frêles autour de son torse, se

serrant avec une force terrifiante. Malko avait l'impression qu'il allait broyer ce corps fragile.

Mais sa honte du départ s'était dissoute, il ne pensait plus que Gupta avait onze ans. Ils firent l'amour comme des adultes et Malko n'entendit plus la musique aigrelette et lancinante.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, Gupta gisait près du lit, le corps couvert d'une légère pellicule de sueur brillante. Elle lui sourit. Mais deux grosses larmes étaient encore accrochées au coin de ses paupières et les immenses pupilles baignaient dans un liquide irisé.

Paralysé à nouveau de honte, Malko essuya doucement les yeux avec un coin du peignoir. Ensuite il prit Gupta dans ses bras et la tint serrée un long moment. Elle semblait détendue et satisfaite, avec une pointe d'inquiétude. Il comprit ses craintes lorsqu'elle glissa à son oreille :

– *You want again ?*

Malko lui embrassa les yeux et dit doucement :

– *Sleep now.*

Gupta retrouva son sourire d'enfant pour murmurer :

– *You are sweet. I like you.*

Deux minutes plus tard, elle s'endormait.

Malko demeura les yeux ouverts dans la pénombre. Il se demandait comment allait se comporter Harilal Parmeshwar maintenant qu'il lui avait donné ce gage. Il n'y avait pas une minute à perdre et les Hindous avaient un peu trop tendance à mépriser le temps. Volontairement ou non.

La tente de soie avait disparu du jardin. Les musiciens aussi. Gupta, la, « femme » de Malko était invisible.

Harilal Parmeshwar, le chef gorkha, marchait de long en large, le visage grave. Il salua à peine Malko qui attendit que l'Hindou parle le premier. Discrètement, Dan Lohan était resté dans la pièce où on les recevait d'habitude.

Malko n'osa pas demander où se trouvait la fille de l'Hindou. La cérémonie de la veille semblait maintenant appartenir à un monde

irréal, n'être qu'un phantasme. Bien que les griffes aiguës de la petite Hindoue eussent laissé des sillons sur ses hanches. Il était retombé dans la réalité, avec Chris Jones et Milton Brabeck qui l'attendaient dans la voiture, les câbles de Washington, et le visage fermé du chef gurkha.

Pour une fois, ce dernier ne perdit pas de temps en préliminaires.

— L'homme qui est responsable de la mort de votre ami américain, dit-il, s'appelle Nabi Khalsar. Il possède une boutique d'horlogerie dans Ellery Street. C'est un homme dangereux et cruel qui a des amis puissants.

Il se tut.

Des dizaines de questions se pressaient sur les lèvres de Malko. Pourquoi avait-on tué Thomas Rose ? Pourquoi ce Nabi Khalsar était-il dangereux ? Et surtout, comment le mettre hors d'état de nuire ?

Comme pour les devancer, Harilal Parmeshwar inclina la tête vers Malko et dit lentement :

– Vous en savez assez. Faites attention. Lorsque vous aurez besoin de moi, venez me trouver. Vous êtes mon ami.

Dans sa bouche, ce n'était pas des paroles en l'air. Malko remercia, laissant le chef gurkha en train de méditer au milieu de sa pelouse. Après tout, ce n'était pas à lui à faire le travail de la CIA.

Il avait au moins une piste précise. Avec les gorilles pour le protéger, Il ne risquait pas grand-chose. Mais comment réunir quelque chose sur cet Hindou ?

Dan Lohan l'attendait en trépignant d'impatience. Malko lui résuma la conversation et il parut déçu.

– Ça ne va pas être facile. Mais il y a certainement autre chose. Harilal veut vraiment vous aider.

Malko souhaitait qu'il dise vrai. Il ne tenait pas à imiter Thomas Rose et à finir dans le ventre des poissons tropicaux. Il avait hâte de voir à quoi ressemblait Nabi Khalsar.

Une demi-heure plus tard, le nom de ce dernier courait sur les claviers des télétypes codés de la CIA à travers le monde. La machine à broyer s'était mise en route.

1. Office of spécial Service. Ancêtre de la CIA.
2. Vous vous couchez ?
3. Je m'appelle Gupta.
4. On ne parle plus, on fait l'amour.
5. Voir *L'or de la rivière Kwai*.

CHAPITRE XIV

La chambre du Garrick-Hotel était poisseuse d'humidité et d'énormes cafards défilaient en rangs serrés le long des plinthes. Assis chacun sur l'un des lits jumeaux aux couvertures douteuses, Chris Jones et Milton Brabeck contemplaient le plafond avec une inquiétude croissante : d'autres insectes étaient prêts à se laisser tomber sur eux.

Assis sur une chaise, tout contre les persiennes de bois presque fermées, Malko observait Ellery Street. Très exactement la boutique de Nabi Khalsar. Il avait choisi le Garrick, car dans ce quartier hindou, un Blanc se remarquait comme une mouche dans un bol de lait. Alors, stoïquement, ils étouffaient dans leur chambre où le ventilateur ne marchait même pas. Mais du vieil hôtel en bois, on pouvait prendre en enfilade les arcades d'Ellery Street.

Trois jours que cela durait. La première journée, Malko et les gorilles ne se tenaient pas d'excitation. Il allait sûrement se passer quelque chose. Conscientieux jusqu'à l'abrutissement, Milton avait photographié tous les touristes entrant ou sortant du magasin, grâce à un Hasselblad monté sur un pied, obligeamment prêté par Dan Lohan. Du travail pour les laboratoires de la CIA...

La boutique de Nabi Khalsar ne se différenciait en rien des autres échoppes hindoues de Ellery Street. Des montres Seito japonaises s'entassaient dans la vitrine poussiéreuse, côte à côte avec de gros réveils bon marché. Malko n'arrivait pas à croire que cet endroit minable était le repaire d'un gang de tueurs. Et quels tueurs !

Par moments, il se demandait sérieusement si Harilal Parmeshwar ne se moquait pas d'eux dans les grandes largeurs. Il avait aperçu Nabi Khalsar lorsqu'il partait faire sa sieste. C'était un grand Hindou, vêtu à l'européenne, avec un collier de barbe mitée et des membres dégingandés. Chaque fois, il fermait soigneusement la boutique avec un panneau de bois. Adossé à la colline, l'immeuble ne possédait pas de seconde issue.

Malko écrasa un gigantesque cafard qui s'apprêtait à l'escalader. Il fallait faire quelque chose. À cause de l'attitude de la police locale, il était impossible de perquisitionner ou de faire interroger l'Hindou. L'attaquer de front n'eût servi à rien. Il ne restait donc plus qu'une méthode : lui faire peur en lui faisant sentir qu'il était découvert... La

bonne vieille technique.

L'Hindou risquait de perdre son sang-froid et de commettre une erreur... Même s'il ne bronchait pas, cela ne serait pas pire. Cela faisait déjà six heures qu'ils cuisaient dans leur jus.

Malko repoussa sa chaise et annonça :

— Je vais aller lui acheter une montre.

– On peut aller avec vous ? demanda Chris Jones, gourmand.

Dégoulinant de sueur nauséabonde, il aurait fait n'importe quoi pour sortir de cette chambre. Même boire l'eau d'un robinet.

L'air dégoûté, Milton faisait claquer interminablement le barillet de son colt 38. Il l'avait tellement nettoyé qu'il brillait comme un bijou de Cartier. En pensant aux microbes que recelait le couvre-lit, le gorille en avait la chair de poule. On avait mis les astronautes en quarantaine pour moins que cela. Déjà, il lui semblait qu'il avait des taches étranges sur le corps. Tous les soirs, au Travelodge, il se savonnait pendant une demi-heure dans l'eau brûlante au risque de s'arracher la peau.

– Non, attendez-moi ici, dit Malko, je préfère être seul. Qu'il ne nous connaisse pas tous.

Avec un soupir, Chris se replongea dans le compte des bestioles du plafond, tandis que Milton allait remplacer Malko à la fenêtre.

Celui-ci descendit l'escalier craquant du Garrick et hésita un moment sur le trottoir. Puis ; en flânant, il se dirigea vers la boutique, suivant les arcades grouillantes de monde, assez tendu. Thomas Rose aussi était un bon professionnel, et il s'était laissé surprendre.

Une première fois, il passa devant le magasin. Il était vide et il décida d'attendre encore un peu. S'il y avait du monde, cela lui donnerait plus de temps pour inspecter la boutique. Le temps de monter jusqu'au croisement avec Greig Street. Plus haut, Ellery Street se terminait en Impasse miséreuse, bordée de cahutes minables.

Malko marcha jusqu'à une boutique de souvenirs, fit demi-tour se frayant difficilement un chemin parmi les badauds. Il n'était plus qu'à quelques mètres de l'horloger lorsqu'il aperçut une silhouette familière, en face de la boutique.

Grace Lohan.

Elle était vêtue d'une robe imprimée claire, pas maquillée, un panier à la main.

Lorsque Malko croisa son regard, elle eut un imperceptible mouvement de recul, puis elle lui jeta un regard pénétrant, sourit de son sourire froid et demanda, toujours très mondaine :

– En plein shopping ?

Il ignorait ce que son mari lui avait dit de leur planque et se contenta de répondre :

– Oui, Je me promène un peu. C'est un quartier pittoresque. On doit pouvoir y faire des affaires...

– Bien sûr, approuva-t-elle. C'est toujours là que je porte à réparer la montre de mon mari. C'est le meilleur horloger de Suva. Avec la transpiration et la chaleur, cela se dérègle souvent.

La jeune femme ne semblait pas désireuse de prolonger la conversation. Elle salua Malko d'un signe de tête et redescendit vers le bas de la rue où elle avait dû garer sa voiture. La boutique de l'horloger était toujours aussi déserte. Malko décida de remettre sa prise de contact. La rencontre avec Grace Lohan l'avait bizarrement troublé. Encore un petit fait qui s'ajoutait aux mystères Précédents. Presque malgré lui, le puzzle se reconstituait dans sa tête. C'était inutile d'aller rendre visite à l'Hindou. Il avait une meilleure idée.

Les gorilles étaient presque liquéfiés de chaleur lorsque Malko remonta dans la chambre du Garrick. La chemise nylon de Chris était à tordre.

– Dites donc, fit Milton, c'était la femme de Lohan, la petite à qui vous avez parlé. Devant le magasin.

Malko sourit.

– Oui. Nous avons failli entrer ensemble. Venez, la corvée est terminée pour aujourd'hui.

Le petit vice-consul était affairé à signer des lettres, en chemise à manches courtes, lorsque Malko entra. Sur son poignet velu se détachait une grosse Bulova, automatique et étanche.

— Alors ? demanda-t-il. Des résultats ?

– Rien, fit Malko. Nous n'y arriverons pas comme cela. Il faut que Harilal nous prête quelques-uns de ses fakirs pour surveiller le quartier. Sinon, on n'a plus qu'à acheter l'Hôtel Garrick et à nommer Chris Jones gérant à vie.

Dan Lohan resta le stylo en l'air.

– Bonne idée. Je vais lui téléphoner tout de suite. Ne m'en veuillez pas si je lui parle dans sa langue. Il y est très sensible.

Malko écouta la courte conversation. Lorsque le vice-consul raccrocha, il était radieux.

– Pas de problème, annonça-t-il. Harilal nous attend ce soir chez lui à l'heure habituelle. Il nous donnera ce qu'il nous faut et me charge de vous transmettre l'expression de son amitié.

– J'y suis sensible, dit Malko en se levant.

Au moment de serrer la main de l'Américain, il se pencha sur son bras.

– Vous avez une montre magnifique.

Dan Lohan se rengorgea, flatté.

– Sûr ! Je l'ai fait venir hors douane, par la « valise » C'est meilleur que ces saloperies de Seito. Elle n'a pas varié d'une seconde depuis que je l'ai. Formidable, hein ? On parle de toutes ces montres suisses, mais...

– Formidable, fit Malko en écho.

En descendant l'escalier étroit du consulat, il avait le cœur serré en pensant au petit vice-consul.

Malko connaissait maintenant le chemin de la maison de brique rouge par cœur. Les deux gardes montrèrent leurs dents en un sourire éclatant de bienvenue lorsqu'il descendit de la Toyota.

Il était désormais de la famille. Les deux Gurkhas s'approchèrent, s'inclinèrent profondément devant lui, leur longue barbe noire touchant presque terre et lui firent signe de pénétrer dans la maison.

Harilal Parmeshwar était en train de boire du thé et fit signe à Malko de prendre place près de lui. De sa belle voix de basse, il lui demanda des nouvelles de sa santé, de son séjour à Suva. Comme si de rien n'était.

Éternelles circonlocutions orientales...

Harilal écouta ensuite Malko lui expliquer ses difficultés et, au bout d'un moment, claqua des mains.

Aussitôt, Gupta surgit du fond de la pièce, drapée dans un sari

orange, très maquillée, les cheveux disposés en un énorme chignon compliqué, semé de fleurs de gardénia. Les mains jointes à plat à la hauteur du visage, elle salua Malko puis s'agenouilla à même le parquet de bois, en face de lui, attendant les yeux baissés. Son père lui parla longuement et se tourna ensuite vers Malko.

– Elle fera ce qu'il faut. Personne ne la remarquera. Tous les soirs, vous viendrez ici et elle vous rendra compte de l'activité de cet homme.

Malko était affreusement gêné de voir cette dangereuse mission confiée à une petite fille. Surtout après les liens qui existaient entre eux. Mais il commençait à connaître Harilal. L'Hindou ne faisait que ce qu'il voulait. Gupta risquait sa vie. Et la vie a si peu d'importance aux Indes. Gupta releva légèrement la tête et il admira les lèvres peintes et le khôl agrandissant les immenses yeux noirs. Est-ce que ce maquillage était pour lui ?

Devait-il encore « consommer » pour resserrer les liens d'amitié avec l'Hindou ?

Gupta résolut son dilemme. Après une révérence encore plus profonde, elle disparut.

L'audience était terminée.

CHAPITRE XV

Malko entendit à peine le coup frappé à la porte, à cause du bruit de la douche. Enroulé dans sa serviette de bain, il alla ouvrir. Un gamin hindou d'une dizaine d'années, pieds nus, se tenait dans le chambranle, souriant, une enveloppe à la main, qu'il tendit à Malko.

Celui-ci l'ouvrit. La feuille ne portait qu'une ligne en anglais d'une écriture malhabile :

Suivez le garçon, c'est important. Venez seul.

Chaque lettre de la signature « Harilal » était détachée très lisiblement.

Le gosse attendait dans le couloir, toujours souriant. Malko le fit entrer et s'habilla rapidement dans la salle de bains. Il appela ensuite Chris Jones dans la chambre voisine et le prévint. Il tenait à respecter à la lettre les instructions d'Harilal. La surveillance de Gupta amenait enfin quelque chose !

Chris n'était pas rassuré.

– Vous avez confiance en ce mal blanchi ? Laissez-nous venir avec vous.

Malko rit, heureux. Les gorilles étaient indécrottables ; tout ce qui n'avait pas une peau absolument blanche faisait partie des ténèbres extérieures...

– Graissez vos gros pistolets et attendez-moi, recommanda-t-il avant de raccrocher. Sinon, je vous ferai boire de l'eau non distillée.

Menace abominable.

Le petit Hindou monta dans la Toyota à côté de Malko, le dirigeant avec des mots simples.

Ils escaladèrent Waimanu Road, traversèrent le quartier de Toorak, et enfin le gosse fit signe à Malko de s'arrêter. Ils étaient à plus d'un

mille du centre de Suva.

À pied, Ils s'engagèrent dans un sentier serpentant au cœur d'un bidonville tropical hindou de vieilles maisons de bois, grouillant comme une fourmilière.

Enfin, il stoppa devant une maison de bois minable. Malko le suivit à l'intérieur. Cela puait le carry aigre et la crotte de poule.

Le petit Hindou avança à Malko une chaise branlante. Il disparut ensuite dans une autre pièce et revint avec une fillette d'une douzaine d'années, très sombre de peau, avec d'immenses yeux noirs magnifiques et farouches.

Elle resta debout au milieu de la pièce, regardant Malko comme si c'était un Martien.

— *You stay, I come back* 1, dit le gamin, toujours souriant.

Il s'éclipsa, après avoir refermé la porte.

Malko sourit à la petite fille, qui le contemplait d'un air grave. Elle ne portait qu'un sari de soie très fine, rougeâtre et rapiécé, sous lequel perçait la pointe de ses seins microscopiques. Cela pouvait être une gosse de dix ans bien nourrie ou de seize sous-alimentée...

– Comment t'appelles-tu ? demanda-t-il.

Elle le fixa sans répondre.

— Tu ne parles pas anglais ?

Toujours le silence. Pourquoi l'avait-on laissé sous la garde de cette sourde-muette ?

Tout à coup, il se passa une chose bizarre. La fillette marcha à reculons vers le lit, sans quitter Malko des yeux. Au contraire, son regard fixe était une invite évidente. Il eut soudain pitié d'elle. On avait voulu lui faire honneur en lui offrant une jeune prostituée, en attendant le rendez-vous.

Il s'approcha et dit doucement, espérant qu'elle comprendrait l'intonation des mots, sinon leur signification :

– N'aie pas peur.

Toujours sans le quitter des yeux, elle tira lentement sur son sari et déchira tout le devant.

Le regard n'avait pas changé d'expression. Une poitrine menue

apparut, avec des pointes très grosses : elle était plus vieille qu'il ne l'avait pensé.

– Hé ! qu'est-ce que tu fais ?

Le cœur de Malko venait de bondir à cent cinquante pulsations-minute.

Avec application, elle continuait à déchirer la soie pourrie. Puis elle se griffa profondément et soigneusement.

Malko sauta sur elle, lui immobilisant les deux poignets.

Alors, elle commença à hurler. Jamais il n'aurait cru qu'un son aussi puissant puisse sortir d'une poitrine aussi frêle. Le cri aigu montait et descendait, vrillant les tympans. Malko se sentit devenir fou.

– Tais-toi, cria-t-il. Tu es folle !

Sans crier gare, elle se pencha sur son poignet et le mordit cruellement. Du coup, il la lâcha et elle en profita pour arracher encore un bout de son sari, sans cesser de hurler.

Alors Malko perdit son sang-froid.

En dépit de sa main droite qui saignait, il saisit la petite fille à bras-le-corps et la jeta sur le lit. Son idée était d'étouffer ses cris dans un oreiller.

À ce moment précis, la porte s'ouvrit derrière lui. Un cri guttural le fit lâcher la gamine. Un Hindou squelettique, vêtu d'un seul pagne, le crâne rasé à l'exception d'un toupet, les yeux exorbités, le fixait, dégoulinant de haine. Il cracha une phrase incompréhensible, se retourna et hurla à son tour comme un muezzin, modulant ses cris en tapant frénétiquement le dos de sa main contre sa bouche. Encouragée, la finette repartit de plus belle.

Malko n'hésita pas. Il fonça sur la porte. L'énergumène s'accrocha à lui, glapissant avec la force d'une sirène de brume.

Malko s'en débarrassa d'une ruade en pleine poitrine et courut. Les Hindous surgissaient de partout, hommes, femmes et enfants ; il chercha à s'orienter dans le dédale des sentes inextricables aboutit dans un cul-de-sac, repartit, les poumons en feu. Il n'était pas armé, mais cela valait peut être mieux. Cela ne l'aurait pas sauvé du lynchage.

Une meute à ses trousses, il s'engouffra dans une ruelle en pente, espérant prendre assez d'avance pour se cacher et trouver un téléphone.

Mais, derrière lui, les clameurs augmentaient. En dépit de Gandhi et de sa rose, il n'y a pas plus assoiffé de sang qu'un Hindou, à part peut-être un Irakien. Et encore.

Soudain un grand escogriffe lui barra le chemin. Armé d'une longue machette, il faisait des moulinets en poussant des clameurs féroces. Celui-là avait décidé de le découper en tranches.

Son erreur avait été de fuir. Il stoppa et attendit.

Il eut l'impression de passer sous un rouleau compresseur quand la meute dévala sur lui. Mais ses adversaires se gênaient mutuellement. Sa hantise était de sentir un couteau s'enfoncer dans son dos. Heureusement la plupart des Hindous n'étaient armés que de bâtons. À demi assommé, Malko hurlait :

– La police ! Appelez la police !

Ils allaient le lyncher sur place. Soudain un grand Hindou, à la barbe grise, se mit à frapper ou coreligionnaires à coups redoublés pour dégager Malko.

Celui-ci était étendu dans la boue, les vêtements en loques, tout le corps douloureux. Il sentit qu'on le relevait et qu'on lui ramenait les mains derrière le dos. Quelqu'un lui cracha en plein visage et il reçut un coup de pied dans les reins.

– La police, gémit-il.

– *No Police*, fit l'Hindou à barbe grise.

Malko fut poussé en avant encadré de deux immenses squelettes haineux, pouilleux comme il n'est pas possible de l'être. En dépit de leur maigreur, ils étaient d'une force étonnante. Le reste de la foule suivait en grondant. Une petite fille ramassa une pierre et la lança en pleine poitrine de Malko.

Un des deux squelettes sourit largement et tordit un peu plus le bras de Malko.

Celui-ci comprit qu'on le ramenait à l'endroit de l'incident. Quand Malko apparut, un grondement de haine parcourut la foule. Cela rappelait Bagdad... 2

L'Hindou au toupet bondit en vociférant vers Malko, brandissant un poignard improvisé fait d'un ressort de camion aiguisé emmanché dans un manche à balai. Le protecteur de Malko l'écarta fermement et l'énergumène dut se contenter de cracher sur Malko.

– Appelez la police, répéta celui-ci.

Le vieux ne répondit même pas. On poussa Malko dans la maison en laissant entrer une quinzaine d'hommes, tous assez âgés. La fillette était toujours là, assise sur le lit, avec le garçonnet qui avait amené Malko. En voyant celui-ci, elle commença à pleurer et le gosse l'apostropha d'une voix aiguë.

Deux cents têtes se pressaient à la fenêtre et à la porte.

On fit asseoir Malko sur la chaise. L'Hindou à la barbe grise resta debout en face de lui, avec deux autres de son âge.

Son long doigt noueux désigna la petite fille lorsqu'il s'adressa à Malko en anglais rugueux :

— Vous avez essayé de violer cette enfant.

Ivre de rage, Malko haussa les épaules. Le guet-apens avait été bien monté.

– C'est grotesque !

L'autre insista :

– On vous a vu. Son père. Et elle a déclaré que vous aviez voulu la prendre de force, que vous lui aviez déchiré son sari.

– C'est elle qui se l'est déchiré, protesta Malko. Et qui s'est griffée. Elle ment.

– Pourquoi aurait-elle fait cela ? demanda le vieillard, soupçonneux.

Le pire, c'est que lui était certainement de bonne foi !

– Je n'en sais rien. Appelez la police, elle fera une enquête et, si je suis coupable, je passerai devant un tribunal...

L'Hindou secoua lentement la tête.

– Ce n'est pas ainsi que nous faisons. Les flagrants délits, nous les jugeons nous-mêmes. Les trois plus vieux de la communauté. Si un homme vole, on lui coupe un doigt de la main. S'il recommence toute la main...

Voilà un peuple éclairé...

— Et que ferez-vous si vous me reconnaissez coupable ? demanda Malko, essayant de conserver son sang-froid.

– Nous écraserons l'objet du délit entre deux pierres pour que vous

ne puissiez plus jamais recommencer, fit paisiblement l'Hindou. C'est la loi.

– C'est un assassinat, rugit Malko.

L'autre ne s'émut pas.

– Si vous n'êtes vraiment pas coupable, vous n'avez rien à craindre.

Il se tourna vers la petite fille drapée dans les débris de son sari et lui parla longuement.

Elle répondit d'une voix aiguë, lâchant son sari pour désigner Malko d'un doigt vengeur : la justice poursuivant le Crime... L'Hindou posa plusieurs autres questions, et revint à Malko.

– Elle confirme que vous avez déchiré son sari pour la violer. Qu'elle s'est défendue et qu'elle vous a mordu à la main. Montrez vos mains.

Il jeta une phrase brève, et les, deux Hindous lâchèrent Malko. Celui-ci étendit les mains horizontalement devant lui et le vieil Hindou se pencha dessus. Bien entendu, il trouva immédiatement la morsure infligée par la fillette.

Il hocha la tête, lourd de gravité, et fit signe aux deux escogriffes qui retordirent de plus belle les bras de Malko derrière son dos.

– L'enfant, continua-t-il, dit que vous lui avez demandé de vous trouver une femme. Il vous a amené ici où il y a des prostituées. Par politesse, il a laissé sa sœur avec vous pendant qu'il partait chercher une prostituée, mais vous n'avez pas pu attendre...

– Cette petite fille ment, clama Malko. On lui a ordonné de m'accuser.

Le vieillard retourna à la fillette et lui parla sévèrement. Elle secoua la tête avec indignation. L'Hindou laissa tomber, sinistre :

– Personne ne lui a rien dit. Vous avez essayé de la violer. Sinon, comment pouvez-vous expliquer votre présence ici ?

Malko tenta d'expliquer :

– J'ai été convoqué. Par un homme que vous devez connaître. Harilal Parmeshwar. Appelez-le, il vous le confirmera...

– Harilal Parmeshwar est un homme riche, il ne demeure pas par ici, objecta le vieillard.

— Faites-le venir, insista Malko. Il m'honore de son amitié.

Les dizaines de paires d'yeux farouches à la fenêtre et à la porte suivaient la conversation sans rien y comprendre. Ils n'attendaient qu'une chose : le lynchage.

— Vous avez probablement trompé sa confiance, dit le vieux pompeusement. Nous allons vous juger.

Il harangua rapidement la foule dehors et un frisson de joie anticipée parcourut les assistants. À tout hasard, les moins paresseux allèrent ramasser des pierres.

Pour la lapidation, spécialité folklorique de l'Inde.

Les trois Hindous se concertaient à voix basse, dans un coin de la pièce. Cela ne dura pas longtemps. Le vieil Hindou vint se planter devant Malko et annonça d'une voix égale :

— Nous vous avons déclaré coupable. Vous allez être puni immédiatement, comme notre coutume l'exige.

Malko eut du mal à faire passer les mots hors de sa gorge contractée :

— C'est-à-dire ?

Il donna un ordre bref. Deux Hindous rejoignirent les gardes de Malko et, à quatre, ils le portèrent littéralement hors de la pièce. Celui-ci se débattait de toutes ses forces, ruant, criant griffant. Un grondement de haine secoua la foule qui s'écarta.

Les Hindous étendirent Malko sur une grande pierre plate qui devait servir de lavoir. Quatre Hindous lui tenaient les chevilles et les poignets. Un cinquième s'attaqua à sa ceinture, commença à défaire son pantalon. La foule s'était rapprochée et Malko voyait les yeux gourmands de haine l'enserrer comme dans un cauchemar. Il n'avait de pitié à espérer de personne.

En dépit de ses mouvements désespérés, les Hindous venaient de parvenir à arracher tout le bas de ses vêtements. Il était nu jusqu'à la ceinture.

Seul en face de cette foule déchaînée et fanatique, il sentit la panique le submerger.

— Laissez-moi, hurla-t-il.

En un sursaut de panique incontrôlée, son corps se tendit en arc de

cercle. Aussitôt, quelque chose de froid fut glissé sous ses fesses. Le vieil Hindou en avait profité pour glisser sous lui une grosse pierre plate. Une sueur glaciale coula sur son front. Ils allaient écraser son sexe entre deux pierres, comme l'Hindou l'en avait menacé. Il avait une chance sur mille de survivre à l'horrible mutilation. Et dans quel état...

Le bras de l'Hindou se leva avec la dignité d'un grand prêtre effectuant un sacrifice humain.

Malko hurla, à s'arracher les cordes vocales, tenaillé par une peur viscérale. Les Hindous attendaient, attentifs. Il ferma les yeux pour ne pas voir la pierre retomber, serrant les mâchoires à se briser les dents. Il avait déjà été torturé et savait que les plus grandes douleurs physiques ont une limite.

Mais le choc ne vint pas. Malko rouvrit les yeux. Le vieillard avait toujours le bras en l'air. Un silence de mort était tombé sur la foule. L'extrémité du canon d'un colt 45 nickelé était appuyé sous le menton du « sacrificateur », braqué de façon à lui faire sauter les trois quarts de la tête si le coup partait.

Derrière le colt, il y avait un bras et, derrière le bras, la bonne bouille de Chris Jones, pas souriant du tout. Sa main gauche braquait sur la foule un 38 tout aussi impressionnant, chien relevé. À trois mètres de lui, Milton Brabeck, accompagné de deux Hindous, que Malko reconnut comme des serviteurs de Harilal, tenait en respect les derniers rangs avec deux colts automatiques qui valaient leur poids d'or.

Chris sourit avec ses lèvres, s'adressant au vieillard :

– Dites à ceux qui ne veulent pas être éclaboussés de cervelle de se reculer, fit-il gaiement. Ça va gicler.

Malko retrouva la parole.

— Ne tirez pas, on va se faire lyncher. En plus, il est de bonne foi. C'est une erreur.

– Ça sera la dernière pour lui, dit le gorille, sinistre. Si on n'était pas...

Il donna un petit coup sous le menton de l'Hindou et le cran de mire accrocha la peau ridée. Le vieillard se mit à saigner.

– Dis à tes singes de lâcher notre copain, fit-il affectueusement et pose ta pierre tout, tout doucement.

L'Hindou avait viré à un très joli gris cendre. Il se passa la langue sur les lèvres et donna un ordre d'une voix étranglée. À regret, les quatre gardes libérèrent Malko.

La foule, frustrée, se jeta en avant. Chris tira très exactement à cinq centimètres du premier rang et la balle fit jaillir un petit geyser de poussière. Les Hindous refluèrent en grondant. Malko était déjà debout et se rhabillait.

Ses mains tremblaient et il avait du mal à réunir ses idées. Il apostropha l'Hindou aux cheveux gris.

– Vous avez failli commettre une épouvantable erreur.

Le canon du colt nuisait fâcheusement à la diction du vieillard. Il bégaya une réponse inintelligible, puis cria quelque chose dans sa langue.

Aussitôt le premier rang se rapprocha. Milton annonça paisiblement :

– Le premier qui fait semblant de se gratter est mort.

L'enseignement de l'anglais dans les écoles hindoues devait être obligatoire, car personne ne bougea.

– Que leur avez-vous dit ? demanda Malko.

L'autre rassembla ce qui lui restait de courage :

— Que même si cet homme me tuait, il fallait exécuter le jugement.

L'index de Chris blanchit sur la détente.

– Je crois qu'il est vraiment temps de lui faire sauter le chou, à celui-là.

Malko appuya sur le poignet du gorille, écartant le canon de l'arme.

– Attendez !

Il se tourna vers l'Hindou.

– Je suis de bonne foi. Interrogez ces hommes. Ils vous diront que je suis vraiment un ami d'Harilal Parmeshwar. Ils me connaissent.

Manifestement le vieillard ne cherchait qu'une occasion d'éviter que sa cervelle éclabousse les murs. Ce n'est jamais une éventualité que l'on envisage de gaieté de cœur.

Il fit signe aux deux Gurkhas d'avancer et entama avec eux une

longue discussion incompréhensible. Chris et Milton ne relâchaient pas leur surveillance. Malko se demandait comment ils étaient arrivés à point. Il leur posa la question.

Chris Jones sourit.

– Dan a téléphoné et on lui a dit que vous étiez parti chez Harilal. Il a appelé et a découvert le pot aux roses. Alors on est parti à votre recherche en deux groupes. Ce sont ces deux-là qui nous ont amené ici, en baragouinant avec les copains qu'ils rencontraient. Nous, on suivait.

Les trois Hindous avaient fini leur palabre. Très digne, le vieillard étendit les mains devant lui pour calmer la foule et dit à Malko :

– Si le vénéré Harilal Parmeshwar répond de vous, nous ne mettons pas votre parole en doute. Vous êtes libre.

Malko respira quand même un peu plus librement.

— Je voudrais interroger ces deux enfants, dit-il. Ils n'ont pas eu l'idée tout seuls, de cette machination...

Le vieil Hindou haranguait la foule qui se dispersait lentement, privée de lynchage. Tout à coup, les deux enfants qui avaient accusé Malko furent poussés en avant par deux costauds et forcés de s'agenouiller en face du vieillard. Celui-ci les apostropha violemment.

Presque aussitôt, ils éclatèrent en sanglots. La fille cria d'une voix aiguë, s'essuyant les yeux avec un pan de son sari. Malko avait pitié d'elle, en dépit de son rôle odieux.

Il ouvrait la bouche pour poser une question quand les deux enfants se faulèrent brusquement entre les jambes des adultes les entourant. En quelques secondes, ils avaient vingt mètres d'avance. Le premier moment de stupeur passé, il y eut un hurlement collectif et un groupe d'Hindous se lança à leur poursuite.

Les gorilles et Malko étaient restés sur place avec le vieillard.

– Il faut les rattraper, avertit Malko, sinon...

La petite fille allait s'engouffrer dans une maison quand la première pierre la frappa au milieu du dos, Elle tomba, tenta de se relever, mais plusieurs autres pierres la touchèrent à la tête et elle resta sur le sol, saignant de plusieurs blessures.

Le garçon se retourna au moment où une grosse pierre ronde lui fracassait le genou. Il tenta de se traîner à quatre pattes, mais un Hindou de dix-sept ans s'approcha à moins de trois mètres et lui

écrasa le visage avec un quartier de roc.

Pendant que trois autres lapidaient à bout portant la fillette qui mourut le front enfoncé.

Mais les Hindous continuaient leur massacre. Ils se battaient pour pouvoir approcher des deux corps ensanglantés et jeter leurs projectiles.

Lorsque Malko et les deux gorilles surgirent, les deux enfants avaient cessé de vivre. Ils restèrent interloqués devant ce massacre. Ce n'étaient plus que deux petits tas de chiffons sanguinolents. L'os de la cuisse de la petite fille, fracassé, pointait à travers le sari...

– Mon Dieu, soupira Malko. Quels monstres !

Un Hindou s'approchait, portant à deux mains un quartier de roc. Le bras de Chris se détendit comme un serpent. L'explosion du colt fit reculer les plus téméraires. L'Hindou partit en arrière, sans lâcher sa pierre : la balle avait frappé en plein dedans. Il se releva et déta à toutes jambes.

Milton avait la couleur d'un bâton de craie.

– Je crève d'envie de tirer dans le tas, fit-il. Même si on doit se faire massacrer.

Malko dit tristement :

– Cela ne servirait à rien. On ne rattrape pas dix siècles de civilisation avec des balles blindées...

– Non, mais cela soulage.

Impuissants les trois Blancs descendirent la ruelle, fuyant le cauchemar. C'était un monde irrationnel et primitif sur lequel leurs esprits d'Occidentaux n'avaient pas de prise.

Ils sortirent du quartier hindou. On devait déjà être en train d'enterrer les deux petits Hindous à la sauvette. Il y a tellement d'enfants hindous. Deux de plus ou de moins ne se remarquent pas...

Une seule chose consolait Malko : il était presque certain maintenant de savoir pourquoi on avait voulu le tuer cette fois-ci. Il touchait au but.

Il ne restait plus qu'à retrouver Dan Lohan qui ratissait Toorak, un peu plus bas.

1. Vous restez, je reviens.

2. Voir *Les pendus de Bagdad*.

CHAPITRE XVI

La surveillance de Gupta avait repris comme si de rien n'était Harilal Parmeshwar n'avait fait, aucun commentaire sur le guet-apens tendu à Malko. Il fallait tendre un piège à l'Hindou, lui, rendre la pareille, avec l'aide de Gupta, s'il voulait obtenir un résultat...

Un piège que Malko venait d'inventer. En pensant à la tombe de Stevenson et à certains regards de Grace Lohan. S'il avait raison, presque tous les éléments du puzzle se mettaient en place.

Il demanda le numéro au standard de l'hôtel et attendit. Dan Lohan était encore à son bureau.

– Non, il n'y a rien de nouveau, répondit Malko à la question du vice-consul. Mais je viens de penser à quelque chose. À l'époque de la mort de Thomas Rose, enfin, dans la période où il a disparu, il y avait une unité de la Navy à Suva ?

– Bien sûr. Le porte-avions *John-F.-Kennedy*. Il est resté deux jours. Nous avons eu un très beau cocktail au Yacht-Club. Le commandant...

– Est-ce qu'il vient souvent des navires américains ? coupa Malko.

– Assez souvent, oui. Tous ceux qui vont d'Honolulu en Australie s'arrêtent ici. Suva est hors douane. Ça permet de se ravitailler pas cher.

– Je vois, dit Malko. Dan, Il faudrait que vous restiez un peu à votre bureau, je viens vous voir.

— Maintenant ! Mais il est six heures et demie. Grace m'attend, nous dînons chez le gouverneur. Il est précis comme une Bulova.

Il rit de sa petite plaisanterie. Mais Malko insista :

– Téléphonez à Grâce. Nous n'en aurons pas pour longtemps et vous irez ensuite à votre dîner. Ce que je veux faire ne peut pas attendre.

Dan Lohan raccrocha de mauvaise grâce. Heureusement que les distances étaient minuscules à Suva. Malko débarqua cinq minutes plus tard chez l'Américain. Celui-ci fumait nerveusement et jeta un regard inquiet à Malko.

— Qu'est-ce qui vous prend ? Vous me cachez quelque chose ? Vous avez du nouveau ?

— Pas encore. Mais je pense que ce n'est plus qu'une question de jours. À une condition.

— Quelle condition ?

— Qu'un navire de la Navy fasse escale ici rapidement. De préférence un gros. C'est pour cela que j'ai besoin d'utiliser votre télex codeur. Pour Washington et pour Honolulu. Avec la différence d'heure, cela nous fera gagner du temps.

Dan Lohan ouvrit des yeux comme des soucoupes.

— Pourquoi voulez-vous faire venir une unité de la Navy ici ?

Malko sourit avec une certaine tristesse.

— Cela, c'est mon secret...

Le vice-consul n'insista pas. Il alla au coffre-fort mural, l'ouvrit et en sortit un petit livre.

— Voilà les codes et les indicatifs, fit-il. Au fond, vous n'avez pas besoin de moi. Le télex est dans la pièce voisine.

Malko remercia. En un sens, cela l'arrangeait. Mais, au moment où le vice-consul avait la main sur la poignée de la porte, il le rappela :

— Dan, vous avez une bible ici ?

Cette fois l'Américain eut un regard franchement inquiet. Ce n'était pas dans les habitudes des barbouzes de se battre à coups de bible. Il revint pourtant sur ses pas, farfouilla dans son bureau et en sortit une vieille bible à la couverture rouge.

— Vous avez l'intention de prier ?

Malko poussa la bible vers l'Américain :

— Dan, je voudrais que vous me juriez sur cette bible que vous ne direz pas à âme qui vive que nous faisons venir ici un bateau de la Navy.

Le vice-consul vira au violet. Il étouffait d'indignation. Il ouvrit la bouche et la referma plusieurs fois avant de dire :

— Mais enfin, vous n'avez pas confiance en moi, ou quoi ? Je... vous... on est de la même boutique, enfin !

— J'ai confiance en vous, dit lentement Malko. Mais je ne veux aucune indiscretion, même involontaire. En vous faisant jurer sur cette

bible, je sais que cela vous retiendra d'être imprudent...

Dan Lohan haussa les épaules.

– Tout ça est ridicule. Ça m'étonnerait que la Navy vous envoie même un youyou. Ils ont autre chose à faire. Maintenant, si vous voulez que je jure, je vais jurer.

L'air furieux, il marmonna une courte phrase, la main étendue au-dessus de la bible, sous le regard impassible de Malko. Puis, il ronchonna comme un mauvais élève retenu en colle :

– Bon, je peux partir maintenant ?

Malko lui serra longuement la main.

– Amusez-vous bien dans votre dîner. Dès que vous aurez la réponse à mes câbles, demain, prévenez-moi, sans me dire au téléphone de quoi il s'agit.

Le vice-consul dégringolait l'escalier du consulat. Il était déjà avec le gouverneur.

Resté seul, Malko commença à rédiger avec soin le premier de ses câbles destiné à David Wise, le patron de la division des plans de la CIA, l'homme qui l'avait envoyé dans le Pacifique. Le seul à être assez puissant pour convaincre la Navy d'exposer une de ses précieuses unités... Mais, avec les arguments qu'il lui donnait il n'y avait pas beaucoup de chances qu'Honolulu refuse.

Plus que personne, ils avaient intérêt à voir le mystère de la mort de Thomas Rose élucidé. Si Malko avait raison.

Malko écrivit pendant une heure et se mit ensuite lui-même au téléscripneur. Lorsqu'il sortit du consulat, il était plus de dix heures et les petites rues de Suva étaient totalement désertes. Si son hypothèse était juste, il saurait bientôt la vérité. Et le colonel Kan-Mai n'aurait plus qu'à recommencer à zéro. C'était l'éternel travail de Pénélope des Services secrets.

Dan Lohan, débarqua à la cafétéria du Travelodge à six heures du matin, au moment où Chris Jones finissait ses œufs au bacon. L'air mystérieux et important. Devant les gorilles, il n'aborda aucun sujet brûlant. Mais dès qu'il fut au bord de la piscine avec Malko, il éclata discrètement :

– On peut dire que vous avez du poids, fit-il admirativement. Je viens de recevoir un câble de Hawaï. Officiel. Le sous-marin *Taurus* fera escale ici dans trois jours. En manœuvres.

La satisfaction de Malko était mêlée de tristesse. Il cacha son trouble à l'Américain :

— Vous êtes donc averti officiellement. Comme si de rien n'était.

— Absolument.

— Que faites-vous dans ces cas-là.

— Je préviens le *Fidji Times* et j'organise un cocktail pour les officiers au Yacht-Club.

Malko contempla son reflet dans l'eau bleue de la piscine. Dan ne se doutait de rien, heureusement. Il serait toujours assez tôt pour l'avertir.

— Faites comme d'habitude, dit-il. Surtout le *Fidji Times*.

Le vice-consul s'en alla, et il regagna la cafétéria où les deux gorilles continuaient à se bourrer d'œufs au jambon, la seule nourriture, locale en laquelle ils aient confiance.

Le *Fidji Times* avait consacré une demi-page à l'arrivée du Taurus. Les marchands hindous fourbissaient leurs souks dans l'attente des marins. Écrasée sous les orages de début de saison des pluies, Suva se réveillait un peu. Mais la chaleur était de plus en plus effroyable.

Au volant de la Toyota, les deux gorilles sagement sur le siège arrière, Malko montait vers la demeure d'Harilal Parmeshwar. Il allait comme chaque soir au rapport. Espérant aboutir enfin.

En arrivant devant la maison, il eut le pressentiment d'une catastrophe. Un groupe animé d'Hindous stationnait sur la pelouse. Rien que des hommes. Ils se turent quand Malko descendit de voiture, laissant les gorilles à l'intérieur. Question de diplomatie. Au lieu des deux gardes habituels, il y en avait six, l'air encore plus farouche, de longs kriss passés dans la ceinture, bloquant complètement la porte. Ils s'écartèrent vivement devant Malko.

Harilal Parmeshwar était debout dans la pièce, au milieu de plusieurs autres Hindous, vêtu d'une tunique rouge sang. Pour la première fois depuis que Malko le connaissait, il portait une arme à la ceinture, un long kriss au manche incrusté de pierres multicolores.

Il accueillit Malko avec la même politesse raffinée, s'informant de sa santé, demandant des nouvelles de Dan Lohan. Mais ses yeux avaient une fixité lointaine qui démentait ses paroles aimables. Malko le sentait tendu, dressé contre quelque chose. Les autres Hindous

s'étaient regroupés à l'écart et contemplaient Malko curieusement. Celui-ci en profita pour demander :

– Il y a quelque chose de nouveau ?

Comme s'il laissait tomber un masque, Harilal perdit son impassibilité d'un seul coup, les dents blanches apparurent en une grimace si féroce que Malko en eut froid dans le dos.

– Ce chien s'est moqué de moi, dit-il.

– Il a disparu !

L'Hindou secoua la tête.

– Non. Venez.

Ils traversèrent la maison et parvinrent à une pièce gardée par quatre Hindoues à genoux. Celles-ci se levèrent devant le chef gurkha. Il les écarta et pénétra dans une chambre éclairée par des cierges, où flottait une odeur prononcée d'encens.

D'abord, Malko ne distingua rien dans la pénombre. Puis il vit le corps étendu sur la table, disparaissant presque entièrement sous des fleurs d'hibiscus et de gardénia. Il s'approcha et poussa une exclamation d'horreur. Le cadavre de Gupta était méconnaissable, le visage surtout. On avait bourré les orbites vides, d'où les yeux avaient été arrachés, de coton qui s'était imbibé de sang, formant deux grosses boules rouges.

Les lèvres de la petite fille avaient été coupées au rasoir, emportant un peu de chair, et toutes ses dents éblouissantes de blancheur apparaissaient, en un rictus ironique et macabre. Seul le nez fin et busqué n'avait pas souffert

Le regard de Malko descendit et il aperçut le poignard planté dans la poitrine, à travers un triangle de tissu vert maculé de sang. Les mains étaient croisées sur la blessure, tenant une fleur de lotus blanche. Derrière Malko, le chef gurkha dit lentement :

– On m'a rapporté le corps tout à l'heure. Ils lui ont arraché les yeux et coupé les lèvres quand elle était vivante. Puis ils l'ont tuée, comme on exécute les traîtres. Alors que c'était ma fille. Ils ont osé.

– Quelle horreur, dit Malko d'une voix étranglée.

Harilal se pencha sur le petit cadavre, baisa le tatouage rouge du front et releva la tête, fixant Malko. Ses yeux mangeaient tout son visage, il semblait halluciné.

Il regarda les yeux dorés de Malko qui s'étaient involontairement remplis de larmes. Ce dernier avait vu bien des horreurs dans son métier, mais le corps abominablement torturé de cette enfant défiait l'imagination.

Harilal Parmeshwar vit son trouble et lui serra le bras de sa longue main brune.

— Venez, dit-il, je vous attendais pour la venger.

CHAPITRE XVII

Harilal Parmeshwar tira de sa ceinture son kriss à la poignée enchâssée de pierres précieuses et le tendit à Malko.

– C'est vous qui aurez l'honneur de lui couper la gorge.

Les autres Hindous faisaient cercle autour d'eux, tous plus féroces les uns que les autres. Aucun ne portait d'arme à feu, mais le plus modeste de leurs poignards aurait pu découper un bœuf en lanières. Malko ne s'était pas encore remis du choc. Le visage mutilé de Gupta flottait devant ses yeux. Et dire qu'il était responsable de cela.

— Je vous demande pardon, dit-il à Harilal. Jamais je n'aurais dû vous demander ce service.

Le Gurkha balaya l'objection d'un sourire sauvage.

– Nous devons tous mourir. Et Gupta reviendra très vite parmi nous dans une vie prochaine. Mais cet homme, m'a défié, m'a bafoué. Nous devons nous partager son sang.

C'est vrai que les Hindous croient à la métempsycose. Malko était quand même choqué de l'insensibilité du père de Gupta. Il voulait venger son honneur, pas les souffrances horribles de sa fille.

– Que voulez-vous faire ? demanda-t-il.

Harilal le regarda droit dans les yeux.

– Le tuer comme il a tué Gupta.

Malko cherchait comment gagner du temps. Lui aussi serait heureux de tuer le responsable de ce meurtre, mais, l'horloger mort, son enquête était terminée. Définitivement.

– Il doit nous attendre, objecta-t-il.

Le Gurkha sourit avec un mépris infini.

— Il n'en a que plus peur.

— Mais la police...

— La police n'a pas à se mêler de cela. Mais si vos amis veulent nous accompagner, ils sont les bienvenus.

Malko pensa aux deux gorilles qui attendaient sagement dans la Toyota. Bonne surprise pour eux.

– Harilal, dit-il, je vous demande de différer votre vengeance. J'ai besoin pour l'instant de Nabi Khalsar. Vivant.

Mais l'Hindou secoua la tête.

– Non. Je ne veux pas attendre. Si vous ne voulez pas venir, j'irai seul !

Tout en parlant, ils avaient retraversé la pièce et se trouvaient sous le porche. En apercevant Malko, Chris Jones et Milton Brabeek s'extirpèrent de la Toyota, autant pour se dégourdir les jambes que par instinct.

Ils n'aimaient pas les visages farouches des Gurkhas entourant Malko.

Celui-ci tenait tête à Harilal Parmeshwar.

– Impossible. Je ne peux pas vous laisser gâcher mon piège. Trop de gens sont morts déjà. Maintenant, je touche au but. J'irai avec vous, plus tard.

Harilal l'écoutait, le visage fermé, hostile. Sentant la tension, Chris et Milton se rapprochèrent.

Comme pour répliquer, Harilal donna un ordre et six de ses hommes se déployèrent entre la sortie et les trois Blancs. Cela tournait à l'épreuve de force. Discrètement, Chris glissa la main vers sa ceinture, effleurant la crosse de son magnum...

– Écartez-vous, dit Harilal, vous êtes un lâche.

– Si vous sortez d'ici, répliqua Malko, je téléphone à la police. Je veux que Nabi Khalsar vive encore quelques jours.

– Traître, siffla Harilal. Vous allez mourir le premier !

Il aboya un ordre. Et tout se passa très vite. Personne ne vit surgir le 45 au poing de Chris, mais Milton, un 38 dans chaque main, se retrouva avec la pointe d'un kriss à cinquante centimètres de sa gorge.

Chaque Hindou avait sorti son poignard. Il y en avait plus d'une douzaine.

Il y eut une seconde de tension insupportable. Malko savait que la menace des pistolets n'arrêterait pas les Gurkhas : ils en avaient vu d'autres. Et il ne pouvait pas laisser Harilal massacrer l'horloger

maintenant.

– Harilal, supplia-t-il. J'aurais pu vous laisser partir et vous tendre un piège. Je vous fais une proposition : la vie de Khalsar contre la mienne, pour trois jours. Passé ce délai, il est à vous.

– Comment pouvez-vous me donner votre vie ? dit le Gurkha, méfiant.

– Je serai votre otage. Si Khalsar s'échappait d'ici là ou était tué par quelqu'un d'autre, vous me tuerez.

Le chef gurkha réfléchit quelques secondes, puis ses traits se détendirent, légèrement.

– J'accepte. Parce que nous avons des liens de sang. Mais ces deux hommes demeureront ici où ils seront mes hôtes. Quant à vous, mes deux plus fidèles gardes ne vous quitteront pas jusqu'à l'expiration de notre marché. Si vous tentez de quitter Suva ou si Khalsar s'enfuit, ils vous tueront. Et, si tout se passe bien, dans trois jours, vous ouvrirez la gorge de Nabi Khalsar.

– D'accord, dit Malko.

– Hé ! on ne nous demande pas notre avis, gémit Chris. Si ce gars-là attrape une grippe, on y passe.

Après cette tension, Malko avait besoin de se détendre les nerfs.

– Moi aussi, fit-il remarquer. Mais ils seront assez délicats pour vous égorger pendant votre sommeil. Ce sont des gentlemen...

Il faut dire que son humour tomba complètement à plat. Chris et Milton étaient au bord du refus d'obéissance. Harilal tendit la main.

– Donnez-moi vos armes. Vous êtes dans une maison amie.

Ce n'était pas exactement l'avis des deux gorilles. Chris était même en train de calculer combien il pourrait trouver d'Hindous avant qu'on lui fasse un mauvais sort... Mais ils obéirent à regret au regard impératif de Malko. Harilal donna un ordre et un serviteur apparut, portant un grand plateau d'argent. Il s'arrêta d'abord devant Chris...

Quand ce fut au tour de Milton, le gorille déposa ses deux 38 et détourna la tête. Le serviteur s'éloignait déjà avec son plateau croulant de pistolets quand Malko dit doucement :

— Milton...

À regret, Milton sortit de sa ceinture un petit « 32 snub-nose » qu'il

avait sûrement oublié.

– Tout se passera bien, assura Malko. Je vous en donne ma parole. Vous avez confiance en moi ?

Un ange passa, chargé de reproches à ne plus pouvoir voler...

Deux Gurkhas vinrent se placer près de Malko, farouches et muets, vêtus de vieux shorts kakis délavés, d'une chemise, d'un turban et de sandales. Leur poignard se dessinait sous leurs hardes. Harilal eut un sourire froid pour Malko.

– Ils ne parlent que notre dialecte. Leurs ordres sont de vous suivre partout. Ils coucheront dans votre chambre.

Charmant. Mais c'était le marché. Les deux Gurkhas dont il ne savait même pas le nom prirent place dans la Toyota. Malko dit au revoir aux gorilles et monta.

Le plus dur restait à faire.

Le cotre blanc d'Ai-Ko était à quai, coincé entre deux mini-cargos pouilleux. Malko en éprouva une joie étrange. Il s'était pris d'une certaine affection pour la petite métisse si candide et si drôle. Pourvu qu'elle soit à bord...

Les Gurkhas suivirent comme des caniches quand il descendit de voiture. Le pont du cotre était désert. Malko appela par l'ouverture du carré :

— Ai-Ko ?

Trente secondes plus tard, la jeune Tahitienne était dans ses bras, se frottant comme une petite chatte amoureuse. Indifférents, les Gurkhas s'assirent sur le pont. Cela ne les regardait pas. Ai-Ko les fixa craintivement.

— Ce sont tes amis ?

Malko lui caressa les cheveux.

– Ce serait trop long à t'expliquer. Plus tard. Mais j'ai besoin de toi. Peux-tu me rendre un grand service ?

Ai-Ko en trépigna de joie.

– Tout ce que tu veux. Mais viens, d'abord, Georges n'est pas là.

Insatiable. Hélas ! ce n'était pas le moment.

– Tu vas risquer ta vie, avertit Malko. Je te protégerai, mais...

Elle plaqua sa main sur sa bouche.

– Ça m'est égal ! dis-moi !

Malko lui expliqua. Ai-Ko l'écoutait, les yeux brillants, hochait la tête et, finalement, dit avec enthousiasme :

– Mais c'est très facile !

Il pensa à Gupta, faillit lui en parler, puis se ravisa. À quoi bon.

– Quand veux-tu que je commence ?

– Si tu peux, immédiatement.

Elle disparut dans l'intérieur du bateau pour s'habiller, avec un regard lourd de regret pour Malko. Celui-ci contemplait l'eau sale du port de Suva. Ses employeurs, dans leurs bureaux climatisés de Washington, oublièrent que, dans certains pays, tout ne se résout pas avec des oreilles électroniques.

Mais en suivant Grace Lohan au lieu de Nabi Khalsar il prenait moins de risques.

CHAPITRE XVIII

Grace Lohan sortit de chez elle à huit heures du soir, vêtue d'une robe légère imprimée, les cheveux relevés en chignon. Son mari était retenu toute la soirée au Yacht-Club pour la préparation du cocktail du *Taurus*. Le sous-marin arrivait le lendemain matin. Ai-Ko était assise sur un banc comme si elle attendait le bus. La femme du vice-consul ne lui prêta aucune attention et partit d'un pas rapide vers la gauche. Un peu plus loin, elle tourna dans Thakombau Road, large avenue montant vers le quartier résidentiel de Suva.

Ai-Ko, pieds nus, comme une petite Fidjienne, la suivait à bonne distance. Beaucoup plus loin, Malko, dans la Toyota, flanqué de ses deux Gurkhas, veillait sur Ai-Ko, décidé à intervenir à la première alerte.

Malko arrêta la voiture au coin de Queen Elisabeth Drive et de Thakombau. Il pouvait voir la petite silhouette de Ai-Ko grimper la côte. Les deux Gurkhas, assis à l'arrière, étaient aussi impassibles que des statues.

Ai-Ko tourna à droite dans Berkley Crescent et disparut. Aussitôt, Malko remit en marche. Cent mètres plus loin, Il écrasa presque Ai-Ko qui redescendait en courant. Il ouvrit la portière. La métis avait les yeux brillants d'excitation.

— Je l'ai vue entrer dans une maison, dit-elle. Si vous faites le tour par le Pare du Gouverneur, les fenêtres sont derrière. Vous pourrez voir.

Ils firent demi-tour vers Queen Elisabeth Drive. Laissant la voiture à la grille, ils continuèrent à pied dans une allée bordée de grands manguiers. Très vite, ils trouvèrent l'autre côté de Berkley Crescent. Ai-Ko comptait les maisons. Soudain, elle leva le bras.

— C'est là.

Dans l'obscurité, ils étaient absolument invisibles. Les deux Gurkhas suivaient sans poser de question. Une fenêtre était éclairée au second étage. De l'arbre qui se trouvait en face de la maison, la vue plongeait dedans. Si c'était la bonne...

Par gestes, Malko fit comprendre aux Gurkhas qu'il désirait monter

dans l'arbre. Serviabes, ils l'aiderent à atteindre la première branche. Le feuillage épais dissimulait ses mouvements. Une fois assez haut, il avança sur une branche en surplomb et regarda.

Il n'y avait pas de rideaux à la fenêtre. La petite chambre n'avait aucun meuble. Seulement un grand tapis et un lampadaire.

Nabi Khalsar était assis de profil dans la position du lotus, vêtu d'un pagne et d'un turban. Malko faillit tomber de sa branche en apercevant Grâce. Pas un cheveu ne saillait de son chignon, son visage avait toujours son expression puritaine et digne, mais elle était entièrement nue, les mains jointes à l'hindoue, à la hauteur de son visage, face à Khalsar. Ses affaires étaient soigneusement pliées sur le tapis près d'un gros paquet. Une soucoupe, pleine d'un liquide rougeâtre était placée entre elle et l'Hindou.

Leur immobilité dura plusieurs minutes, interminables pour Malko qui commençait à avoir des crampes.

Khalsar, lentement, défit alors son pagne et apparut entièrement nu. Avec précaution, il disposa son sexe de façon que l'extrémité affleure le liquide de la soucoupe. Grace s'était agenouillée en face de lui, toujours impassible.

Il ferma les yeux et, lentement, son membre se gonfla, atteignant en quelques secondes une érection totale. La poitrine de Grace se soulevait en cadence. L'Hindou, les yeux fermés, l'ignorait complètement.

Aussi soudainement qu'il s'était enflé, le sexe reprit sa position initiale, l'extrémité dans le liquide rougeâtre.

Il se passa alors une chose extraordinaire : le liquide dans la soucoupe commença à baisser : l'Hindou « buvait » littéralement avec son sexe le contenu de la soucoupe. En moins d'une minute, celle-ci fut vide...

Grace avait perdu son impassibilité. Les lèvres entrouvertes, elle semblait fascinée par le manège de son vis-à-vis.

Lentement celui-ci étendit les mains devant lui et son sexe grossit de nouveau.

Alors, seulement, Grace avança et s'empala alors sur l'Hindou. Celui-ci n'ouvrit même pas les yeux.

Malko ne pouvait entendre, mais il voyait aux contractions de son visage que Grace hurlait, échevelée, tout son masque de puritanisme fondu, liquéfié, vraie cavale en furie.

L'Hindou demeurerait impassible comme une statue de pierre, comme s'il n'avait rien éprouvé. Ce fut Grace qui, au bout d'un temps qui parut infiniment lent à Malko, s'arracha à l'étreinte et roula par terre.

Aussitôt, le sexe de l'Hindou se dégonfla, se reposa sur la soucoupe et dégorgea le liquide. Preuve silencieuse de son self-contrôle.

Alors seulement, Nabi Khalsar ouvrit les yeux.

Malko laissa échapper l'air de ses poumons. Dans la chambre Grace Lohan se rhabillait

Soudain, il aperçut l'Hindou tendre un objet de la taille d'un seau à champagne à la jeune femme qui le prit précautionneusement dans ses bras, comme s'il s'agissait de quelque chose de précieux et de fragile.

L'Hindou reprit la position du Lotus. Ils n'avaient même pas échangé un baiser. C'était du sexe abstrait, désincarné, du mysticisme érotique. Lorsque Grace Lohan fut sortie, Nabi Khalsar ne modifia pas son attitude. Malko le guettait, espérant avoir affaire à un simulateur. Mais non, il restait en pleine méditation.

Ils retraversèrent le parc. Dan Lohan ne reviendrait pas avant deux bonnes heures. Pour ce qu'il avait à faire, Malko préférerait être seul.

Malko déposa Ai-Ko près du port. Et, les deux Gurkhas sur ses talons, il prit le chemin de la villa de Lohan.

Grace Lohan vint ouvrir elle-même. Elle n'exprima aucune surprise en voyant Malko. Ce n'est qu'en apercevant les deux Gurkhas qu'elle eut un regard interrogateur.

— Ne craignez rien, dit-il, ce sont mes anges gardiens.

Le jeune femme s'était changée et portait une robe de crêpe blanc, très stricte. Avec son visage pas maquillé et ses grands yeux bleus candides, elle Incarnait la vertu même. Malko se demanda s'il n'avait pas rêvé.

— Dan est au Yacht-Club, dit la jeune femme.

Le sourire de Malko se figea un peu.

— C'est vous que je suis venu voir, Grace. Puis-je entrer ?

Les lignes nettes du visage se brouillèrent imperceptiblement mais elle s'effaça pour laisser entrer Malko. Il faisait frais dans le salon « early American ». Grace Lohan s'assit sur le coin d'un divan, les mains croisées sur ses genoux, attentive et mondaine. Malko regardait ses genoux ronds à peine découverts par la robe. Était-ce vraiment la même femme ?

– Que puis-je pour vous ?

Malko était au supplice. Il avait horreur de torturer une femme. Et si ce qu'il pensait était juste, Mme Lohan était une victime. Du climat, de ses sens, de son mari et d'autre chose de plus puissant qu'elle.

– Je ne vous questionnerai pas sur, vos relations avec Nabi Khalsar, dit-il à brûle-pourpoint. C'est votre vie privée. Mais je veux savoir ce qu'il vous a donné tout à l'heure.

Il y eut un silence qui sembla durer un siècle. Grace Lohan marqua le coup. Les mains qui enserraient ses genoux blanchirent aux jointures. Le sang sembla se retirer de son visage. Mais le regard de ses yeux bleus ne quitta pas Malko.

– Je ne sais pas de quoi vous parlez, dit-elle très lentement, d'une voix qui tremblait à peine. Mes relations avec M. Khalsar sont tout à fait normales. C'est un excellent artisan et un homme d'une grande valeur morale. Une sorte de saint. Un homme qui...

Elle cherchait ses mots. Dès qu'elle avait prononcé le nom de Khalsar, son assurance était revenue...

– ...qui vous fait l'amour comme vous ne l'aviez pas imaginé dans vos rêves les plus fous, termina Malko. Comme tout à l'heure.

Un horrible rictus secoua la lèvre supérieure de la jeune femme. Elle parut vingt ans de plus, contemplant Malko avec un mélange de stupéfaction et d'horreur.

– Comment le savez-vous ? souffla-t-elle.

– Je vous ai vue. Et je vous en demande pardon.

– Vous m'avez vue ?

Sa voix était étranglée.

— Oui

– Mon Dieu !

Surnageant dans la honte, il y avait quand même une infinitésimale pointe de fierté...

– Ce n'est pas cela qui m'intéresse, se hâta de dire Malko. Mais ce que vous a donné Khalsar, que vous avez emporté précieusement dans vos bras.

Effondrée, elle parvint à secouer la tête, affirmant faiblement :

— Je ne sais pas. Vous... vous vous êtes trompé. Il ne m'a rien donné.

Les yeux dorés de Malko se durcirent. Lohan allait finir par rentrer. Sa voix se fit volontairement sèche.

– Si vous ne me dites pas la vérité, je vais fouiller la maison, pendant que ces deux Hindous vous tiendront.

Elle ne se rendit pas encore.

— Je suis ridicule, dit-elle d'une voix presque normale. J'ai tort de vous faire des cachotteries. Je vais vous montrer de quoi il s'agit.

Elle se leva et sortit de la pièce. Malko lui emboîta le pas. Elle le mena jusqu'à un placard, dans le hall. D'où elle sortit un paquet enveloppé de papier marron. Elle le posa sur la table et plongea la main dans le papier.

— Vous allez voir que cela ne valait pas le dérangement, dit-elle, redevenue très mondaine.

Ses gestes étaient parfaitement normaux, mais quelque chose de tendu dans le son de sa voix avertit Malko. Il bondit et saisit le bras de la jeune femme, la tirant en arrière.

– Éloignez-vous de cette table, ordonna-t-il.

Les deux Gurkhas avaient bondi sur leurs pieds. Malko les calma d'un geste.

Lentement, Grace Lohan retira sa main du sac et fit un pas en arrière. Sa lèvre inférieure tremblait. Brusquement, elle éclata en sanglots et se laissa tomber sur le divan.

– Oh ! tuez-moi, gémit-elle. Tuez-moi avant que Georges n'arrive.

Malko écarta le papier marron. L'écorce jaune d'un énorme ananas apparut, appétissant et odorant. Il l'examina et vit que le haut du fruit avait été découpé, comme un couvercle.

Il tâtonna et parvint enfin à arracher cette partie amovible, découvrant une cavité dans le fruit. Un curseur pivotait sur une plaquette métallique ronde, graduée de 0 à 300. Le curseur était en

position haute, séparé de la plaque par une goupille. Il suffisait de l'enfoncer pour mettre en marche le mécanisme d'horlogerie. Malko referma alors l'ananas avec un frisson rétrospectif et secoua Grace Lohan, prostrée sur le divan. Belle machine infernale.

– Si on enfonce le bouton quand il est sur zéro, cela déclenche l'explosion immédiatement, n'est-ce pas ?

– O-oui, admit-elle. Oh ! mon Dieu, je voudrais mourir !

Malko la prit par l'épaule et la força à se relever. Son visage était baigné de larmes et elle reniflait sans arrêt. Les deux rides, autour de la bouche, s'étaient creusées soudain. Le bout du nez, très rouge, lui donnait l'air vaguement ridicule. Prudemment, il resta entre la machine infernale et elle.

– Si vous me dites tout, promit-il, je pars d'ici avec cet engin et personne n'en saura jamais rien. Pas même votre mari.

– Mais Khalsar ? murmura-t-elle.

Malko secoua la tête.

– Il ne vous dénoncera pas...

– Vous ne voulez pas dire que...

— Plus rien au monde ne peut le sauver, dit Malko. Il a tué sauvagement la fille d'Harilal Parmeshwar. C'est un mort en sursis.

Elle baissa la tête et dit à voix basse :

– C'est terrible.

– Comment en êtes-vous venue là ?

Grace haussa les épaules en un geste désabusé.

– Oh ! il m'a très habilement endoctrinée. D'abord, sans rien me demander. J'ai été attirée d'abord par son spiritualisme. Il m'a expliqué qu'il était le représentant d'une secte vénérant la paix. Il ne voulait même pas tuer les insectes. Je m'ennuyais ici. Dan ne s'occupe jamais de moi. Un jour, j'étais comme folle. Khalsar a profité de ma faiblesse physique. Et cela a été comme une drogue. Il jouait de moi comme il le voulait, sans rien donner de lui-même. Peu à peu, il a commencé à me dire que les USA, avec leur politique agressive, étaient le seul obstacle à cette paix universelle. Il avait réponse à tout. C'est moi qui ai demandé un jour ce que je pourrais faire pour la cause...

– Et alors ?

– Il m’a parlé de bombes... À mettre dans les bateaux de guerre américains. Comme Kim. Ce dernier était encore plus que moi sous l’emprise de Khalsar. En partant pour Western Samoa, il a emporté un plein sac de bombes. En jurant qu’il les mettrait toutes ! Il n’avait pas osé, après l’incident.

– Thomas Rose ?

Grace détourna la tête.

– Il a été tué par les hommes de Khalsar. Kim avait été imprudent devant lui, sans se méfier. Il l’a suivi et s’est introduit chez Khalsar. Puis, on l’a surpris...

– Et malgré cela, vous avez alors accepté de l’aider ?

Elle serra les mâchoires et ses muscles apparurent sous la peau tendue.

– Non. J’ai refusé d’abord.

– Et alors ?

– Il n’a pas voulu me voir pendant plusieurs jours. Je... Je devenais folle. J’ai failli tout avouer à Georges, mais j’avais trop honte. J’ai supplié Khalsar de trouver quelqu’un d’autre. Il m’a dit que, si je refusais, il révélerait tout à Georges.

Histoire classique. Avec moins de cruauté et de machiavélisme, toutes les centrales barbouzes emploient les mêmes méthodes. Grace Lohan était la « manipulée » idéale

– Je suppose, précisa Malko, que vous deviez inviter quelques officiers du *Taurus* et leur offrir l’ananas truqué au moment du départ. Qui se méfierait de la femme du vice-consul ? Ou d’un innocent garçon du Peace Corps. Ensuite, le sous-marin aurait explosé en plongée, pour une cause à jamais Inconnue. Car Khalsar se serait sûrement débarrassé de Grace un jour ou l’autre...

Il fallait faire redescendre Grace sur terre.

– Votre « pacifiste » était tout simplement un agent des Services de Renseignements communistes chinois, dit-Il. Et c’est parce que Thomas Rose en a découvert la preuve qu’il a été assassiné.

Il lui expliqua l’histoire de la photo du colonel Kan-Mai. Lorsqu’il eut terminé, Grace était livide.

– Il ne faut pas que Dan sache, jamais, dit-elle. Je vais me tuer.

– C’est vous qui lui aviez dit que je portais sur le *Tofua* ?

Elle baissa la tête :

– Oui. Il m'avait ordonné de vous surveiller. Je lui avais dit que vous étiez parti au *Fidjian* aussi...

Malko secoua la tête. Ce qu'il allait faire était contre toutes les règles de l'espionnage. Mais, avant tout, il était un gentilhomme autrichien. Incapable, le certaines choses. Grace n'était plus dangereuse.

Il prit l'ananas avec précaution et dit à la jeune femme :

– Personne ne saura jamais rien. Je vous le promets. Mais, désormais, choisissez des amants moins dangereux...

Elle le regarda, les yeux pleins de larmes, tremblant de tout son corps. Il crut qu'elle allait se jeter dans ses bras, mais elle se contrôla et murmura.,

– Merci.

Malko sortit avec les deux Gurkhas.

Il faisait encore chaud. À travers les flamboyants de Queen Victoria Parade on apercevait la silhouette illuminée du *Taurus*. Les rues de Suva étaient pleines de marins briqués comme des sous neufs. Ils ne sauraient jamais que leur escale avait failli être la dernière.

Dan Lohan ne saurait jamais non plus. À quoi bon ?

Ce n'est pas Nabi Khalsar qui dénoncerait Grace. En montant la côte de Waimanu pour aller retrouver Harilal Parmeshwar, Malko se dit qu'il avait encore des heures pénibles à affronter.

CHAPITRE XIX

Chris Jones était de la couleur des murs belges et Milton Brabeck tirait sur le vert. Tous les deux se précipitèrent sur Malko.

– Oh ! bon sang ! on a cru que vous n'arriveriez jamais. Si vous saviez...

Milton avala sa salive.

– C'est pas croyable, on se croirait au Moyen Âge. Il voulait qu'on regarde. J'ai dégueulé et je suis parti. L'autre doit être mort maintenant...

Ils se trouvaient dans l'arrière-boutique de Nabi Khalsar. Six heures s'étaient écoulées depuis le moment où Malko, après avoir quitté Grace Lohan, avait prévenu Harilal Parmeshwar que son ennemi lui appartenait enfin. Le chef gurmukhi lui avait demandé de conserver ses deux hommes près de lui, tant qu'il n'avait pas mis la main sur Nabi Khalsar. Les gurmukhis restaient chez lui. Malko était rentré au Travelodge, ne pensant pas que le Gurmukhi passerait à la vengeance immédiatement.

Il s'était trompé. En pleine nuit Harilal venait de lui téléphoner. Avant qu'il ait eu le temps de répondre aux gurmukhis, la tenture s'écarta et le chef gurmukhi apparut. Il invita Malko à entrer.

Celui-ci demeura pétrifié. C'était une boucherie. Il y avait du sang partout, sur les murs, par terre, de larges traînées comme de la peinture, avec l'odeur fade qui prenait à la gorge.

Une masse sanguinolente d'où s'échappait un gémissement continu reposait sur une table de bois, au centre de la pièce : ce qui avait été Nabi Khalsar. Entièrement nu, il était couvert de sang de la tête aux pieds. Malko s'approcha et eut une violente nausée.

Comme pour Gupta, les orbites étaient vides, deux trous sanglants. L'œil droit pendait sur la joue, au bout d'un filament sanglant, comme un coquillage monstrueux. À la place des parties sexuelles, il n'y avait plus qu'un trou bouché par des chiffons pour que l'hémorragie ne tue pas trop vite l'Hindou.

Partout, la peau avait été incisée, déchirée, brûlée, pour provoquer le maximum de douleur. En dépit de ses affreuses mutilations,

l'homme vivait encore. On voyait la poitrine se soulever irrégulièrement.

— Je ne lui ai pas encore coupé la langue, commenta calmement Harilal Parmeshwar, car il est assez fort pour parler.

Horrifié, Malko vit que le chef gorkha avait à la main une fine baguette d'acier avec laquelle il fouettait les plaies de l'Hindou ; tantôt enfonçant l'extrémité dans la chair meurtrie, tantôt cinglant. Une expression de cruauté gourmande sur son beau visage, il tournait autour du corps du supplicié, cherchant les points encore sensibles.

Penché sur Khalsar, il enfonça la baguette à l'emplacement de l'œil gauche et fouilla légèrement, titillant le cerveau. Khalsar poussa un râle Inhumain.

— Il est toujours vivant, remarqua le Gorkha, satisfait.

Méthodiquement, il se mit à fouetter la masse sanglante avec sa baguette qui disparaissait dans les chairs à chaque coup. Nabi Khalsar ne réagissait presque plus. Un tressaillement agitait son corps torturé ou un cri s'échappait de sa bouche mutilée puis il retombait dans son coma.

Tous les os de ses mains avaient été brisés par la baguette d'acier. Ses mains n'étaient plus qu'une masse informe et enflée, une boule de sang.

Harilal Parmeshwar enfonça sa baguette lentement à un endroit particulièrement sensible. Cette fois, le cri ne mourut pas immédiatement en râle, mais se prolongea, vrillant, montant et descendant. L'Hindou se tordait comme une chenille coupée en deux.

Avidement, le Gorkha se pencha sur le visage du supplicié et demanda quelque chose, tout en remuant sa baguette.

Malko, au bord de la nausée, n'entendit pas la réponse. Harilal se releva aussitôt laissant la baguette en place. Il s'agenouilla contre le petit coffre-fort scellé dans le mur du fond, tourna les trois molettes et tira la porte à lui. Le lourd battant d'acier s'entrouvrit. Aussitôt, le Gorkha se releva et sourit à Malko.

— Ce qui est dans ce coffre vous appartient. Maintenant, il ne parlera plus.

Malko se pencha sur le coffre, soulagé d'échapper à l'horrible spectacle. Mais le cri de Khalsar le tétanisa. Harilal avait recommencé son manège avec la baguette et l'Hindou laissait filtrer une plainte de

plus en plus faible mais continue, sous la douleur insupportable. La plainte mourut : il venait de perdre connaissance.

Le coffre, à part des liasses de livres fidjiennes, contenait des papiers que Malko rafla. Il se retourna pour assister au spectacle le plus abominable qu'il ait pu imaginer. Posant sa baguette, Harilal avait pris son kriss incrusté de bijoux. Il glissa la lame entre les dents de Khalsar et lui ouvrit la bouche de force. Avec la rapidité d'un cobra, il détendit sa main gauche et saisit la langue qu'il tira de toutes ses forces à l'extérieur.

La pointe du kriss s'enfonça un peu plus et le Gurkha eut un mouvement sec du poignet : il venait de sectionner la langue à sa racine. Une seconde, il garda le morceau de chair sanguinolente dans le creux de la main, le regardant pensivement, puis le jeta par terre.

Un flot de sang coulait sur le visage et sur le menton du supplicié. C'était la fin. Étouffé par son propre sang, il toussa, cracha, projetant du sang à deux mètres. Cela devenait hallucinant. Et il était toujours vivant !

Harilal tendit à Malko le kriss encore plein de sang.

– Vous aviez promis de lui trancher la gorge. Le moment est venu.

Malko sentit la poignée encore tiède contre sa paume et eut un mouvement de recul. Il pensa à Gupta, à son visage mutilé, à son corps brisé. Au point où il en était c'était une bonne action d'achever Nabi Khalsar. Harilal le torturerait jusqu'à son dernier souffle. La sauvagerie des Gurkhas n'avait pas de limites.

Mais une boule se forma dans sa gorge. Il ne pouvait pas. Brusquement il se sentait un étranger, un intrus dans cette tuerie moyenâgeuse. S'il tuait l'Hindou, il abandonnerait encore un petit morceau de lui-même., Sacrifié sur l'autel de la CIA et des barbouzes réunies. Il avait toujours fui les épreuves, qui, sous couleur de durcir l'homme, détruisent son âme. Avant tout il était son Altesse Sérénissime le prince Malko, chevalier d'honneur et de dévotion de l'Ordre souverain de Malte.

Entre autres.

Ses yeux dorés soutinrent le regard froid du chef gurkha.

– Non, dit-il.

Harilal Parmeshwar le contempla quelques instants, avec un mélange de mépris et de commisération.

Il fit pivoter le kriss dans sa main, se pencha sur Nabi Khalsar. Comme s'il avait coupé un morceau de viande, il enfonça la lame dans la gorge et pesa de tout son poids. Le sang jaillit faiblement des carotides sectionnées et la tête partit en arrière, presque détachée du tronc.

– C'est bien, dit Harilal.

Un peu de sang éclaboussa Malko. Il se rejeta en arrière et s'enfuit, ivre d'horreur. Harilal le laissa partir sans un regard. En voyant la tête de Malko, Chris Jones et Milton Brabeck blémirent. Malko les entraîna sans un mot, incapable de parler. Ellery Street était calme et déserte.

Endormie dans la nuit tropicale, Suva reposait tranquillement.

Malko surveillait l'expression de Dan Lohan en train de lire les papiers trouvés dans le coffre de Nabi Khalsar. Il avait déjà parcouru ceux rédigés en anglais et, après une nuit d'hésitation, donné les autres, en hindoustani, au vice-consul. S'il y avait la moindre référence à Grace, il valait mieux que cela s'arrête à Suva. Dan Lohan souffrirait, mais sa carrière ne serait pas brisée.

Mais Dan secouait négativement la tête après chaque page. Il parcourut la dernière et releva la tête.

– Rien. On aurait pu s'en douter. Ce sont des trucs commerciaux, des factures, des reconnaissances de dettes, des lettres. À tout hasard, je les transmettrai à la Nsa pour un décryptage éventuel...

Malko approuva. Sa mission dans, le Pacifique se terminait. Le *Taurus* était reparti après un cocktail très réussi au Yacht-Club. Dan Lohan avait été chaudement félicité par le commandant, très impressionné par la classe et la distinction de Grace, hôtesse de la réception.

Le *Fidji Times* avait, en quatrième page, la notice nécrologique de Nabi Khalsar. La police enquêtait mollement, comme chaque fois qu'il s'agissait d'un règlement de comptes entre Hindoue. Il en fallait plus pour secouer la torpeur tropicale de la petite île. D'ailleurs la police s'était bien gardée de parler des mutilations de l'Hindou. La boutique de l'horloger était fermée et à vendre.

L'ananas truqué attendait sagement dans le coffre-fort du consulat. Officiellement, il avait été découvert au domicile de l'Hindou qui avait parlé avant de mourir. Chris Jones, qui s'y connaissait en explosif, avait démonté le mécanisme de mise à feu : c'était un très joli gadget, ultramoderne, fabriqué à Pékin ; belle pièce à conviction. Malheureusement on ne saurait jamais pourquoi Nabi Khalsar avait accepté d'aider les Chinois.

À moins qu'il ne s'agisse tout simplement d'une vieille haine des Blancs habilement exploitée. L'idée d'engager des poseurs de bombes insoupçonnables était géniale. Si Kim Maclean n'avait pas trop parlé, et si Thomas Rose ne s'était pas trouvé là, cela pouvait causer des catastrophes.

Maintenant il restait à passer au peigne fin, dans le monde entier, les ports où le colonel Kan

Mai avait pu monter des réseaux similaires, mais cela était une autre histoire.

– J'ai demandé à un Sabreliner de Pago-Pago de venir ici chercher cette saloperie de bombe, proposa Dan Lohan. Voulez-vous en profiter ?

Malko accepta avec Joie. Le cotre d'Ai-Ko et de Georges avait appareillé pour Tahiti et la Polynésie française. Il avait sérieusement besoin de détente. De Pago, il gagnerait Tahiti et ensuite, l'UTA le ramènerait en Europe, soit par Los Angeles, soit par la Nouvelle-Calédonie et l'Extrême-Orient

– Alors, je passe vous prendre dans deux heures au Travelodge.

Chris Jones et Milton Brabeck étaient repartis la veille. Via Nandi où un DC-8 de l'UTA les avait emmenés à Tahiti et de là à Honolulu et Los Angeles. Tout confus de n'avoir pu vraiment faire preuve de leurs talents.

Ce serait pour une autre fois.

Lorsque Malko arriva au petit terrain de Suva, Dan Lohan était déjà là. Ainsi que le Sabreliner. Le vice-consul s'excusa auprès de Malko.

– Grace n'a pas pu venir vous dire au revoir, Elle avait une migraine terrible. Elle m'a chargé de vous dire bien des choses.

Cela valait peut-être mieux ainsi. Les deux hommes échangèrent une longue poignée de main. Jamais le petit vice-consul ne saurait ce qu'il devait à Malko. Il ne restait plus que Kim Maclean, tout seul dans la

jungle de Samoa avec ses bombes.

CHAPITRE XX

Un long fuseau noir se détachait sur le vert profond du cratère de l'ancien volcan : le *Taurus* venait d'arriver de Suva. Un va-et-vient de vedettes débarquait l'équipage sur le wharf, où des navettes les emmenaient soit en ville soit à l'Intercontinental.

Les chalutiers sud-coréens pourrissaient toujours au soleil, minuscules et rouillés. Une brume de chaleur flottait sur les collines vertes cernant le petit port de Pago-Pago.

Assis près de la piscine de l'Intercontinental, Malko dégustait mélancoliquement une vodka de provenance douteuse. La vodka russe était inconnue à Pago-Pago. Quant à l'Américaine, dans son château, il s'en servait pour nettoyer les baignoires. Il repartait le soir pour Tahiti.

Avec les félicitations télégraphiques de David Wise, la photo de Kim Maclean avait été distribuée à tous les bureaux d'immigration US. C'est tout ce qu'on pouvait faire.

Jamais les West-Samoens ne le livreraient, et la CIA se souciait peu de monter une expédition pour le capturer. Il n'était plus dangereux, son secret éventé. L'opinion de David Radcliff était qu'il finirait par venir se livrer quand il en aurait assez de se nourrir de patates douces.

Malko contemplait d'un œil distrait la télévision, dans un coin du bar, fierté de Pago-Pago. On était en plein programme éducatif. Sur l'écran un gros Samoén hilare disait *cheese* et au même moment tous les Samoens de la petite île répétaient *cheese*...

L'Intercontinental grouillait d'officiers et de marins de la Navy, louchant sur cinq hôtes de la Panam en bikini. C'était plus gai que le contingent habituel de veuves californiennes avalant de l'exotisme à dose massive.

Il faisait une chaleur à ne pas mettre Lucifer dehors. La petite cabine rouge du téléphérique reliant Solo Hill, près de la maison du gouverneur, au sommet du Mont-Avola, 1800 pieds, de l'autre côté de la baie, scintillait dans le soleil, au-dessus de l'eau verte.

Un groupe d'officiers du *Taurus* apparut soudain, venant de la plage

et du jardin, en contrebass. L'un d'entre eux tenait un superbe ananas dans les bras.

Malko en avala de travers.

Un ananas !

Comme les bombes préparées par Nabi Khalsar.

Il se leva d'un mouvement irraisonné. Les officiers s'étaient arrêtés pour regarder les hôtes et il ne voulait quand même pas se rendre ridicule. Après tout, il y avait des millions d'ananas absolument innocents. À tout hasard il s'avança de quelques pas et scruta les allées du jardin et la petite plage.

Instantanément il le reconnut. Kim Maclean avait rasé sa barbe mais sa carrure impressionnante n'avait pas changé. Il tourna la tête et aperçut Malko à son tour. Il était vêtu d'une chemise hawaïenne et d'un blue-jean, avec un collier de coquillages autour du cou ! Pas du tout l'image d'un dangereux saboteur...

Avant que Malko puisse intervenir, Kim bondit et fonça sur l'officier qui tenait l'ananas. Il lui arracha le fruit et partit en courant, serrant l'ananas sur son cœur comme un ballon de rugby, vers le hall de l'hôtel.

Malko arriva à la porte pour voir Kim tourner à gauche dans la direction opposée au port.

Où allait-il ?

À gauche, vers le wharf, il pouvait trouver un bateau à quai et atteindre le *Taurus* avant Malko.

Malko sur ses talons, Kim commença à escalader la colline de l'autre côté de la route, à travers les fourrés. Malko pensa soudain au téléphérique : le câble passait juste au-dessus de la rade. Kim allait essayer de bombarder le sous-marin !

Il avait dû venir de Western Samoa sur un voilier indigène pour poursuivre ses desseins déments. Ignorant bien entendu la mort de Khalsar.

Il disparut aux yeux de Malko et atteignit la route menant au téléphérique.

Le Samoën lymphatique qui était responsable du téléphérique somnolait, au frais dans son bureau. Ce n'était pas l'heure de pointe et il ne faisait partir la benne que toutes les demi-heures.

Il ne se troubla pas lorsqu'un Blanc hors d'haleine surgit devant le guichet, serrant un ananas sur son cœur.

– Un ticket, vite, demanda-t-il.

Le Samoën secoua la tête avec un bon sourire.

– Pas la peine de vous presser, Mister, on part seulement dans vingt minutes.

Kim avait les yeux fous.

– Je veux partir maintenant.

– Impossible. Il faut attendre.

– Faites-moi partir ou je vous tue ! cria-t-il.

Malko serait là dans quelques secondes.

Effrayé, l'employé recula. Déjà, Kim faisait le tour et pénétrait dans la pièce. D'un geste rapide, il ôta son collier de coquillages, tira un fil qui dépassait d'une des coquilles et, comme on lance un anneau dans les foires, le jeta habilement autour du cou du Samoën.

Il plongea derrière une table. Maladroitement, l'employé cherchait à se dégager du collier.

Il y eut un chapelet d'explosions sèches, le Samoën disparut dans un nuage de fumée, puis il s'effondra, coupé en deux à la hauteur des épaules, dans une explosion sanglante. Les coquillages étaient bourrés d'explosifs. Kim avait mitonné ce gadget dans la jungle, en démontant l'une des bombes, à l'aide d'un détonateur à friction. Il se releva et fonça vers le tableau de commande. C'était très simple. Il suffisait de pousser le bouton « marche ».

Le bouton enclenché, il bondit vers la cabine juste au moment où Malko débouchait sur le terre-plein.

Déjà, la benne s'ébranlait avec un léger balancement. Kim sauta dedans et referma la porte, avant de s'effondrer sur la banquette de bois. Une seconde, il ferma les yeux. Il allait terminer en beauté : même si on le cueillait sur le Mont-Avola, il aurait eu le temps de jeter sa bombe. S'il visait bien, il pouvait détruire le *Taurus* !

Nabi Khalsar serait fier de lui.

Malko dévala les marches de l'embarcadère. Tout l'avant de la

benne était déjà dans le vide. Impossible de rattraper la porte que Kim avait d'ailleurs fermée...

D'une détente désespérée, sans réfléchir, il s'agrippa à la paroi arrière de la benne, grâce à une main courante. Il crut tomber, car la cabine se balançait violemment. Malgré lui, il jeta les yeux en dessous de lui. Il était déjà à deux cents pieds de haut, au-dessus de la route.

Lentement, la, benne avançait vers l'autre côté de la baie.

Kim, à l'intérieur, sentit quelque chose d'anormal. Soudain, Malko vit son visage collé à la vitre, fou de haine.

Tâtonnant, Malko chercha une meilleure prise. S'il gagnait la porte, il parviendrait peut-être à la faire coulisser. Il se pencha, et vit que la glace à droite de la benne, était baissée.

Mais au moment où il avançait la tête, le poing de Kim passé à travers l'ouverture le frappa violemment à la tempe. Étourdi, il se retint de justesse, une sueur froide lui dégoulinant dans le cou.

Le visage convulsé de Kim surgit, comme un diable d'une boîte.

– Si vous tentez quoi que ce soit, je vous fais sauter tous les deux, cria-t-il.

— Vous êtes fou ! jeta Malko.

Dans moins d'une minute, la cabine allait passer au-dessus du *Taurus*.

S'il restait à l'extérieur, Malko ne risquait pas grand-chose. Kim lâcherait sa bombe mais ne tenterait rien contre lui. Mais le *Taurus* risquait d'être détruit.

En tentant de pénétrer dans la benne, Kim risquait de se faire sauter, et Malko avec...

Malko, après une profonde inspiration, avança d'un mètre.

De nouveau, la cabine se balançait dangereusement. Le visage convulsé de Kim était contre celui de Malko. Celui-ci s'appuya au rebord de la glace et la baissa complètement.

Kim tenta de le jeter dans le vide d'un coup de tête.

Malko esquaiva, et, passant son bras droit à l'intérieur, essaya d'atteindre le loquet fermant la porte.

Kim posa délicatement l'ananas sur le plancher et se rua sur Malko.

Ce dernier tendit tous ses muscles pour recevoir le choc. Accroché à la main courante intérieure, il avait une bien meilleure prise.

Kim le saisit par le cou et commença à serrer.

Sa tactique était la meilleure. Si Malko voulait éviter l'étranglement, il devait relâcher sa prise sur la porte. Kim n'aurait alors qu'à le pousser violemment et il tomberait dans l'eau verte de l'ancien cratère.

Pendant quelques secondes, ils luttèrent féroceement sans un mot. Un voile noir passa devant les yeux de Malko. Il dégagea sa main gauche pour tirer Kim en arrière par les cheveux.

Il le sentit prendre son élan pour le rejeter définitivement à l'extérieur. Il aurait le poignet arraché, ou l'épaule désarticulée...

Malko rencontra le regard fou de son adversaire, son rictus découvrant ses dents jaunes. Lentement, il le repoussait dans le vide. La tête de Malko pivota vers le bas. Le fuseau noir du sous-marin était presque sous la nacelle.

– Vous ne l'aurez pas ! cria Malko d'une voix étranglée.

Kim hésita une fraction de seconde. Lui aussi pouvait voir le sous-marin immobile sur l'eau verte. Il lâcha Malko avec une obscénité.

Ramassant l'ananas, il se rua vers l'avant. C'était le meilleur endroit pour larguer la bombe. Juste dans l'axe du téléphérique.

Kim essaya d'ouvrir la fenêtre d'une seule main mais n'y parvint pas.

Malko, cramponné au loquet de la porte coulissante, tirait de toutes ses forces.

Le loquet céda d'un coup et il faillit partir en arrière dans le vide. Kim se retourna et hésita. Malko, en équilibre sur l'étroite corniche, avançait vers la porte entrouverte. Au moment où Kim se retournait, il réussit à passer le bras et à s'accrocher à une poignée Intérieure. Il ne lui restait plus qu'à se haler dans la nacelle.

Kim posa l'ananas par terre.

– Salaud ! Salaud !

De toutes ses forces, il referma la porte, coinçant le bras de Malko dans l'ouverture.

Si la glissière n'avait pas été rouillée, Malko aurait eu le bras broyé.

Mais, en dépit des efforts de Kim, le choc fut supportable. Il poussa un cri de douleur mais ne lâcha pas prise.

Presque aussitôt, il sentit une violente douleur à la main qui tenait la poignée, si aiguë qu'il faillit lâcher prise. Kim l'avait mordu.

Il tint bon, en dépit de la douleur insupportable et décida de risquer le tout pour le tout.

Lâchant sa prise sur la fenêtre, il fit passer son bras devant lui et saisit le montant de la porte coulissante. En porte à faux au-dessus du vide, sa seule assurance était la main attaquée par l'homme du Peace Corps. Pendant quelques secondes, il était à la merci de cette main.

Son pied gauche glissa d'un centimètre et une onde de peur lui tordit l'estomac.

De toutes ses forces, il tira sur la porte. Elle coulisca. Le pied droit de Malko partit comme une fusée Saturne et atteignit Kim au creux de la hanche, l'envoyant sur la paroi opposée.

Il tomba avec un cri de belette en amour. Malko crut qu'il partait avec un morceau de sa main, comme les bouledogues. Il se jeta à l'intérieur de la cabine. Sa main droite mordue était complètement engourdie par la douleur et il dut s'appuyer à la banquette arrière pour ne pas se trouver mal.

Kim se releva, cueillit l'ananas, et plongea vers l'avant.

Malko le ceintura, l'éloignant de la fenêtre. Il y eut quelques secondes de lutte furieuse. Déchaîné, Kim donnait des coups de pied, mordait grognait comme un fauve, ne lâchant toujours pas l'ananas.

Par la porte restée ouverte, Malko vit défiler le fuseau du *Taurus*. Kim ne pouvait plus le détruire. Instinctivement, il relâcha sa prise. L'Américain en profita.

Kim se rua à l'avant. Sous la nacelle, il n'y avait plus qu'un vieux cargo sud-coréen venu chercher du poisson en conserve !

Il se retourna, les yeux fous.

– On va crever ensemble !

D'un geste sec, il décalotta l'ananas. Avant que Malko ait pu faire un geste, Kim arracha la goupille, appuya sur le bouton noir et se redressa, un sourire venimeux aux lèvres.

La peur paralysa Malko une fraction de seconde. Mais les yeux déments de Kim le ramenèrent à la réalité.

– Jetez cela, hurla-t-il.

Kim serra l'ananas plus fort contre lui et se recula jusqu'à la paroi avant, un mauvais sourire aux lèvres.

– Vous avez peur, hein !

Malko saisit l'ananas à pleines mains et tira. Kim vint avec. Il s'y cramponnait de toute sa force de dément.

— On va sauter, répéta-t-il.

Le téléphérique montait le long de la paroi à pic du Mont-Avola. Malko songea à sauter, mais il y avait au moins cinquante mètres de vide. C'était la mort certaine. De nouveau, il chercha à arracher la machine infernale à Kim.

L'homme du Peace Corps s'y cramponnait comme une mère à son enfant. Mentalement, Malko comptait les secondes. C'était trop bête de mourir ainsi, tué par un fou, sans aucun profit pour personne.

– Jetez cette bombe, supplia-t-il.

Kim ne répondit même pas. Replié sur lui-même, il contemplait Malko avec un air ironique.

Celui-ci hésita une fraction de seconde, puis saisit les cheveux de Kim, à pleines mains. Pivotant, il tira violemment l'Américain vers la porte restée ouverte. Surpris, ce dernier n'offrit que peu de résistance. Il était trop tard lorsqu'il réalisa le danger. Lâchant la bombe de la main gauche, il voulut se cramponner à la poignée.

En équilibre dans la porte, l'air tiède lui caressant le visage, il demeura quelques secondes entre la vie et la mort. Puis Kim disparut avec un cri étranglé, serrant toujours sa bombe.

Les yeux fermés, appuyé à la paroi, Malko reprenait son souffle. Il venait de tuer un homme. Lui qui abhorrait la violence et le meurtre !

Soudain, la nacelle sembla se soulever, comme aspirée par une main géante. Malko roula par terre et manqua à son tour passer par la porte. Pendant plusieurs secondes, il fut ballotté comme par un cyclone. Le bruit de l'explosion se répercutait, renvoyé par les parois du Mont-Avola.

Malko se pencha à l'arrière de la nacelle. Une grosse tache noire salissait le flanc de la montagne, au milieu des cocotiers.

Tout ce qui restait d'un brillant élément du Peace Corps...

Beaucoup plus bas, des marins sud-coréens gesticulaient sur leurs

minuscules chalutiers amarrés le long de la conserverie. Malko ne pouvait voir la pluie de débris humains qui les avait aspergés en pleine sieste... Quant à la conserverie, personne n'alla voir si des morceaux de Kim Maclean ne s'étaient pas égarés dans les bacs à poissons.

Moins d'une minute plus tard, le téléphérique arriva au terminus supérieur. Les techniciens de la station TV se précipitèrent, aidant Malko à sortir. Sa main droite avait déjà enflé. Un gros hématome formait une boule sur sa tempe et il saignait abondamment du nez.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda le chef de la station.

Malko eut une grimace de douleur.

– Une discussion avec un pacifiste.

L'IMPLACABLE

Par

Richard Sapir et Warren Murphy

O

Une série bourrée d'action
et d'aventures fantastiques.
C'est violent, c'est cruel... et drôle.

Le N° 124 est chez votre libraire :

TOUCHEZ PAS AUX GRIZZLIS

BLADE

Projeté par un ordinateur à travers l'immensité
de l'Univers et du Temps,
Richard Blade parcourt les mondes inconnus
des dimensions X pour le compte du
service secret britannique.
Chaque voyage le plonge au cœur des
passions qui ravagent ces dimensions
sauvages et lointaines

Le N° 147 est paru
LE SPHINX
DE MAKHAB

**Désormais
vous pouvez commander
sur le Net :**

**SAS . BRIGADE MONDAINE
POLICE DES MŒURS. BLADE
JIMMY GUIEU . L'IMPLACABLE
FAITS DIVERS . COMMISSAIRE LEON
LES EROTIQUES
De Gérard de VILLIERS**

**LES NOUVEAUX EROTIQUES . SERIE X
LE CERCLE POCHE . THRILLER NOIR
MURDER POCHE**

**en tapant
www.editionsgdv.com**